THE LIBRARY
OF
THE UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
LOS ANGELES

d. 113/21. 5

1.54

450

Digitized by the Internet Archive
in 2013

http://archive.org/details/lanarchiesonbuts00grav_0

L'ANARCHIE

SON BUT — SES MOYENS

OUVRAGES DÉJA PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE :

1. — La Conquête du Pain, par *Pierre Kropotkine*. Un vol. in-18, avec préface par *Elisée Reclus*, 5e édition. . . 3 50
2. — La Société Mourante et l'Anarchie, par *Jean Grave*. 1 vol. in-18, avec préf. par *Octave Mirbeau*. (*Interdit*. — Rare.) 5 fr.
3. — De la Commune a l'Anarchie, par *Charles Malato*. Un volume in-18, 2e édition. Prix 3 50
4. — Œuvres de *Michel Bakounine*. Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme. Lettres sur le Patriotisme. Dieu et l'Etat. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 50
5. — Anarchistes, mœurs du jour, roman, par *John-Henry Mackay*, trad. de *Louis de Hessem*. 1 vol. in-18. (*Epuisé*.) 5 fr.
6. — Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste, par *A. Hamon*. Un volume in-18, 2e édit. Prix. 3 50
7. — Philosophie du Déterminisme. Réflexions sociales, par *Jacques Sautarel*. Un volume in-18, 2e édit. Prix. . . 3 50
8. — La Société Future, par *Jean Grave*. Un volume in-18, 6e édition. Prix, ... 3 50
9. — L'Anarchie. Sa philosophie. Son idéal, par *Pierre Kropotkine*. Une brochure in-18, 3e édition. Prix . . . . 1 »
10. — La Grande Famille, roman militaire, par *Jean Grave*. Un vol. in-18, 3e édition. Prix 3 50
11. — Le Socialisme et le Congrès de Londres, par *A. Hamon*. Un volume in-18, 2e édit 3 50
12. — Les Joyeusetés de l'Exil, par *Charles Malato*. Un vol. in-18, 2e édit. Prix. 3 50
13. — Humanisme Intégral. Le duel des sexes. La cité future, par *Léopold Lacour*. Un vol. in-18, 2e édit. 3 50
14. — Biribi, armée d'Afrique, roman, par *Georges Darien*. Un volume in-18, 2e édition. Prix. 3 50
15. — Le Socialisme en danger, par *Domela Nieuwenhuis*. Un vol. in-18, avec préface par *Elisée Reclus*. Prix. . 3 50
16. — Philosophie de l'Anarchie, par *Charles Malato*. 1 vol. in-18, 2e édit. Prix. 3 50
17. — Les Inquisiteurs d'Espagne. Montjuich. Cuba. Philippines, par *F. Tarrida del Marmol*. Un vol. in-18, avec préface par *Charles Malato*, 2e édition. Prix 3 50
18. — L'Individu et la Société, par *Jean Grave*. 1 vol. in-18, 2e édition. Prix 3 50
19. — L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique, par *Elisée Reclus*. Un vol. in-18. Prix. 3 50
20. — Soupes, nouvelles, par *Lucien Descaves*. Un volume in-18, 2e édition. Prix 3 50
21. — L'Homme nouveau, par *Charles Malato*. br. in-18. 1 fr.
22. — La Commune, par *Louise Michel*. 1 vol. in-18, 2e édit. 3 50
23. — Sous la Casaque, notes d'un soldat, par *Dubois-Dessaule*. 1 volume in-18. Prix 3 50
24. — Le Militarisme et la Société Moderne, par *Guglielmo Ferrero ;* traduction de *M. Nino Samaja*. 1 vol. in-18. 3 50
25. — Au Pays des moines (Noli me tangere), par le *Dr Rizal ;* traduction de *H. Lucas* et *R. Sempau*. Un vol. in-18. 3 50
26. — L'Amour libre, par *M. Charles Albert*. Un vol. in-18, 2e édition 3 50

Sous Presse :

L'Etat, par *Pierre Kropotkine*.
L'Unique et sa propriété par *Max Stirner*.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE — N° 27

JEAN GRAVE

L'ANARCHIE

SON BUT — SES MOYENS

— TROISIÈME ÉDITION —

PARIS
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
(Ancienne librairie TRESSE & STOCK)
8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉATRE-FRANÇAIS
Palais-Royal

1899

Tous droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

L'éditeur déclare réserver ses droits de traduction de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie), en août 1899.

A LA MÊME LIBRAIRIE

DU MÊME AUTEUR :

La grande Famille (Sous l'Uniforme), roman militaire. Un volume in-18, 3e édition.

L'Individu et la Société. Un volume in-18, 3e édition.

La Société Future. Un volume in-18, 7e édition.

La Société mourante et l'Anarchie. Un volume in-18, avec préface par *M. Octave Mirbeau.*

De cet ouvrage il a été tiré cinq exmplaires sur papier de Hollande.

HX
894
G76a

A

M. M. H. T.

Vous qui avez contribué à m'enseigner la tolérance, acceptez ce livre que j'ai écrit dans l'espérance qu'il sera digne de vous.

J. G.

1928381

L'ANARCHIE

SON BUT. — SES MOYENS

I

QU'EST-CE QUE L'ANARCHIE?

Ignorance des gens sur l'anarchie. — Fous ou criminels. — L'anarchie est une idée qui a des bases scientifiques. — La révolte a été de tous les temps. — Arbitraire et injustice de la loi. — La société ne se maintient que par l'ignorance. — Son instabilité. — Difficulté de changer les conceptions humaines. — La malfaisance des institutions politiques. — Nuisance du morcellement de la terre. — L'anarchie et l'ouvrier. — L'anarchie et la beauté. — Il n'y a pas d'êtres supérieurs. — Identité des facultés humaines, quel que soit leur emploi. — Nuisance de l'autorité. — L'anarchie et les savants. — Etendue de la science. — Impossibilité à une nation de s'isoler. — Absurdité du patriotisme. — L'anarchie et la politique. — Inanité des réformes, — L'anarchie et l'esprit religieux. — Liberté dans les rapports des sexes. — Un changement social a toujours semblé impossible à réaliser. — La libération de l'individu par sa volonté de l'être.

Malgré que l'idée d'anarchie soit sortie de l'obscurité dans laquelle on a essayé de l'étouffer; mal-

gré que, aujourd'hui, grâce à la persécution, grâce à des lois d'exception, telles qu'on en fait dans les pires monarchies, les noms d'anarchie et d'anarchistes ne soient ignorés de personne, il y en a peu encore qui sachent au juste ce que c'est que l'anarchie.

Dans l'affaire Dreyfus, où se sont beaucoup produits les anarchistes, leur intervention a bien eu pour effet de les mettre en contact avec des bourgeois politiciens qui les ignoraient totalement, mais l'anarchie n'en est pas sortie plus claire.

Anarchie, pour les uns, c'est le vol, l'assassinat, les bombes, le retour à la sauvagerie; les anarchistes ne sont que des cambrioleurs, des paresseux qui voudraient mettre toutes les richesses en commun afin de pouvoir se goberger à rien faire.

Pour d'autres, l'anarchie est une espèce d'utopie, de rêve d'âge d'or que, volontiers, on reconnaît très beau, mais un rêve bon tout au plus à illustrer des livres de morale, ou de constructions sociales fantaisistes; les plus cléments, envisagent l'anarchie comme une vague aspiration qu'ils ne font aucune difficulté à reconnaître comme désirable pour l'humanité à atteindre mais si parfaitement inaccessible qu'il n'y a pas à se préoccuper outre mesure de la réaliser, et les anarchistes, comme une variété de fous, dont il est bon de se garer; comme de pauvres illuminés qui perdent de vue les sentiers pratiques pour se perdre dans le vague de l'utopie.

Ils sont peu nombreux ceux qui savent que l'anarchie est une théorie s'appuyant sur des bases rationnelles, que les anarchistes sont des hommes qui, ayant recueilli les plaintes de ceux qui souffrent de l'ordre social actuel, s'étant pénétrés des aspira-

tions humaines, ont entrepris la critique des institutions qui nous régissent, les ont analysées, se sont rendu compte de ce qu'elles valent, de ce qu'elles peuvent produire, et qui, de l'ensemble de leurs observations, déduisent des lois logiques, naturelles pour l'organisation d'une société meilleure.

Certes, ils n'ont pas la prétention d'avoir inventé la critique de l'ordre social; d'autres l'avaient faite avant eux; aussitôt que le pouvoir a existé, il y a eu des mécontents qui n'ont pas dû se gêner pour fronder ses actes, et si nous possédions les légendes que se transmettaient les humains avant de connaître l'écriture, peut-être y trouverait-on, déjà, des satires contre leurs chefs. On peut fort bien faire la critique de l'ordre de choses qui existe, sans être anarchiste, et d'aucuns l'ont réussie d'une façon que ne dépasseront jamais les anarchistes.

Mais ce que les anarchistes croient avoir fait de plus que ceux-là, de plus que les écoles socialistes existantes ou qui les précédèrent, c'est d'avoir su se reconnaître dans l'amas d'erreurs qui se dégagent de la complexité des relations sociales, d'avoir su remonter aux causes de la misère, de l'exploitation, et d'avoir enfin mis à nu l'erreur politique qui faisait espérer de bons gouvernements, de bons gouvernants, de bonnes législations, de bons dispensateurs de la justice, devant porter remède aux maux dont souffre l'humanité.

L'anarchie, étudiant l'homme dans sa nature, dans son évolution, démontre qu'il ne peut y avoir de bonnes lois, ni de bons gouvernements, ni de fidèles applicateurs de la loi.

Toute loi humaine est, forcément, arbitraire;

car, si juste soit-elle, elle ne représente, quelle que soit la largeur de conception de ceux qui la font, qu'une partie du développement humain, qu'une infime parcelle des aspirations de tous; toute loi formulée par un parlement, loin d'être l'œuvre d'une grande conception, n'est, au contraire, que la moyenne de l'opinion générale, car le parlement lui-même, de par le fait de son recrutement ne représente qu'un juste milieu très médiocre.

Appliquée à tous de la même façon la loi devient ainsi, de par la force des choses, arbitraire, injuste pour ceux qui sont en deçà ou au delà de cette moyenne.

Une loi ne pouvant représenter les aspirations de tous, ne peut donc s'appliquer que par la crainte du châtiment à ceux qui l'enfreindraient, son application entraîne l'existence d'un appareil judiciaire et répressif; elle devient ainsi d'autant plus odieuse que sa coërcivité est plus forte.

La loi, injuste déjà, parce que, conception de minorité ou de majorité, elle veut imposer sa règle à l'unanimité, sera rendue encore plus injuste parce que, appliquée par des hommes qui ayant les défauts et les passions des hommes, leurs préjugés, leurs erreurs personnelles d'appréciation ne peuvent, par conséquent, quelle que soit leur probité, l'appliquer que sous l'influence de leurs erreurs et de leurs préjugés.

Il ne peut y avoir de bonnes lois, ni de bons juges, ni, par conséquent, de bon gouvernement puisque son existence implique une règle de conduite unique pour tous, alors que c'est la diversité qui caractérise les individus.

Toute société basée sur des lois humaines, et c'est le cas de toutes les sociétés passées et présentes, ne peut donc satisfaire pleinement l'idéal de chacun. Seule, la minorité d'oisifs qui, par ruse et par force, a su s'emparer du pouvoir et en use pour exploiter à son profit les forces de la collectivité, seule, cette minorité peut y trouver son compte, et s'intéresser à la prolongation de cet ordre de choses. Mais elle ne peut le faire durer que grâce à l'ignorance qu'ont les individus sur leur propre personnalité, sur leurs possibilités et leurs virtualités.

Mais, quelle que soit leur ignorance, lorsque la compression est trop forte, ils se révoltent. Voilà pourquoi nos sociétés sont si instables, pourquoi les lois sont constamment violées par ceux qui les font, ou qui sont chargés de les appliquer, lorsque leur intérêt les y incite ; car, basé sur la force, c'est à la force qu'ont recours tous ceux qui au pouvoir, veulent s'y maintenir, ou y monter lorsqu'ils n'en sont encore qu'à sa poursuite.

Faites pour être appliquées à tous, et pour contenter tout le monde, les lois froissent plus ou moins tout individu qui, de ce fait, veut les abolir ou modifier lorsqu'il les subit, mais veut les renforcer lorsque c'est son tour de les appliquer.

Ce pendant des aspirations nouvelles se font jour quand même, et lorsque l'antagonisme devient trop grand entre ces aspirations et les lois politiques, la porte s'ouvre toute grande aux bouleversements et aux révolutions.

Et il en sera toujours de même tant que pour guérir le mal fait par une loi reconnue mauvaise,

on n'aura pas d'autre remède à apporter que l'application d'une loi nouvelle.

Cette ignorance des hommes fait que les institutions humaines, une fois établies, résistent aux changements de forme. On change les noms, mais la chose reste.

Les hommes n'ayant pu encore arriver à une conception sociale autre que l'autorité sont condamnés à tourner dans le même cercle, tant qu'ils n'auront pas changé leur conception : Royauté, empire, dictature, république, centralisation, fédéralisme, communalisme, au fond, c'est toujours l'autorité, sous le nom d'un seul, ou sous l'apparence de la majorité, toujours la volonté de quelques-uns imposée à l'universalité.

D'autre part, si l'individu augmente ses connaissances d'une façon continue, ce n'est que d'une façon très lente ; cependant il est arrivé aujourd'hui au point que, pour se développer en toute son intégrité, il faut que son autonomie soit complète, que ses aspirations se fassent jour librement, qu'il puisse les développer dans toute leur expansion, que rien n'entrave sa libre initiative et son évolution.

Etc'est pourquoi, aujourd'hui, enfin, les anarchistes tirent, de cette critique de l'organisation sociale actuelle, ce premier enseignement : que les lois humaines doivent disparaître, emportant avec elles, les systèmes législatif, exécutif, judiciaire et répressif qui entravent l'évolution humaine, suscitant des crises meurtrières où périssent tant de milliers d'êtres humains, retardant l'humanité entière dans sa marche en avant, l'entraînant quelquefois à la régression.

Alors que les politiciens en sont à cette formule qu'ils croient le *nec plus ultra* de la liberté « l'individu libre dans la commune, la commune libre dans l'Etat, » nous savons, nous, que ces formes politiques sont incompatibles avec la liberté, puisqu'elles tendent toujours à courber un certain nombre d'hommes sous la même règle, nous formulons nous, notre devise en disant « l'individu libre dans l'humanité libre. » L'individu laissé libre de se grouper selon ses tendances, ses affinités, libre de rechercher ceux avec lesquels peuvent s'accorder sa liberté et ses aptitudes, sans être entravé par aucune organisation politique déterminée par des considérations géographiques et de territoire.

Pour que l'homme puisse se développer librement dans toute sa puissance physique, intellectuelle et morale, qu'il puisse donner jour à toutes ses virtualités, il faut que chaque individu puisse satisfaire tous ses besoins physiques, intellectuels et moraux. Et cette satisfaction ne peut être assurée à tous que si la terre, qui n'est l'œuvre de personne, est remise à la libre disposition de qui peut la travailler, que si l'outillage mécanique existant, fruit du labeur des générations passées, cesse d'appartenir à une minorité de parasites qui prélèvent une large dîme sur le produit de son activité et l'activité de ceux qui le mettent en œuvre.

La terre, trop morcelée d'une part pour permettre aux détenteurs de petits lopins de mettre en œuvre l'outillage puissant qui seconderait leurs efforts ; d'autre part, accaparée en lots immenses permettant à une classe d'oisifs de prélever sans travail, une

rente sur la production de ceux à qui ils consentent à la louer [1], — la terre nourrit difficilement la population existante.

Sans compter l'ignorance que favorise une éducation défectueuse et fait que la plupart des gens s'attardent aux systèmes routiniers de culture et de production où ils dépensent beaucoup plus d'efforts et de travail pour obtenir moins de résultats.

Cependant, malgré ces causes de ruines, elle arriverait encore à nourrir, tant bien que mal, chaque être vivant, si les intermédiaires n'étaient là, emmagasinant les produits, spéculant, agiotant sur eux, de façon à ce que la plupart des individus soient toujours hors d'état d'acheter ce dont ils ont besoin.

Donc, si tous n'ont pas à manger à leur faim, la faute en est à la mauvaise organisation sociale, et non au manque de production. Une meilleure répartition des produits suffirait déjà pour permettre à chacun de manger à sa faim. Un meilleur aménagement de la terre, et un meilleur emploi des instruments de production peuvent amener l'abondance pour tous.

Une compréhension plus nette des choses amènera le paysan à se rendre compte que son intérêt bien entendu est de réunir son lopin à celui de ses voisins; d'associer ses efforts à leurs efforts pour diminuer sa peine, augmenter sa production.

Et comme personne n'a le droit de stériliser, pour

1. Quand ils ne l'immobilisent pas en la transformant en terres de chasses, parcs d'agrément, ou qu'ils laissent stérile faute de capitaux suffisants pour l'améliorer, ou tout simplement par négligence.

son seul agrément, la moindre parcelle de terrain, tant qu'il y a un seul être ne mangeant pas suffisamment à sa faim, la prochaine révolution aura pour but de remettre la terre aux mains de ceux qui voudront la cultiver, l'outillage à ceux qui voudront le manœuvrer.

C'est tout cela que l'anarchie cherche à démontrer au paysan, lui expliquant que les maîtres qui le rançonnent, exploitent également le travailleur des villes; essayant de lui faire comprendre que, loin de considérer ce dernier comme un ennemi, il doit lui tendre la main pour s'aider mutuellement dans la lutte pour la vie, et arriver ainsi à se débarrasser de leurs parasites communs.

A l'ouvrier, elle démontre qu'il ne doit pas espérer son affranchissement de sauveurs providentiels, ni des palliatifs que lui font miroiter les fantoches de la politique qui veulent capter ses suffrages pour le dominer, que l'émancipation individuelle ne se fera que par la propre action de l'individu, ne sera le résultat que de sa propre énergie, de ses propres efforts, lorsque sachant agir, il usera de sa liberté au lieu de la demander.

L'anarchie ne s'adresse pas qu'à ceux qui meurent de misère. Manger à sa faim est un droit primordial qui prime tous les autres et vient en tête des revendications de l'être humain. Mais l'anarchie embrasse toutes les aspirations et ne néglige aucun besoin. La liste de ses réclamations comprend toutes celles de l'humanité.

Mirbeau, dans ses *Mauvais bergers* fait proclamer, à des ouvriers en grève, leur droit à la beauté. Et,

en effet, chaque être a droit, non seulement à tout ce qui peut entretenir sa vie, mais aussi à tout ce qui peut la rendre facile, l'égayer et l'embellir. Ils sont rares, hélas, dans notre état social, ceux qui peuvent vivre pleinement leur vie.

Il y en a dont les besoins physiques sont satisfaits, mais qui sont entravés dans leur évolution par l'organisation sociale barrée par l'étroitesse de conceptions du niveau intellectuel moyen : artistes, littérateurs, savants, tous ceux qui pensent, souffrent moralement sinon physiquement du présent ordre de choses.

Journellement ils sont froissés par les petitesses de la vie courante, écœurés par la médiocrité du public auquel ils s'adressent, et dont ils doivent tenir compte s'ils veulent vendre leurs œuvres, ce qui les entraîne à des compromissions, à des œuvres vulgaires et médiocres, lorsqu'ils ne veulent pas consentir à crever de faim.

L'éducation a fait croire à beaucoup d'entre eux qu'ils étaient d'une essence supérieure au paysan, au travailleur manuel, dont ils descendent pour la plupart cependant. On leur a persuadé qu'il faut, pour que leur « talent » se développe, pour que leur imagination puisse se donner libre cours, que « la vile multitude » se charge des dures besognes, s'occupe de les servir, s'exténue à leur rendre, par son travail, la vie facile, qu'il fallait, pour que leur « génie » atteigne son complet épanouissement, l'atmosphère de luxe et d'oisiveté des classes aristocratiques.

Une conception saine des choses a fait comprendre que, pour être complet, l'homme doit exercer

ses membres comme son cerveau, que le travail n'est avilissant que parce qu'on en a fait un signe de servitude et que l'homme vraiment digne de ce nom est celui qui n'a pas besoin de se reposer sur les autres des soins de l'existence.

Un homme en vaut un autre; s'il y a des degrés de développement, cela tient à des causes que nous ignorons, mais tel ignorant peut avoir des qualités morales supérieures à celles de plus savant que lui. En tout cas, l'intelligence, si elle favorise celui qui la possède, ne lui donne pas le droit d'exploiter ni de gouverner les autres. Justement cette différence de développement implique différence de désirs, d'aspirations, d'idéal, et c'est à l'individu lui-même qu'il appartient de réaliser ce qui répond le mieux à sa conception du bonheur.

En surplus, ces différences de développement ne nous paraissent si grandes que parce que l'éducation, mal comprise et mal distribuée, perpétue les erreurs et les préjugés. L'imagination, l'invention, l'observation, le jugement, s'ils diffèrent parfois d'intensité chez chaque individu, ne diffèrent pas d'essence, ce sont de simples facultés de notre cerveau qui ne perdent pas de leur qualité pour être employées à construire une machine, une maison, rétamer un chaudron, ou faire une chemise, plutôt qu'à écrire un roman ou un traité d'anatomie.

Assoiffés de hiérarchie, les humains ont divisé en occupations nobles et basses, l'emploi divers de nos forces. Les parasites qui se sont faits nos maîtres se déclarant supérieurs, ont établi qu'il n'y avait de vraiment noble que l'oisiveté, qu'il n'y avait de belle que la force employée à détruire; celle dé-

pensée à produire, à faire sortir de la terre et de l'industrie, tout ce qui était nécessaire à entretenir la vie, étant de qualité vile et inférieure, et que son emploi serait réservé aux classes serviles.

Et nous basant là-dessus, nous continuons à déclarer viles certaines occupations, oubliant qu'elles ne sont telles que parce qu'une classe de gens est forcée de les remplir au service d'une autre classe, de subir ses ordres et caprices, d'aliéner sa liberté, mais qu'il ne peut y avoir rien de vil en n'importe quel travail qui consiste à subvenir à nos propres besoins.

L'artiste, le littérateur, appartiennent à la masse; ils ne peuvent s'en isoler et, forcément, ils ressentent les effets de la médiocrité ambiante. Ils ont beau se retrancher derrière les privilèges des classes dirigeantes, vouloir s'isoler dans leur « tour d'ivoire », s'il y a abaissement pour celui qui est réduit aux pires besognes pour assouvir sa faim, la moralité de ceux qui l'y condamnent n'est pas supérieure à la sienne; si l'obéissance avilit, le commandement loin d'élever les caractères les abaisse au contraire.

Pour vivre leur rêve, réaliser leurs aspirations, il faut qu'ils travaillent, eux aussi, au relèvement moral et intellectuel de la masse, qu'ils comprennent que leur propre développement est fait de l'intellectualité de tous; que, quelle que soit la hauteur ils croient avoir atteint, ils tiennent à la foule; s'ils tendent à s'élever, mille liens les attachent à elle, entravent leur action, leur pensée, les empêchant à jamais d'atteindre aux sommets entrevus. Une société normalement constituée n'admet pas d'es-

claves, mais un échange mutuel de services entre égaux.

Le savant lui-même qui considère la science comme le plus noble emploi des facultés humaines, doit apprendre qu'elle n'est pas un domaine privé réservé à quelques initiés pontifiant devant un public d'ignorants qui les croient sur parole. Et que, en science comme en art et en littérature, les facultés de jugement, d'observation et de comparaison ne diffèrent pas de celles employées à des occupations que nous considérons comme plus vulgaires.

Malgré la compression intellectuelle qui pèse depuis tant de siècles sur l'humanité, la science a pu progresser et se développer, grâce à l'esprit critique des individualités réfractaires aux enseignements officiels, aux conceptions toutes faites. Elle doit donc être mise à la portée de tous, devenir accessible à toutes les aptitudes, afin que cet esprit de critique qui l'a sauvée de l'obscurantisme, contribue à hâter sa pleine floraison.

La science se fragmente en tant de branches diverses, qu'il est impossible au même individu de les connaître toutes en leur intégralité; la durée de l'existence humaine ne suffisant plus pour qu'un homme puisse acquérir assez de notions pour pouvoir les étudier jusque dans leurs moindres détails.

Pour les étudier, il est forcé de s'en rapporter — à condition de savoir les critiquer — aux travaux de ses devanciers, et aussi de ses contemporains. C'est de toutes les connaissances humaines que ressort la synthèse générale; ce que nous savons aujourd'hui, n'est qu'un moyen d'acquérir les connais-

sances de demain. Et un individu n'obtient de connaissances certaines qu'en s'aidant du travail de tous; les observations des plus infimes ne sont pas toujours à dédaigner. Que les savants, eux aussi, cessent donc de se croire une caste à part, qu'ils comprennent enfin que la science n'exige pas des aptitudes spéciales, qu'elle doit être accessible à tous pour que tous, en se développant, contribuent ainsi au développement général.

Ce qui est vrai pour les individus est vrai pour les nations. De même qu'un individu ne peut vivre sans l'appui de tous, un peuple n'existe qu'avec le concours des autres peuples. Une nation qui voudrait s'enfermer en ses frontières, cessant toutes relations avec le reste du monde ne tarderait pas à rétrograder et à périr. Il est donc absurde et criminel de fomenter, sous couleur de patriotisme, les haines soi-disant nationales, alors qu'elles ne sont qu'un prétexte aux gouvernants pour légitimer ce fléau : le militarisme, dont ils ont besoin pour assurer leur pouvoir.

Chaque nation a besoin des autres.

Il n'y a pas de contrée qui, pour un produit ou pour un autre, ne soit la cliente d'une autre contrée. On ne peut être ennemis parce que l'on parle un langage différent, parce que, il y a quelque cent ans, les habitants de la contrée voisine pillèrent et ravagèrent des contrées qui vous sont indifférentes aujourd'hui, mais dont on veut vous faire ressentir l'outrage, parce que, auparavant, les habitants étaient courbés sous le joug qui vous entrave.

Il n'y a pas une seule nation qui n'ait quelque crime de ce genre à reprocher à ses voisines; qui, à l'heure actuelle n'enserre en ses frontières, quelque province incorporée malgré le vœu des habitants. Et si ceux qui accomplirent ces brigandages furent très haïssables, en quoi leurs descendants en sont-ils responsables? Nous serions alors, nous aussi, responsables des brigandages que notre histoire nous fait admirer comme des faits glorieux.

Qui, parmi ceux qui n'aspirent qu'à vivre de leur propre travail, peut avoir intérêt à voir une nation se ruer contre une autre? Il n'y a que ceux qui se sont faits les maîtres des nations, qui ayant intérêt à augmenter le nombre de ceux qu'ils exploitent, ont besoin de donner un aliment à l'activité de ceux qu'ils dresssent aux tueries, en même temps que la menace de guerre avec les voisins est une justification de l'existence des troupes qui sont leur soutien.

Les despotes qui ont érigé le patriotisme en nouvelle religion, savent fort bien passer par dessus les frontières lorsqu'il s'agit de défendre leurs privilèges ou d'étendre leur exploitation. S'agit-il de faire la chasse aux idées « subversives », bourgeois français, allemands, italiens, suisses, russes et autres, savent se prêter leurs diplomates et leurs policiers.

Est-il question de réduire une grève, les exploiteurs ne se gênent nullement pour embaucher les travailleurs étrangers si ceux-ci consentent à travailler au plus bas prix, et s'il en était besoin, les gouvernants se prêteraient leurs armées.

Et toutes les conventions internationales qu'ils

ont établies pour les postes, les finances, le commerce, la navigation, les chemins de fer, ne prouvent-elles pas, par dessus tout, que c'est l'entente pacifique qui est la loi suprême ?

Les anarchistes voudraient arriver à amener les travailleurs à voir un frère en chaque travailleur, quel que soit le côté de la frontière où il est né. Déjà frères de misère, souffrant des mêmes maux, courbés sous le même joug, ils ont les mêmes intérêts à défendre; le même idéal à poursuivre, leurs véritables ennemis ce sont ceux qui les exploitent, qui les asservissent, entravent leur développement. C'est contre leurs maîtres qu'ils doivent s'armer.

L'anarchie ne s'attarde pas aux combinaisons louches de la politique, elle professe le dédain le plus profond pour les politiciens; les promesses des coureurs de candidature ne l'intéressent que pour en faire ressortir toute l'inanité, et s'en servir pour démontrer que l'organisation sociale ne se transformera que du jour où l'on s'attaquera résolument à ses vices économiques.

S'ils croient aux mensonges qu'ils débitent, les politiciens ne sont que des ignorants ou des imbéciles, car le moindre raisonnement devrait leur faire comprendre que lorsqu'on veut guérir un mal et l'empêcher de se reproduire, c'est à ses causes qu'il faut s'attaquer. S'ils mentent pertinemment, ce sont des fourbes, et, en un cas comme dans l'autre, ils trompent ceux dont ils captent la confiance par leur bagout et leurs intrigues.

Ceux qui exploitent l'organisation économique actuelle chercheront toujours à détourner, à leur profit les essais d'amélioration qui pourront être suggérés, et il y aura toujours des gens qu'effraient les changements brusques, se rabattant sur les moyens termes qui leur semblent concilier tous les intérêts.

Les maîtres auront toujours intérêt à tromper les opprimés sur les véritables moyens de s'affranchir, et il y aura toujours assez d'ambitieux assoiffés de pouvoir, pour les aider à embrouiller encore plus les questions.

L'anarchie démontre l'inanité de toute tentative d'amélioration qui ne s'attaque qu'aux effets laissant subsister les causes.

Tant que la richesse sociale sera l'apanage d'une minorité d'oisifs, cette minorité en usera pour vivre aux dépens de ceux qu'elle exploite. Et comme c'est la possession du capital qui fait les forts et les maîtres de l'organisation sociale, ils sont toujours à même de tourner à leur profit toute amélioration qui s'accomplit.

Pour qu'une amélioration profite à tous, il faut détruire les privilèges. C'est à rentrer en possession de ce dont on les a spoliés que doivent tendre les efforts de ceux qui ne possèdent rien. Briser le pouvoir qui les écrase, l'empêcher de se reconstituer, s'emparer des moyens de production, reconstituer une organisation sociale où la richesse sociale ne puisse plus se concentrer entre les mains de quelques-uns. Voilà ce que rêvent les anarchistes.

Pour empêcher l'exploitation de l'homme, il faut changer les bases de l'ordre économique; il faut

que le sol et tout ce qui est le travail des générations antérieures restent à la libre disposition de ceux qui pourront les mettre en œuvre, ne puissent être accaparés au profit de qui que ce soit, individu, groupe, corporation, commune ou nation.

C'est ce que ne comprennent pas les partisans des réformes partielles, et c'est ce que démontre pourtant l'étude consciencieuse des faits économiques. Rien de bon ne peut sortir de l'œuvre des charlatans de la politique. L'émancipation humaine ne peut être l'œuvre d'aucune législation, d'aucun octroi de liberté de la part de ceux qui dirigent ; elle ne peut être l'œuvre que du fait accompli, de la volonté individuelle s'affirmant par des actes.

S'appuyant sur la doctrine évolutionniste, repoussant toute volonté préconçue dans les phénomènes par lesquels se manifeste l'évolution des mondes et des êtres ; reconnaissant que celle-ci est l'œuvre pure et simple des seules forces de la matière en contact, le simple résultat des transformations que cette matière subit au cours de sa propre évolution, l'anarchie est franchement athée, et repousse toute idée d'entité créatrice ou directrice quelle qu'elle soit.

Mais, comme elle est la liberté absolue, si elle combat les divagations religieuses, c'est tout simplement au point de vue de la vérité, et surtout parce que les clergés qui se sont créés autour des différents dogmes religieux prétendent user de la force que leur prêtent l'autorité et le capital pour im-

poser leurs croyances, et en faire supporter les frais, même à ceux qui repoussent toute croyance religieuse.

Quant à ce qui regarde la pensée intime de chacun, les anarchistes comprennent que chaque individu ne peut penser autrement que ne lui permet sa propre mentalité ; ils ne verraient aucun inconvénient à ce que des gens se réunissent en des bâtiments spéciaux pour adresser des prières et des louanges à un être hypothétique, si ces gens n'essaient pas d'imposer leurs croyances aux autres.

Ils n'attendent le triomphe de la raison que de la culture des cerveaux, sachant du reste par eux-mêmes, que la force et la compression n'étouffent pas l'idée.

Liberté absolue dans le domaine de la pensée, comme dans celui des faits, dans la famille comme dans la société.

Comme toutes les formes de l'activité humaine, l'association des sexes n'a à subir le contrôle et la sanction de qui que ce soit. Il est absurde de vouloir poser des limites, des barrières ou des contraintes aux affections des individus. L'amour, l'amitié, la haine, ne se commandent pas, on les éprouve ou on les subit sans pouvoir s'en défendre, sans même, le plus souvent, pouvoir se les expliquer et en démêler les mobiles.

Le mariage ne peut donc être entravé par aucune règle, par aucune loi autre que la bonne foi et la sincérité mutuelles; il ne peut avoir de durée que par l'affection réciproque des deux êtres associés, et doit rester dissoluble à la volonté de celui pour qui il devient une contrainte.

Certes, il restera toujours des questions qui ne se résoudront jamais sans douleur et froissement : comme la question des enfants, le chagrin de celui chez lequel survit l'amour, et autres questions de sentiment. Mais ceci ne se réglera pas davantage par des règles préétablies; bien au contraire, la contrainte ne fait qu'envenimer les difficultés. Ce sera aux intéressés à trouver la solution des différends qui les diviseront.

Tout ce que l'on peut désirer, c'est que s'élève suffisamment le niveau moral de l'humanité, pour que la bonté et la tolérance croissent et apportent leur baume cicatrisateur aux questions des passions humaines qui, par leur nature, échappent au contrôle et à la réglementation.

La grande objection, derrière laquelle se retranchent les adversaires poussés jusque dans leurs derniers retranchements, c'est que l'idéal anarchiste est beau, certainement, mais bien trop beau pour pouvoir être réalisé, et que l'humanité ne sera jamais assez sage pour savoir l'atteindre.

Cette objection est spécieuse. Si personne ne peut dire ce que sera demain l'humanité, il n'y a pas de phases de son développement qui, si elle avait pu être prévue et annoncée aux générations qui la précédèrent, n'aurait pas manqué d'être trouvée, avec raisonnements à l'appui, tout aussi irréalisable qu'est supposé l'idéal anarchiste par ceux qui ne savent jamais s'abstraire du présent, ce qui se comprend, leur cerveau n'ayant pas encore accompli l'évolution qui doit faciliter le nouvel ordre de choses.

Tant que les individus croupiront dans la servi-

tude, attendant d'hommes ou d'événements providentiels, la fin de leur abjection, tant qu'ils se contenteront d'espérer sans agir, l'idéal le plus beau, l'idéal le plus simple restera forcément à l'état de pure rêverie, de vague utopie.

Où, autrement que dans la fable, a-t-on vu la fortune descendre sur le seuil du dormeur, attendant patiemment qu'il plaise à sa paresse de la saisir?

Lorsque les individus auront reconquis l'estime d'eux-mêmes, lorsqu'ils se seront convaincus de leur propre force, lorsque las de courber l'échine, ils auront retrouvé leur dignité et sauront la faire respecter, ils auront appris que la volonté peut tout, lorsqu'elle est au service d'une intelligence consciente.

Il leur suffira de vouloir être libres pour trouver sûrement les moyens d'y parvenir. Et ce sont quelques-uns de ces différents moyens que nous allons étudier dans les pages qui suivent.

II

TERRAIN A DÉBLAYER

L'anarchie doit se réaliser. — Le temps ne compte pas dans la réalisation d'un idéal. — Lutter pour son idéal, c'est le vivre. — Fausses interprétations de l'anarchie. — Persistance de l'ignorance. — Nécessité de se débarrasser des idées reçues. — Comment comprendre la liberté. — Confusion inévitable. — Aboutissement de la synthèse. — Bifurcation de l'idée. — Différentes façons de comprendre la largeur de vues. — Solidarité imposée. — Liberté de la critique.

L'idée anarchiste est arrivée aujourd'hui à l'un de ces tournants de l'histoire où les événements font que changent les conditions de l'évolution.

Elle a gagné, certainement en étendue. Mais n'a-t-elle pas perdu en force et en profondeur? nous sommes trop près du mouvement pour pouvoir bien discerner les choses. Il faut le recul des années pour pouvoir en juger en toute liberté.

Seulement, quoi qu'il en soit, il est un fait, c'est que, à l'heure actuelle, on lui demande plus que de la théorie et de la philosophie; l'on veut savoir comment elle s'y prendra pour préparer le passage

de la société actuelle, à la société de ses conceptions.

Et cela est d'autant plus vrai que, les anarchistes, eux-mêmes, sont pressés du besoin de « faire quelque chose », seulement comme nous sommes encore mal dégagés de nos erreurs, beaucoup retombent dans la politique que nous devons fuir comme peste, d'autres essaient de rapetasser les anciens moyens de lutte, tels que le syndicalisme, la coopération, etc., sans avoir encore pu les accorder avec ce qu'exigent les idées nouvelles.

Dans un de mes précédents volumes [1], j'ai essayé de démontrer comment pouvait fonctionner une société sans lois ni maîtres, en expliquant que je n'avais nullement la prétention de tracer une forme définitive de l'idéal anarchiste, mais un simple schema que le temps, les circonstances et les individus se chargeraient de développer et de modifier au gré des conditions nouvelles de milieu.

En essayant ici d'analyser divers moyens de tactique, je n'ai, pas davantage, la prétention de croire que je puisse prévoir toutes les formes de l'activité anarchiste. Les circonstances, les événements, et le cerveau des individus, en susciteront qu'il nous est impossible de prévoir à l'heure actuelle.

De même que j'ai essayé de démontrer que pouvait fonctionner une société anarchiste, j'ai la seule ambition de démontrer que les individus fortement épris d'un idéal, peuvent le réaliser, lorsqu'ils savent le vouloir.

Bien entendu, je néglige ici la question du temps.

1. *La Société future*, chez Stock.

Les idées ne progressent que lentement, et la vie humaine est courte. Quand je dis l'individu, j'en fais une abstraction. J'ignore si ce sera notre génération qui entrera en la terre promise, ou seulement la suivante, ou une plus éloignée encore. Cela dépendra de la somme d'énergie dépensée.

Seulement je tiens pour acquis, que, lorsqu'on est convaincu d'une idée, on cherche à la réaliser, et qu'elle est déjà à moitié réalisée pour l'individu qui emploie sa force et son intelligence à la faire triompher. S'il ne la réalise en son intégralité, son action peut en faire triompher des parties. Et ce seront ces parties acquises qui aideront à en acquérir d'autres.

Mais avant de passer à la discussion de mes préférences sur la tactique à employer pour le triomphe de l'idée, il faut d'abord débarrasser le terrain d'une foule d'erreurs qui en obscurcissent la conception que s'en font une foule d'individus qui ne veulent y voir qu'un chaos d'idées mal équilibrées, ne reposant sur aucune base réelle.

Cela est d'autant plus nécessaire que la bourgeoisie qui se sent menacée dans sa puissance par un mouvement devenu assez fort pour mettre son autorité en péril, ne craint pas de pousser certains individus à porter, sous le couvert anarchiste, la théorie à l'absurde afin de la discréditer. Sans compter ceux de bonne foi qui, par manque d'équilibre, s'imaginent être plus logiques parce qu'ils prennent le contre-pied du bon sens.

Puis, aussi, ceux qui veulent se donner l'appa-

rence d'avoir inventé des théories nouvelles, et qui n'ont pas besoin d'attendre aucune autre impulsion pour déraisonner sous prétexte de logique. On comprend, qu'avec tous ces éléments, la presse bourgeoise a eu beau jeu pour présenter l'idée anarchiste sous un jour très défavorable.

Aussi, même aujourd'hui où existe toute une littérature anarchiste, où abondent journaux, brochures, volumes ayant pour tâche d'expliquer ce que l'on entend par anarchie, la plus grande partie des gens cependant, comme je le disais dans le chapitre précédent, ignorent ce qu'est l'anarchie.

Trop paresseux d'esprit pour se donner la peine d'étudier une idée qu'ils abominent, ils préfèrent s'en rapporter à l'affirmation que, tous les matins, leur apporte leur journal favori. Pour eux, une société anarchiste signifie : désordre, conflit permanent, lutte continuelle entre les individus.

D'après leur conception, l'idéal anarchiste ne peut être qu'un retour vers la horde primitive ; les individus n'étant plus maintenus par la discipline, par le frein de l'autorité, ne pourront, dans leur société, trouver d'occupation plus agréable que de se manger les nez ; les forts ne sauront autrement employer leur force qu'à opprimer et exploiter les faibles.

Pensez donc, monsieur : « Plus de société ! plus d'autorité ! plus d'organisation ! plus de famille ! plus rien, monsieur ! Les anarchistes veulent tout supprimer ! S'ils ne sont pas des criminels, ces gens-là sont des fous, dont la société doit se débarrasser ».

Et comme une imbécillité est plus vite acceptée qu'une vérité, voilà une opinion toute faite qui

se propage, court les foules, et dont on ne se débarrassera que très lentement et très difficilement.

Si vous dites à ces gens-là que l'anarchie n'est pas ce qu'ils pensent. Que c'est une théorie — discutable comme toutes les théories, mais — ayant ses faits, ses arguments, sa philosophie, et que, à l'heure présente, il existe une littérature richement fournie, destinée à expliquer ce que veulent les anarchistes, ils vous répondront que, n'ayant pas de temps à perdre, ils n'ont pas besoin de lire ces élucubrations de fous pour savoir, mieux que vous, que l'anarchie ne tient pas debout, et n'est pas une théorie à l'usage des gens sensés.

Si, sans vous rebuter, vous vous mettez alors à développer certains aperçus de la théorie, ils vous répondront alors :

« L'initiative de l'individu! son self-développement! son autonomie ! ça, de l'anarchie ? vous voulez rire ? mais ça n'a rien de neuf. Il y a longtemps que ça existe en Amérique. Vous vous trompez, mon cher monsieur, ça n'est pas de l'anarchie ».

Et voilà des gens qui n'ayant jamais lu sur l'anarchie que ce qui émane de ses adversaires, prétendent connaître l'anarchie, la combattre et la terrasser. — Par des lois, il est vrai, et non par des arguments. Mais comme les lois peuvent bien emprisonner les corps, mais non la pensée, elles restent inefficaces, et l'anarchie continue à faire fermenter les cerveaux.

Si, à raisonner de cette façon, il n'y avait que l'imbécile lecteur du *Petit Journal* — ou de ses simi-

laires, — ne sachant se faire d'autre opinion que celle qu'il trouve toute faite dans la feuille qu'il a l'habitude de lire, cela n'aurait rien de surprenant et, malgré qu'ils soient la majorité, cela serait même de peu d'importance, étant donné que l'opinion de ces gens-là ne compte pas aux jours de révolution ou de simple agitation, toujours entraînés, qu'ils sont, par les plus actifs. Mais, ce qui est plus désolant, c'est qu'il s'en trouve, comme cela, une foule qui passent pour avoir de l'intelligence, et qui parlent et écrivent sur l'anarchie et la sociologie, dans les mêmes conditions qu'en raisonne le lecteur du *Petit Journal*.

C'est qu'il est plus facile d'adopter une opinion courante, de parler à tort et à travers, que d'étudier l'objet de la question que l'on veut discuter, de l'analyser, et la retourner sous toutes ses faces afin de pouvoir en parler en connaissance de cause.

Il y a si peu de gens voulant se donner la peine d'apprendre sérieusement, qu'il ne faut jamais s'étonner de voir accepter comme choses acquises et circuler dans le public un tas d'idioties que cinq minutes de raisonnement suffiraient à faire rejeter.

Et, pourtant, s'ils veulent se débarrasser de leurs maîtres politiques et économiques, il faudra que les individus sachent, au préalable, se débarrasser le cerveau de toute la crasse d'ignorance, d'opinions reçues, et de préjugés absurdes qu'y ont accumulé les siècles d'oppression et d'obscurantisme. Ce n'est que lorsqu'ils auront su briser les entraves factices que leur mettent les préjugés, que lorsqu'ils au-

ront su s'affranchir intellectuellement, que les individus sauront briser les entraves matérielles que leur opposent ceux qui les tiennent sous la férule.

Tel est le premier travail que l'anarchie impose à ceux dont elle a réussi à pénétrer les cerveaux. Et il ne se fait pas en un jour. Ce n'est que graduellement et bien lentement que l'on se débarrasse de ses erreurs. Chaque erreur étouffée, chaque préjugé détruit, nous enseignant les moyens d'en détruire d'autres.

En commençant j'ai dit que je n'ai pas la prétention d'avoir réuni ici tous les moyens qui s'offrent à l'activité anarchiste, de même je n'ai pas la prétention de faire ici un évangile de l'anarchie. En anarchie, chaque individu pense et agit comme il l'entend.

Seulement, ce que je crois, c'est qu'il y a des moyens d'action qui sont en contradiction avec l'idée anarchiste.

Chacun pense et agit comme il l'entend, cela est certain, mais il ne suffit pourtant pas de coller une étiquette anarchiste à un acte bourgeois, pour que cet acte soit, subitement, un acte anarchiste.

C'est pourquoi, à côté de l'exposé des moyens d'action que suscite l'idée anarchiste, je ferai la critique des moyens que nous proposent d'aucuns qui se disent anarchistes, aussi bien que ceux présentés par les vendeurs d'orviétan politique, sous prétexte qu'ils doivent nous aider à réaliser d'une façon plus pratique l'idéal que nous poursuivons.

Quoique les progrès des idées anarchistes aient

été énormes, étant donné le peu de moyens dont elles disposent, et leur relative jeunesse, elles n'ont pas pris encore un très grand développement.

Et si elles n'ont pas encore trouvé ce fort courant de sympathie qui entraîne parfois les masses vers les idées nouvelles ; si le cerveau des travailleurs, — eux qui sont les premiers intéressés à désirer une transformation sociale — est, jusqu'à présent, resté réfractaire à leur acceptation, la cause principale en est certainement, aux lois naturelles qui font que les cerveaux ne se pénètrent que lentement de toute idée qui rompt avec les préjugés reçus, avec tout ce que nous tenons de notre éducation faussée. Cependant, il faut avouer que la propagande anarchiste a manqué de tactique, d'esprit de suite, et de coordination, est faite à la diable.

Cela, du reste, était inévitable. Ce n'est que peu à peu que les individus apprennent à mettre d'accord leurs actes avec leur façon de penser ; ce n'est qu'en constatant les fautes commises que l'on s'aperçoit de tout ce que l'on n'avait pas envisagé.

Si la confusion a été dans les idées, c'est qu'une idée d'autant d'ampleur ne peut sortir, spontanément, toute créée d'un cerveau. D'abord simple aspiration, vague et mal définie, il lui faut passer par la critique et différents cerveaux pour qu'elle acquière tout son développement.

Peu d'individus, à l'aurore d'une idée, peuvent la comprendre dans tout son ensemble, ou sont capables d'en tirer toutes les déductions qui en découlent.

Dans le domaine social, par exemple, les uns commencent par discuter l'appropriation indivi-

duelle, d'autres à saper l'autorité, non dans son ensemble, mais en certaines parties de ses détails, ceux qui se sont montrés à eux les plus arbitraires, les plus répulsifs.

Chacun porte ses coups sur la partie de l'organisme social qui lui semble la plus oppressive. Les remèdes qu'il propose ne font, le plus souvent, que déplacer le mal sans le guérir ; d'autres viennent ensuite qui profitent de l'œuvre faite pour asseoir leurs critiques et élargir le débat, voyant les choses sur un plus large champ.

Ce n'est qu'après un long travail d'évolution que que l'on peut arriver à coordonner toutes ces critiques, à les comparer les unes aux autres, à en faire la synthèse, et, plus tard, à en dégager une vision de l'avenir. Ce n'est que plus tard encore que, voyant les choses plus en leur ensemble, que l'on cherche à adapter, d'une façon plus étroite aux idées que l'on se fait sur le futur, la ligne de conduite présente qui devra les réaliser.

Alors, c'est la lutte de tous les jours, qui s'engage contre l'ordre de choses existant, le futur cherche à se dégager du présent ; c'est la lutte de ce qui veut naître contre les institutions décrépites qui veulent se perpétuer. C'est le commencement de la révolution.

Sans avoir l'outrecuidance de formuler un code de l'anarchie, je crois cependant à la nécessité de passer en revue les divers moyens d'action, j'y crois d'autant plus, que l'idée ayant pris quelque extension, elle semble avoir perdu en profondeur

et en intensité ce qu'elle a gagné en nombre. Beaucoup venus à l'idée par sentiment, par dilettantisme, par entraînement, ne se rendent pas compte de la somme d'efforts et d'abnégation que demande une idée qui a à lutter contre tout l'état social.

Venus avec toutes leurs idées fausses en politique, toute leur ignorance des causes réelles, des maux dont nous souffrons, ils ont apporté, avec eux, toute la pharmacopée politique, et s'imaginent avoir changé d'idées parce qu'ils y ont mis une étiquette nouvelle. Cela fait que, par certains côtés, l'anarchie semble vouloir dévoyer du chemin poursuivi jusqu'à présent.

Je sais bien que ceux qui agissent ainsi prétendent que c'est par largeur de vue, déclarant que, pour eux, tout moyen est bon, pourvu qu'il nous mène au but, et que c'est faire œuvre de sectarisme, montre d'étroitesse de vue, en repoussant tel ou tel moyen.

Seulement, à ce compte-là, il serait très facile de s'accorder un brevet de tolérance et de penseur universel, en acceptant d'incorporer dans sa philosophie, n'importe quelle idée, n'importe quelle action. Le mal est que lorsqu'on accepte tant de choses, c'est que l'on ne croit à rien ; cette philosophie peut bien vous faire tout accepter, tout excuser, mais mais elle ne vous mène pas à l'action contre ce qui est mauvais.

La largeur d'esprit, pour moi, consiste à savoir embrasser une question sous tous ses aspects, — ceux du moins que l'état actuel de nos faibles connaissances nous permet de distinguer — dans tous ses rapports avec les autres questions, et d'y mo-

deler ensuite notre action en connaissance de causes.

Et lorsque, sous prétexte d'avancer l'idée anarchiste, quelques-uns emploient des moyens qui sont le contraire de l'anarchie, pourquoi ceux qui désapprouvent ces moyens n'auraient-ils pas le droit de le dire? Sectaires! c'est bien tôt dit. Il faut l'être parfois pour ne pas se laisser détourner de son chemin.

Malgré que l'anarchie ne forme pas un parti comme les autres, avec des règles étroites, imposées par une majorité ou par des meneurs, on n'en a pas moins l'habitude d'attribuer à tous les anarchistes ce que peut dire ou faire un seul individu qui se dit anarchiste. Suffit-il que l'on ait mis à cet acte, à cet écrit, à ce discours, une épithète anarchiste, pour que, anarchiste, je n'aie plus le droit de le critiquer? Ce serait l'autoritarisme le plus intolérable, puisqu'il ne tendrait rien moins qu'à me solidariser malgré moi, avec ce que ma façon de penser repousse de toutes ses forces.

La meilleure critique, je le sais, consiste à faire mieux que ce que l'on désapprouve. C'est à quoi doivent tendre tous nos efforts, mais, parfois, il est urgent de donner notre avis sur tel fait accompli, et nulle étiquette ne peut le soustraire à notre jugement.

Ce jugement, il est évident, ne comporte d'autre sanction ou obligation que pour celui qui l'émet d'agir dans le sens de la critique qu'il a formulée. Celui qui est critiqué reste toujours libre de continuer d'agir et de penser comme il l'entend, et, de son côté, de ne se solidariser qu'avec ce qui

lui semble cadrer avec ses propres conceptions.

Chacun pense et agit comme il l'entend; mais chacun reste libre d'accepter ou de repousser ce qui lui semble sortir des règles de sa propre logique. Et c'est de cette critique mutuelle des idées émises, des actes accomplis, que s'élabore peu à peu la synthèse générale de l'idée.

III

L'IGNORANCE DES MASSES

Les difficultés de se faire comprendre de la foule. — L'amener à nous et non descendre à elle. — Les événements sont indépendants des calculs. — L'influence individuelle ramenée à des proportions plus modestes, mais plus vraies. — Complications des influences et leur réciprocité. — La révolution doit commencer par l'individu. — Nécessité de s'émanciper intellectuellement. — La révolution est aussi une question d'émancipation intellectuelle. — L'idéal anarchiste ne peut s'établir que par la liberté. — Inefficacité des appels à la révolte. — La révolution doit être dans les idées pour passer dans les faits. — Les causes de l'avortement des révolutions passées. — Ce qui fera réussir celle à venir. — Le rôle de la propagande anarchiste.

Sous le prétexte d'esprit pratique, une foule de gens s'acharnent à préconiser certains moyens, certaines réformes, avouant que leur effet ne peut être que momentané, mais qu'il vaut mieux avoir une amélioration momentanée que rien du tout.

« La plus grande partie de la foule », disent-ils, « est ignorante, fermée aux idées abstraites; elle veut des choses positives et immédiates, se souciant fort peu de ce qui se réalisera après elle. Il faut,

si l'on veut s'en faire écouter, savoir lui parler son langage, et savoir se mettre à sa portée. »

La foule est ignorante, cela est indéniable. C'est parce qu'elle ne sait pas que le mal dont elle souffre est le fait d'une organisation sociale défectueuse, qu'elle le supporte, le croyant une des conditions inévitables de l'existence.

C'est parce qu'elle n'a pas conscience de sa force qu'elle se laisse tondre par une minorité d'oisifs. C'est parce qu'elle est habituée à croire aux hommes providentiels, qu'elle est toujours prête, sans jamais être rebutée par des palinodies se reproduisant sans cesse, à se mettre à la remorque de ceux qui lui font miroiter les plus belles promesses.

C'est enfin parce que la masse est ignorante que ceux qui lui indiquent la cause des maux dont elle souffre, qui en ont tiré des déductions pour un état social meilleur, ont tant à lutter, tant de difficultés à se faire entendre d'elle, et qu'il se passe des générations, avant qu'une faible minorité soit arrivée à les comprendre.

Certes, il faut savoir se mettre à sa portée, savoir parler son langage. Seulement parler son langage, n'implique pas qu'il faut se payer de mots comme elle fait; qu'il faille écarter les problèmes sérieux sous prétexte quelle ne les comprend pas; châtrer son idéal parce que le plus grand nombre ne sont capables que d'en comprendre une partie.

Se mettre à sa portée ne veut pas dire descendre à son niveau mental, se noyer dans ses erreurs au lieu de l'aider à en sortir. C'est pourtant ce que font la majeure partie de ceux qui prétendent organiser la masse et la diriger, se piquant d'avoir

trouvé une voie plus pratique pour l'acheminement vers un état social meilleur.

C'est que les cerveaux sont toujours hantés par le côté romantique de l'histoire. Cette dernière nous a si bien montré les événements se déroulant à la volonté des conducteurs de peuple; ceux-ci faisant mouvoir les foules au gré de leurs conceptions et de leurs calculs, que l'on s'imagine toujours avoir l'étoffe d'un Richelieu ou d'un Danton.

Enflammer les foules, les faire vibrer sous la chaleur de ses accents, le rôle est magnifique, et je comprends l'emballement lorsque l'enthousiasme vous dirige plus que la raison.

Qui de nous, alors qu'il était jeune, n'a pas rêvé d'être un de ces tribuns qui, de leur parole vibrante, soulevaient les foules, les faisaient frissonner de leurs accents enflammés? Qui de nous n'a pas rêvé d'être un de ces tacticiens habiles, conduisant les événements et les peuples à l'assaut du pouvoir et des privilèges, impulsant ou retenant la foule par leur seule éloquence ou influence acquise par leur valeur personnelle?

Il faut en rabattre, hélas! A part les moments d'effervescence où les périodes ronflantes de l'orateur ne sont que l'étincelle qui vient mettre le feu aux poudres, où la surexcitation générale des esprits fait que les individus n'attendent que le moindre prétexte pour se lancer dans la lutte, ouvrant en même temps les cerveaux à une conception plus grande des idées, si osées qu'elles puissent être, la masse, en période de calme, n'accepte

comme meneurs, que ceux qui sont à son niveau comme moyenne cérébrale, ou savent flatter son ignorance, épouser ses préjugés, soit qu'ils les partagent, soit qu'ils croient habile de s'en servir.

Si la foule vibre aux paroles de l'orateur, son émotion ne dépasse pas la durée du discours; on l'applaudit comme on applaudit de la bonne musique; une fois sorti de la salle, c'est le produit de l'état social actuel qui reprend possession de l'individu.

Ce sont les événements qui mènent les hommes, et non pas les hommes qui mènent les événements. Il peut y avoir des hommes plus aptes que d'autres à savoir profiter d'un événement plus favorable à telle transformation, c'est déjà bien beau, mais plier les événements à leur volonté, ce n'est que l'histoire faite après coup qui, n'apercevant plus les mille et un détails de la situation, et ne voyant que les hommes et les résultats, attribue ceux-ci à la prévoyance de ceux-là.

Est-ce à dire que l'influence des individus soit nulle? Non certes, car ce serait alors la négation de tout esprit de propagande. Tout ce que dit, tout ce qu'écrit, tout ce que fait un individu a une répercussion sur d'autres individus, venant modifier leurs pensées et leurs actes.

Mais cette répercussion peut ne pas être absolument identique à la pensée de celui qui a parlé, écrit, ou agi, car d'autres ont parlé, écrit et agi, ayant également leur répercussion sur ceux qui les entourent. Personne ne sait quelles sont les modifi-

cations qu'une pensée émise peut subir dans le cerveau de celui qui la reçoit ; car chacun l'aperçoit sous un angle différent.

Nous avons une action sur notre milieu, sur ceux qui nous entourent, mais cette action est lente, très lente, et toujours modifiée par d'autres, il ne faut donc pas croire aux combinaisons venant transformer l'état social en un tour de main !

Cela peut paraître décourageant à ceux que ronge l'impatience, mais il ne faut pas nous payer de mots et d'illusions ; ce n'est qu'en sachant envisager les choses sous leur aspect réel que nous nous rendons compte du travail à accomplir.

Pour que l'état social anarchiste puisse s'établir, il faut que chaque individu, pris isolément, soit à même de savoir se gouverner lui-même, qu'il sache faire respecter son autonomie, sachant respecter celle des autres, sachant aussi dégager sa volonté des influences ambiantes.

Cela, certes, est un idéal qui, sans doute, de longtemps, ne pourra être atteint, mais qui doit être le but positif de nos aspirations, de notre propagande, et dont nous devons chercher à nous rapprocher le plus possible. Ne doit-on pas demander beaucoup pour obtenir un peu ? Est-ce à nous à réduire bénévolement nos demandes, alors que ce n'est que la force seule des choses qui doit nous indiquer ce qui est immédiatement réalisable ou non ?

Les masses sont ignorantes, d'accord, mais pour les sortir de leur ignorance, il faut que nous leur exposions tout notre idéal, toutes nos conceptions,

en toute leur intégralité. Elle saura assez déjà tailler elle-même pour n'y prendre que ce qu'elle pourra s'assimiler, pour que nous n'ayons pas à nous préoccuper de l'opportunité de ce qui doit lui être donné.

Et comme notre émancipation est attachée à celle de la foule, c'est en cherchant à élever ses conceptions que nous aiderons, en même temps, à notre affranchissement.

Si, en 1789, la bourgeoisie fut prête à s'emparer du pouvoir, c'est que, pendant les siècles d'oppression, tout en amassant des richesses, elle s'était essayée à l'exercice du pouvoir en l'administration des guildes et corporations, des communes, et divers emplois que lui abandonnait la morgue féodale.

Elle avait étudié, exercé son cerveau, ses facultés; elle avait travaillé à se développer intellectuellement, profitant de chaque occasion pour conquérir un privilège, se débarrasser d'une entrave. Tandis que, à l'heure actuelle, le prolétariat s'est laissé dépouiller de toute liberté, laisse à chaque moment le pouvoir empiéter jusqu'en ses actes les plus intimes, attendant toujours quelque loi favorable, déléguant ses pouvoirs au lieu que chaque individu les exerce lui-même.

La bourgeoisie savait ce qu'elle voulait, où elle allait, alors que le peuple croupissait dans l'ignorance, n'avait que des aspirations vagues d'amélioration. Aussi, quand éclata la révolution, le peuple ignorant crut aux promesses des bourgeois intelligents, combattit pour les porter au pouvoir, eut assez d'initiative, parfois, pour les forcer à

marcher dans la voie des réformes proposées, mais ne sut en tirer aucun profit pour lui, se laissa berner par les mirages politiques, et imposer un régime économique dont tout le poids retomba sur lui, ne faisant que changer de maîtres.

Ce que nous voulons, nous, ce n'est pas renverser une classe pour prendre sa place au pouvoir, mais renverser tout pouvoir, toute autorité, dans le domaine économique aussi bien que politique, afin que personne ne puisse abuser de ce pouvoir, de cette autorité, pour entraver la liberté d'autres êtres humains.

Et pour ce, nous voulons détruire tous les rouages sociaux qui permettent à la minorité d'opprimer et d'exploiter la majorité.

Mais pour que les individus sachent se passer d'autorité, pour que chacun soit à même d'exercer son autonomie sans entrer en conflit avec ses semblables, il faut que, tous, nous acquérions une mentalité appropriée à cet état de choses.

Il faut que nous apprenions à nous débarrasser du levain autoritaire qui nous fait considérer comme ennemi celui qui ne pense pas comme nous, nous fait éprouver la tentation de le contrecarrer, au lieu que nous devrions chercher à saisir ce qu'il y a de bien dans sa tentative, pour l'adapter à notre propre action.

La question sociale n'est pas une question purement matérielle, c'est pourquoi elle est si difficile à résoudre. Pour celui qui souffre des privations, qui n'est jamais assuré de manger à sa faim, ce-

lui-là a besoin, avant tout, d'une transformation sociale qui lui assure la satisfaction de ses besoins primordiaux.

Mais tout s'enchaîne. Pour que cette transformation soit durable, il faut que la révolution qui l'accomplira soit assez consciente, pour ne froisser l'évolution de personne. Les affamés n'acquerront la possibilité de satisfaire leurs besoins qu'à condition que pourront également se satisfaire les besoins artistiques et intellectuels qui se font sentir chez nombre d'individus.

Borner la question sociale à une question de ventre et de bien-être matériel serait l'amoindrir, la vouer à une défaite certaine, car son but doit être certainement plus large et contenir bien d'autres aspirations.

Notre idéal est que l'individualité humaine s'épanouisse en toute son intégralité. Nous voulons bouleverser tout le vieil édifice social pour que les aptitudes de chaque être puissent se développer en toute leur plénitude.

Sans avoir besoin de tout apprendre, ce qui est matériellement impossible, sans avoir besoin de devenir de grands génies ni même de simples savants, il faut que nous apprenions à garder notre place, et laisser à chacun la sienne.

Bien souvent on a comparé la révolution sociale à une invasion de barbares venant infuser un sang nouveau et régénérateur au monde bourgeois anémié. Nous sommes, en effet, les barbares de son luxe inutile, de sa politesse raffinée, artificielle, basée sur le mensonge. Nous voulons détruire sur notre passage tout ce qui constitue une entrave à

la libre expansion de l'individu ; mais loin de vouloir faire reculer la civilisation, c'est un idéal plus grand, plus généreux et plus naturel que nous lui apportons.

Seulement, comme une société ne se retourne pas comme un gant, nous savons que cet idéal ne peut se réaliser du jour au lendemain, nous savons que, pour se traduire en fait, il faut que la révolution soit préparée par une période évolutive. Et c'est pour imprimer notre idéal à cette évolution que nous ne voulons pas apporter de restrictions à notre programme, que nous voulons le développer et essayer de le réaliser en toute son intégralité.

D'autre part, la société égalitaire que nous désirons, ne peut s'imposer. Elle doit être la résultante libre de la libre évolution de tous. Il faudra donc que ceux qui formeront la minorité agissante qui doit entraîner la masse en son évolution, soient bien conscients de ce qu'ils voudront pour que le nouvel ordre puisse s'établir par la seule force des choses, sans coercition.

A chaque obstacle renversé, doit surgir une action nouvelle nous rapprochant du but entrevu. L'initiative individuelle doit, graduellement, remplacer les rouages politiques mis hors d'usage. Il ne faut donc pas avoir crainte de remuer trop d'idées, mais peur, au contraire, de ne pas en remuer assez.

C'est beaucoup plus facile de dire aux individus qu'ils sont malheureux, qu'ils sont exploités, opprimés, et qu'ils ne doivent plus souffrir l'arbitraire,

l'exploitation, se révolter contre l'état de choses qui les réduit à la misère.

Outre que les individus ne se révoltent pas parce qu'on les y incite du haut d'une tribune ou par la voie d'un morceau de papier, ils savent bien qu'ils sont misérables et exploités — sans même qu'on ait besoin de le leur dire — on ne les convainc pas davantage de la nécessité d'une transformation sociale. Du moins, entendons-nous : tous, en l'état actuel des choses, ayant plus ou moins à souffrir des maux engendrés par sa mauvaise organisation, tous aspirent à quelque chose de mieux. Les malheureux comme les autres.

Mais de ce que les individus protestent contre l'exploitation, parce qu'ils sont exploités, désirant être exploiteur, cela n'implique pas une transformation sociale, mais un simple déplacement de rôles.

S'ils croient à la légitimité du bénéfice dans les transactions entre individus, croient licite de thésauriser pour vivre de leurs rentes, c'est toujours exploiter ses semblables, et la continuation de l'état actuel.

Pour que s'opère la véritable transformation sociale où ne seront plus possibles l'autorité et l'exploitation, il faut changer les conceptions des individus, et cela n'est possible qu'en leur développant sans cesse les idées telles que nous les comprenons, jusqu'à ce qu'ils se les soient assimilées.

Les révolutions passées ont avorté parce que les travailleurs ignoraient, parce qu'ils ne voyaient

que le présent, se laissant escamoter l'avenir, n'ayant pas su le prévoir. La révolution économique qui se prépare doit avoir un lendemain. Il ne faut pas que la société qui aura été disloquée par la commotion puisse se reformer sous une nouvelle étiquette.

Et pour cela, à côté de la propagande qui dit aux individus qu'ils ont le droit de se révolter contre ce qui les entrave, il faut celle, ardente et continue, qui leur enseigne comment ils sont exploités, comment ils l'empêcheront.

Une révolution qui n'aurait pour objectif, — et c'est ce qui est à craindre avec une propagande qui se contente de faire appel au ventre, sans le cerveau — que de faire main-basse sur les produits accumulés, et de jouir sur le tas de tout ce dont ils ont été sevrés depuis toute leur existence, cette révolution risquerait fort de n'être qu'une immense saoûlerie sans être une révolution sociale ; car, une fois gavés, les inconscients se laisseraient encore berner par les phraseurs et les ambitieux.

Peut-être, la prochaine révolution ne réalisera-t-elle pas tout ce que nous désirons. Peut-être ? nous n'en savons rien ; qui peut prévoir ce que nous réserve l'avenir ? Elle sera ce que seront les individus qui l'accompliront. Mais en tous cas, elle doit apporter une amélioration sur l'état présent.

Pour qu'elle ait des effets durables, il faut qu'elle apporte des réalisations immédiates et des soulagements aux meurts-de-faim, qu'ils s'emparent de tout ce dont ils auront besoin, mais qu'ils sachent aussi s'organiser pour en continuer la production, en supprimant les intermédiaires parasites.

Il faut que ces idées leur soient fourrées dans le cerveau pendant la phase préparatoire. Si nous ne voulons pas, après une orgie de quelques heures, nous trouver à nouveau enchaînés pour des années, il nous faut nous exercer à être conscients.

« Comparaison n'est pas raison », dit-on, mais quelquefois une comparaison définit très bien ce que nous voulons exprimer, et je ne puis mieux comparer notre propagande, l'évolution et la révolution comme je les entends, qu'au travail de ces micro-organismes, imperceptibles à l'œil nu, dont le travail individuel n'est pas appréciable à nos sens ; mais qui, continuant leur travail d'agrégation et de désagrégation, se multipliant à l'infini, arrivent par leur pullulement à transformer le milieu dans lequel ils évoluent, mettant toute la matière en fermentation et la transformant sans aucune autre force que leur propre activité.

C'est notre rôle.

Mettre les individus à même de comprendre les causes de leur exploitation, leur expliquer pourquoi ils ne doivent pas la subir, leur faire connaître les institutions d'où découlent leurs maux, leur démontrer que tant qu'elles existeront elles engendreront toujours les mêmes effets, c'est notre travail de fermentation, jusqu'à ce que notre exemple et notre initiative ayant créé d'autres propagandistes, nos efforts combinés seront assez puissants pour amener cette fermentation au degré nécessaire pour engendrer l'ordre de choses nouveau.

IV

SOCIALISME ET ANARCHIE

Pourquoi anarchistes et socialistes sont divisés. — Identité de vues. — Différence de point de départ. — Maléfices de l'autorité. — L'individu est seul juge de ce qui lui convient. — Les individus reconnus, par les socialistes, trop bêtes pour savoir se diriger. — Mais jugés assez bons pour diriger les autres. — Les différentes justifications de l'autorité. — Leur insuffisance. — Enrégimenter n'est pas libérer. — La révolution sacrifiée aux réformes. — Promettre et tenir... — Empirisme des réformes. — Contradictions socialistes. — Logique de l'illogisme. — Se tromper, c'est tromper les autres. — Révolutionnez-vous vous-mêmes. — L'émancipation individuelle ne peut être que l'œuvre individuelle. — Les socialistes l'attendent d'un miracle. — Travail de châtreurs. — Ce qui est juste est possible. — La vraie propagande révolutionnaire.

Avant de passer à la discussion des moyens de propagande, il est bon d'expliquer les raisons qui séparent les anarchistes des socialistes, afin de dissiper l'étonnement des gens qui ne voient jamais que la surface des choses, et même de beaucoup de socialistes sincères qui ne peuvent croire que, ayant le même but, nous les combattions comme les derniers des bourgeois.

« Les uns comme les autres, » s'exclament-ils, « ne voulons-nous pas la liberté pour tous ? le bonheur pour tous ? La transformation du régime capitaliste et du mode de propriété ? Pourquoi, alors, ne pas nous unir pour renverser ce qui existe, en laissant à l'avenir le soin d'élucider ce que devra être l'organisation future ? »

Hé ! oui bonnes gens, si l'on s'en tient aux généralités, aux vagues affirmations, on trouvera, cela est certain, légère la différence qui sépare l'anarchiste du socialiste, et l'on peut s'étonner à bon droit de la haine que professent à l'égard les uns des autres ceux que semble réunir un idéal commun.

Tous, également, ils l'affirment du moins, veulent la liberté pour tous ! le bien-être pour tous ! le libre développement pour tous ! et un tas d'autres choses pour tous ! D'où vient donc que au lieu de se tendre la main lorsqu'ils se rencontrent, ils ont plutôt tendance à serrer les poings ?

C'est que, dès leur point de départ, une différence se dresse entre eux. Légère pour les uns, capitale pour celui qui analyse les faits et ne se paie pas de mots.

D'accord pour constater les maux qu'engendre l'état social actuel, d'accord même pour en faire remonter la faute à l'organisation économique, où ils ne s'entendent plus, c'est, en dehors de la question d'organisation, sur les moyens de préparer la révolution.

Les socialistes, partisans de l'autorité, veulent s'emparer du pouvoir pour réaliser leur idéal et se lancent en plein dans la politique pour y réussir, les

anarchistes, partisans de la liberté entière, veulent que l'organisation se crée par l'évolution libre des individus ; voulant détruire l'autorité, ils font la guerre à la politique et aux politiciens.

Ayant reconnu que l'autorité était le résultat de l'organisation économique ; faisant son procès depuis qu'elle existe, c'est-à-dire depuis les commencements de l'histoire, les anarchistes démontrent que l'autorité est nuisible, aussi bien, pour ceux qui l'exercent que pour ceux contre qui elle est exercée. C'est pourquoi ils en concluent qu'elle doit disparaître avec l'organisation capitaliste, et comme le meilleur moyen de la tuer n'est pas de faire espérer qu'elle pourra servir à l'affranchissement des individus, mais bien en leur apprenant à s'en passer, voilà pourquoi ils font la guerre à tous ceux qui veulent s'en servir, quelle que soit la justification qu'ils en donnent.

D'autant plus que personne, mieux que l'individu lui-même, n'étant capable de connaître ce qui est le plus propre à assurer son bonheur, c'est donc l'individu qui doit être laissé seul juge de choisir le mode d'évolution qui conviendra le mieux à ses aspirations. Cela nous démontre également que la transformation sociale ne se réalisera que lorsque l'individu aura su se transformer lui-même, en révolutionnant ses façons de penser et d'agir.

Les socialistes, eux — nous verrons leur raisonnement, tout à l'heure — disent que la révolution doit avoir pour but de porter au pouvoir des hommes intègres qui exerceront l'autorité pour le bien général, s'empareront de la richesse sociale pour la répartir au mieux des intérêts communs, et que,

par conséquent, il faut que les individus s'organisent pour porter au gouvernement les hommes de leur choix.

De sorte que, les anarchistes voulant détruire l'autorité, les socialistes voulant s'en emparer et la fortifier pour la faire servir à leurs projets de rénovation sociale, les voilà donc séparés dès le seuil de la question et sur le but poursuivi et sur les moyens à employer pour le réaliser.

Différence capitale, qui donne la raison de leur antagonisme.

Voyons le raisonnement des socialistes.

« Il est impossible que la plupart des individus s'élèvent au-dessus du milieu économique où ils vivent. Et c'est attendre un miracle qu'espérer que, dans le régime capitaliste, la plupart des hommes sauront se faire d'avance un cerveau libre, une conscience socialiste. [1] »

Ici nous reprenons le cercle vicieux que je constatais dans l'*Individu et la société*, au chapitre : La *Panacée-Révolution* : « Il faut changer le milieu pour changer l'homme ; mais étant donné que c'est l'individu qui crée son milieu, ce milieu ne peut se modifier que lorsque l'individu aura, lui-même, assez évolué pour éprouver le besoin de le modifier.

Les socialistes ne s'en tirent pas mieux que les partisans irraisonnés de la révolution.

« Il faut donc, » ajoutent-ils, « pour transformer

1. Jaurès, *Petite République* 5 juin 1897.

les hommes, transformer le milieu, et pour transformer le régime économique, il faut que le prolétariat soit toujours prêt à s'emparer du pouvoir. Il faut qu'il se mêle à la bataille politique, et le pouvoir une fois conquis, il transformera les conditions économiques qui réagissent sur les cerveaux. »

Ainsi, pour la plupart des socialistes, « il est impossible à la plupart des individus de s'élever au-dessus du milieu économique où ils vivent ! » Selon eux, toujours, « c'est attendre un miracle qu'espérer que, dans le régime capitaliste, la plupart des hommes sauront se faire un cerveau libre, une conscience socialiste ! »

Et alors — les socialistes ne s'en cachent pas, du reste, — si les individus ne savent penser par eux-mêmes, il faudra quelqu'un pour les diriger ! De là la nécessité de s'emparer de l'autorité et de la consolider au profit du régime que l'on veut établir.

Mais en agissant ainsi c'est remettre le doigt dans la filière qu'ont suivie les gouvernants passés. Si l'usage qu'ils ont fait de l'autorité n'a produit que ruine et désolation, qui nous prouve que celle que veulent établir les socialistes produira de meilleurs résultats ?

Leur bonne volonté ? Mais tous les pouvoirs qui se sont succédé, ont affirmé n'endosser « les responsabilités » de l'autorité que pour l'exercer au plus grand profit de tous. Nous en voyons les résultats. Peut-être y en eut-il de sincères parmi eux ? S'ils ont fait un peu moins de mal, ils n'ont pas fait davantage de bien.

L'autorité c'est tout le monde ployé sous une

règle commune, alors que, nous l'avons vu, c'est la diversité qui nous meut. D'autres ensuite, alors que le pouvoir socialiste sera établi, pourront s'élever, protester contre la nouvelle autorité, et prouver qu'elle ne vaut pas mieux que les pouvoirs auxquels elle aura succédé.

Ceux-là, à leur tour, pourront venir nous demander de chasser les autres pour les mettre, eux, au pouvoir, ayant une recette assurée pour faire notre bonheur. C'est un petit jeu, que nous avons joué jusqu'à aujourd'hui et qui pourrait encore durer indéfiniment, sans que l'individu ni l'humanité y gagnent quelque chose.

Ces mêmes hommes auxquels on ne reconnaît pas assez d'intelligence pour s'élever au-dessus de leur milieu; auxquels on dénie la faculté de savoir se faire un cerveau libre, ces mêmes hommes on veut les grouper « pour s'emparer du pouvoir, » les faire servir à y porter ceux qui devront l'exercer en leur faveur!

Alors, à mon tour, je demanderais, moi, comment ces hommes qui ne peuvent arriver à se libérer le cerveau, incapables de se faire une conscience socialiste, c'est-à-dire, incapables de savoir discerner ce qui est bien ou mal pour eux dans l'organisation sociale, comment ces hommes, par je ne sais quel miracle, seront-ils devenus aptes à choisir ceux qui devront les guider, et sauront dans les milliers de programmes que leur soumettront les ambitieux que l'appât du pouvoir suscite à chaque fois qu'il s'agit de s'en emparer, discerner le meilleur !

Une fois un miracle admis, il ne coûte pas da-

vantage d'en admettre d'autres : la même lumière divine, sans doute, fera que ceux qui ne sont pas assez capables de savoir se diriger eux-mêmes seront devenus, cependant, assez habiles pour aider à édicter des règles générales auxquelles tous devront se plier ?

L'autorité, lorsqu'elle s'appuyait sur le droit divin, avait son point de départ faux, mais ce point de départ admis, elle semblait logique. « Les hommes trop bêtes ou trop méchants pour vivre en paix, avaient besoin que certains êtres plus éclairés prennent le souci de les tenir dans le respect des droits des uns des autres. »

« Dieu avait délégué ce pouvoir à des êtres choisis, » cela allait tant bien que mal, tant que le point de départ n'était pas contesté. Il arrivait bien parfois qu'un des parents de l'élu, pressé de se dévouer, lui aussi, au bien général, faisait descendre un peu rudement du pouvoir le favori. Mais une fois en place, c'était lui qui était chargé de la mission divine. C'était la fonction qui faisait le mérite de l'individu.

Mais ces accrocs à la mission divine n'allaient pas sans ébranler le principe. Il vint un temps où l'autorité se réclama surtout de la force. Là encore, elle peut conserver un semblant de logique. « La majorité dans les peuples n'étant qu'une masse de crétins, je me crois assez intelligent pour les gouverner et leur donner ce bonheur qu'ils sont incapables de se créer, j'emploie l'autorité que me donne le hasard, la connaissance, l'intrigue ou

l'audace. Tant pis pour ceux qui s'aviseront de ne pas vouloir être heureux par ordre. » Si la logique n'est pas absolue, les baïonnettes chargées de l'exécution sauront bien en masquer les trous.

Mais lorsqu'on veut s'appuyer sur la science, sur la raison, et la logique, l'autorité devient une anomalie, un anachronisme, et il n'y a pas besoin de l'analyser bien profondément pour que les sophismes dont on prétend la justifier éclatent à tous les yeux.

Nous ne nous payons plus de mots, car s'ils sont précieux pour arrondir des périodes, faire étinceler la phrase, et donner une belle musique à qui sait les grouper, il faut qu'ils donnent autre chose que du son lorsqu'ils doivent servir à discuter des idées.

— Ici, bien entendu, je fais la critique de ces socialistes qui se réclament de la révolution comme nous, et dont tout le programme semble les rapprocher de nous. —

« Nous aussi, » disent certains d'entre eux, « nous voulons l'autonomie complète de l'individu, la destruction totale de l'autorité ; seulement comme il est impossible que tout se réalise à la fois, qu'il faut que nous passions par des étapes successives, nous nous bornons à ne réclamer que ce qui est immédiatement réalisable, et nous trouvons de bonne tactique de nous introduire dans la place pour la démanteler. »

Je comprends fort bien que décrocher un mandat de député, est plus immédiatement réalisable que de transformer la propriété. Participer à la confection des lois est beaucoup plus facile que

d'habituer les individus à s'en passer. Mais tout cela est le contraire de la destruction de l'autorité. Au lieu d'affranchir intellectuellement les individus, c'est leur enrégimentation, avec toute leur ignorance, tous leurs préjugés. Et ainsi ils restent toujours les pantins aux mains de ceux qui les mènent. Etat peu propre à les habituer à s'affranchir par eux-mêmes.

C'est comme pour la révolution, les socialistes la réclament ; mais, pour eux, c'est un génie ailé qui plane en les airs, très utile pour enjoliver de belles phrases, mais ne comportant pas grande signification réelle.

En attendant qu'elle veuille consentir à descendre à terre, les programmes électoraux contiennent une foule de réformes qui, selon le cas, selon l'esprit de ceux auxquels on s'adresse, doivent, réalisées, changer la situation économique des travailleurs, amoindrir l'exploitation, ou bien ne sont que de simples chevaux de bataille destinés à accélérer la venue du Messie-Révolution.

Mais le résultat certain de cette tactique est de faire espérer perpétuellement aux travailleurs une amélioration notable de la société en leur faveur; illusion toujours déçue, mais toujours avivée par de nouveaux projets de réforme.

On comprendra facilement que les anarchistes aient assez de ce travail d'écureuil, et qu'ils veuillent travailler enfin à la réalisation de leur idéal sans s'occuper des solutions soi-disant « pratiques, » dont le résultat le plus clair est d'entretenir l'igno-

rance. Nous laissons au temps et aux événements le soin d'élaguer ce qui est impraticable, de réaliser ce qui peut l'être.

En nous montrant, là-bas, dans le lointain, une communauté de vues et de programme pour nous entraîner à les aider à se substituer aux gouvernants actuels, les socialistes me font l'effet de ce charlatan de la fable qui demandait du temps pour apprendre à parler à un âne :

« En dix ans », disait-il, « l'âne, le roi ou moi sera mort ».

Les socialistes pourraient me répliquer que c'est nous qui, en avouant n'espérer que du temps la réalisation complète de notre idéal, tenons le rôle du charlatan qui comptait sur la mort des intéressés pour être dégagé de sa promesse.

Mais nous avons cette différence d'avec eux que nous ne nous engageons nullement à faire le bonheur de qui que ce soit ; nous ne demandons aucun avantage personnel. Nous serons morts, fort probablement, avant d'avoir vu la réalisation complète de notre idéal. Mais nous aurons conscience d'avoir fait tout ce qu'il était en notre pouvoir de faire pour approcher de cette réalisation.

Nous savons que l'individu vraiment humain ne sera complètement heureux et émancipé, que lorsque tous, autour de lui, seront libres et heureux. Nous savons que cette émancipation ne peut se faire qu'à condition que ses bienfaits s'exercent sur tous à la fois, voilà pourquoi nous repoussons

les moyens qui ne profitent qu'à la minorité au détriment de la majorité.

La marche des faits, l'évolution des idées, n'étant que le résultat d'une progression lente et continue, nous constatons ce qui est, sans nous illusionner, ni vouloir illusionner personne.

Ayant compris que l'affranchissement humain ne pouvait se faire qu'à condition que l'individu se libérât lui-même, nous allons propageant notre idée, essayant, dans la mesure de nos forces, de nous soustraire à l'arbitraire social, expliquant aux gens qu'ils seront libres lorsqu'ils sauront vouloir l'être.

Ce sont les socialistes qui trompent — en se trompant eux-mêmes, je veux bien le croire — ceux qu'ils enrégimentent, en faisant espérer à chacun un affranchissement devant lui venir du dehors, alors qu'il ne peut le trouver qu'au dedans de lui-même.

Les anarchistes l'ont démontré surabondamment, et dans ce travail j'aurai plus d'une fois l'occasion d'y revenir, les réformes préconisées par tous ceux qui, sans en rechercher les causes, espèrent, en y apportant des palliatifs empiriques, empêcher les mauvais effets de l'état social actuel, sont impuissantes à améliorer quoi que ce soit, heureux encore lorsque, à l'encontre des intentions de leurs promoteurs, elles ne se transforment pas en un nouveau moyen d'exploitation.

Or, quoi qu'ils fassent, les socialistes qui se ré-

clament de la révolution sont pris dans l'illogisme de leur tactique :

Révolutionnaires — ils l'affirment — ils reconnaissent par là que l'organisation capitaliste ne pourra être transformée qu'en l'attaquant dans son essence même, et que toucher aux bases sur lesquelles elle repose, c'est provoquer une résistance implacable puisque la révolution est jugée nécessaire pour la vaincre.

Et, partisans de l'agitation électorale, ils inscrivent sur leurs programmes électoraux des réformes qni ne portent que sur les modes d'exploitation et non sur l'exploitation elle-même.

Et ils sont logiques dans leur illogisme. Convaincus de l'ignorance de la foule, qu'il faut flatter cependant pour obtenir ses suffrages, ils ont renoncé à lui faire comprendre la question dans toute son étendue. Ayant commencé à châtrer leur programme en se servant des moyens légaux et parlementaires, ils sont forcés de suivre la filière.

Pour justifier la présence, sur leur programme, de réformes qu'ils tendent comme appâts à l'électeur ignorant, ils sont amenés à attribuer à ces réformes des qualités curatives contre les maux sociaux qu'ils prétendent combattre. Plus l'électeur est rétif, plus grandes doivent être les promesses. Et, l'imagination de l'électeur aidant, les réformes deviennent tout, la révolution disparaît.

Et c'est ainsi que l'on use les forces et la patience des générations. Toujours attendre de moyens illusoires une amélioration qui ne pourra s'accomplir que lorsqu'on osera, franchement, porter le scalpel dans le système lui-même.

En préconisant des moyens dilatoires, quelques-uns arrivent bien à être députés, mais l'avantage est mince. Au lieu d'être un pas en avant pour l'idée sociale, ce n'est qu'un recul; car les trois quarts des élus vont, dans quelque coin du Parlement, oublier le peu de vrai qu'il y avait dans leur programme, quand ils ne le combattent pas, ce qui ajoute à la confusion dans l'esprit des électeurs.

Mais l'élu s'en tînt-il aux clauses de son programme, et luttât-il énergiquement pour les faire triompher, cela ne fait qu'entretenir l'ignorance du plus grand nombre, en les tenant toujours dans l'espérance qu'il pourra sortir quelque chose de bien d'un système pourri.

Et on recommence ainsi à chaque législature, l'idée finissant par disparaître devant les questions de personne qu'engendre la bataille électorale.

Le charlatan de la fable avait raison de compter sur l'imprévu pour se débarrasser de sa promesse.

Les anarchistes, eux, ne promettent rien aux foules. Ayant constaté les maux dont tout le monde souffre dans — et de par — l'organisation sociale, ils font part à tous du résultat de leurs constatations, disant : « Voilà d'où vient le mal; voici quelles sont les institutions à détruire ; ne comptez pas que votre affranchissement vous vienne de sauveurs providentiels ; la transformation désirée ne s'opérera que lorsque ceux qui souffrent du mal seront bien décidés à ne plus le tolérer, et à s'organiser d'une façon plus normale.

» Les causes du mal tiennent à vos façons de penser, d'agir ; c'est donc sur vous-mêmes que doivent d'abord porter vos premiers efforts de trans-

formation. Travaillez donc à vous transformer individuellement, vous changerez par là le milieu dans lequel vous évoluez. »

Et, payant d'exemple, l'anarchiste convaincu essaie de donner le premier coup de pioche au système d'iniquité, en cherchant, dans la mesure de ses forces, à accommoder sa façon d'agir avec sa façon de penser.

En agissant ainsi, ils comprennent fort bien qu'ils n'arriveront pas, d'un coup, à réaliser immédiatement et complètement le nouvel ordre social. La marche des idées est lente, très lente, ils ne se le dissimulent aucunement; mais ils savent qu'en cherchant à rompre avec les anciennes façons d'agir, ils activent l'évolution. Ils savent que s'il y a, dans la société actuelle, des progrès à accomplir, ce n'est qu'en profitant de chaque circonstance de la vie pour les réaliser qu'ils arriveront à les implanter, puisque, ne les attendant plus d'une puissance supérieure, les individus n'auront plus qu'à vouloir pour que cela soit.

En reprochant à notre idéal d'être impraticable parce qu'il n'est pas compris, les réformistes n'avouent-ils pas, par là même, que c'est à élargir la conscience humaine qu'il faut travailler, et non à réunir des majorités inconsistantes parce que, inconscientes ?

Oui, les socialistes veulent bien, eux aussi, émanciper les individus; mais ils les trouvent trop bêtes pour qu'ils puissent y arriver d'eux-mêmes. Alors, au lieu de chercher à les éduquer, à leur ouvrir

l'esprit, en leur démontrant l'efficacité de l'action continue pour la reconquête d'eux-mêmes; au lieu de leur expliquer d'une façon nette et précise, les causes de la misère et de la tyrannie, ils se posent en providence, et s'acharnent à les traiter en bétail gouvernemental ; à les amuser avec des promesses, avec des espérances sur un *Deus ex machina* du suffrage universel venant, sans qu'ils aient à se déranger, leur apporter le bien-être et l'émancipation.

On leur fait entrevoir l'omnipotence d'une majorité parlementaire qui, en fait, ne peut être elle-même que l'expression moyenne, inférieure par conséquent, de l'intelligence de ces mêmes électeurs, déjà trouvés trop ignorants pour s'affranchir d'eux-mêmes.

En les retenant à ces amusettes c'est absolument comme si, voulant apprendre à marcher à quelqu'un qui n'a jamais su faire aller ses jambes, on lui enseignait qu'il faut qu'il se garde de les remuer, et doit déléguer quelqu'un à sa place pour y essayer.

Et ils se proclament révolutionnaires !

Mais quelle révolution espèrent-ils faire avec des éléments qui ne sauraient qu'obéir ?

Convaincus que l'on ne saurait affranchir des hommes assez peu amoureux de leur liberté pour ne pas savoir la conquérir d'eux-mêmes, les anarchistes trouvent que la véritable utopie est de croire qu'un moyen d'asservissement, comme est l'autorité, puisse servir à l'affranchissement. Il n'y a que dans la fable où l'on voit l'arme guérir la blessure qu'elle a faite.

Réveiller les initiatives, susciter chez tous le désir ardent et la ferme volonté de s'émanciper, voilà la véritable œuvre révolutionnaire que nous concevons.

Tout nous démontre que la révolution ne sera efficace que lorsqu'elle sera accomplie par des individus conscients de leur dignité, désireux de développer toutes leurs virtualités, décidés à ne plus supporter aucune entrave, les anarchistes dédaignent les troupeaux de moutons ; se souciant davantage d'amener chaque individu à étudier lui-même les faits qui l'intéressent, à savoir se rendre compte de ce qu'il est, de ce que sont les autres, quelle est la place qu'il tient dans la nature et dans l'état social.

La révolution sera impuissante à affranchir qui ne sait pas s'affranchir soi-même. Ce n'est pas au seuil de l'émancipation humaine qu'elle peut se trouver, elle n'en est que la conclusion logique, lorsque l'esprit impatient de liberté se trouve amené à lutter pour renverser l'ordre de choses existant.

Les chasseurs de Fenimore Cooper affirment que, je ne sais plus quel animal, chassé pour sa queue, se mutilerait lui-même de cet appendice, lorsqu'il se voit traqué de trop près.

Les socialistes qui taillent eux-mêmes dans leur programme, faisant ainsi la part de ce qui est ou n'est pas réalisable, ressemblent fort à cet animal fabuleux. — Avec cette différence, toutefois, que ce sont eux qui mènent la chasse, et que c'est l'ordre social traqué qui devrait abandonner à ceux

qui le poursuivent la part de butin qui devrait les arrêter.

Si, encore, ce qu'ils présentent comme réalisable après ce châtrage, était accepté par la bourgeoisie, cela ne voudrait pas dire qu'il y aurait un grand pas de fait, mais enfin, à la rigueur, on comprendrait cette tactique puisqu'ils pourraient prétendre que c'est la sagesse de leurs réclamations qui les a fait accepter. Il n'y aurait plus qu'à en produire de nouvelles.

Mais, loin de là. D'autres, et ce sont les plus nombreux, trouvent ce minimum « réalisable », trop « irréalisable » encore, et ils taillent et ils rognent dans ce qui, déjà, a été taillé et rogné. De sorte qu'après toutes ces opérations, les parlements votent des mesures absolument dérisoires.

Alors que sont si nombreux ceux auxquels plaît tant cette besogne d'élagage dans les aspirations humaines, il me semble qu'il serait plus logique de corser nos réclamations puisque, justement, à cause de cette ignorance dont se plaignent les socialistes, elles seront soumises à la castration par tous ceux qui ne voient pas plus loin que l'état présent. Il nous resterait de bon tout ce qui aurait échappé à leurs coups de ciseaux.

En rêvant des aspirations de liberté et d'émancipation que, sous prétexte que l'heure de les appliquer n'est pas encore venue, ils s'évertuent à diminuer, les socialistes me font l'effet de ces enfants qui s'amusent à souffler de jolies bulles de savon pour avoir le plaisir de les crever.

Si d'aucuns, rétrogrades endurcis, sous prétexte de sens pratique, veulent tailler et rogner dans no-

tre programme d'émancipation, abandonnons-leur cette besogne, laissant à l'expérience le soin de les désillusionner sur leur besogne négative. Mais nous autres marchons fermement vers le but entrevu, avec la conviction que, s'il ne nous est pas donné de l'atteindre, nous aurons, tout au moins, travaillé à sa réalisation future, que nous aurons déblayé la route, facilité la marche en avant à ceux qui viendront après nous, et progressé nous-mêmes, de tout ce travail accompli.

Une idée ne s'impose qu'à force de s'affirmer, qu'à force d'être discutée et de répondre aux critiques. Si, avant toute chose, vous déclarez que ce que vous demandez est irréalisable, comment voulez-vous grouper autour de cet idéal, des individus résolus à le conquérir ?

Nous, anarchistes, savons et soutenons que le nôtre est réalisable si tous ceux qui sont intéressés à sa réalisation veulent se donner la peine d'y travailler ; s'ils savent agir par eux-mêmes, sans attendre que ça leur vienne du ciel... parlementaire ou autre.

Et, en effet, au fond quelle est la seule objection faite à ce que nous désirons ?

« C'est juste ce que vous demandez, mais trop beau pour être possible » ! nous dit-on.

Or, si c'est juste, c'est possible. Il n'y a qu'à le vouloir. C'est irréalisable parce que nous sommes peu à l'avoir compris et à le vouloir. Travaillons à convaincre les gens de la vérité de ce que nous avons entrevu, et chaque individu nouveau que nous aurons convaincu, sera une possibilité de plus d'acquise ; nous obtiendrons des résultats bien

plus positifs qu'à faire chorus avec les ignorants.

Nous ferons œuvre virile, nous aiderons à l'évolution; tandis que, en élaguant dans les aspirations humaines ce qui leur semble irréalisable, les socialistes et réformistes de tout genre, ne font en somme, — qu'ils rognent le plus ou le moins — que ce qu'ont toujours fait les pires conservateurs.

Plus que le bulletin de vote, plus que toutes les intrigues parlementaires, cette propagande-là est de la propagande active ; car elle a pour effet de mettre, virtuellement, les individus en lutte avec la société bourgeoise, en leur enseignant de ne pas attendre qu'une loi le leur permette, pour agir selon leurs aspirations.

Si nous cherchons à faire le vide autour de la machinerie politique, c'est pour ne pas abdiquer notre droit d'agir par nous-mêmes ; c'est pour réserver notre liberté d'action, que nous repoussons toute compromission avec l'ordre de choses actuel ; c'est pour nous habituer à cette liberté, qui est le summum de nos aspirations, que nous essayons de l'exercer dans notre lutte contre l'état social.

Aux individus qu'ils veulent enrégimenter, les autoritaires disent : « Envoyez-nous à la Chambre faire des lois en votre faveur ! »

A ceux qu'ils veulent faire penser, les anarchistes, après avoir exposé les faits, leur expliquent : qu'ils n'ont rien à espérer de personne. Que lorsqu'une chose leur semble mauvaise, ce qu'ils ont de mieux à faire pour la détruire, c'est de faire le vide autour d'elle, de lui résister dans la mesure

de leurs forces, de lui faire la guerre jusqu'à ce qu'elle croule. On n'est jamais mieux servi que par soi-même.

« Que, lorsque, au contraire, une idée leur paraît bonne, ils doivent y conformer leur conduite ; résister à ceux qui veulent les empêcher d'agir. De ne jamais attendre du bon plaisir de leurs maîtres l'autorisation de conformer leurs actes à leur pensée. Qu'ils ne chargent jamais personne de légiférer sur ce qu'ils doivent faire. Qu'ils agissent! »

Et ils ajoutent : « Si la force du pouvoir vous écrase aujourd'hui ; si, malgré tout, l'autorité vous entrave dans votre évolution, il y a toujours une certaine marge pour la résistance. Et cette marge emplissez-la sans avoir peur de la dépasser.

» Que la progression de vos actes dans votre entourage, dans votre milieu, infiltre peu à peu l'idée, jusqu'à ce qu'elle arrive à faire éclater le cercle qui vous enserre. »

Les socialistes, qui trouvent les individus trop ignorants pour savoir s'affranchir, contribuent, avec leur façon de procéder, à les entretenir dans l'ignorance, en leur faisant espérer un changement social par un coup de majorité parlementaire.

Ce n'est pas autour d'une idée qu'ils cherchent à les grouper, mais à les accrocher à la remorque d'individualités en qui ils les habituent à placer leur confiance.

En cherchant à élargir la conception des individus, en travaillant à susciter les initiatives, les énergies, les anarchistes contribuent à ce que cha-

que individu devienne capable de penser et, d'agir par lui-même.

Avec la propagande socialiste, on peut arriver à grouper une majorité qui, « bien dirigée », peut aider, en effet, à accomplir un coup de main parlementaire sur le pouvoir ; mais qui, par le fait même de son inconscience, reste toujours esclave, toujours prête à tendre le cou au joug qui s'impose.

Les anarchistes voulant contribuer à susciter des hommes libres, ils enseignent aux individus à l'être. Et ils ont conscience d'y réussir.

V

OU SONT LES VRAIS SOCIALISTES?

Qu'importe l'étiquette, si l'idée est bien définie. — L'idéal anarchiste n'est que la continuation de l'idéal humain à travers les siècles. — Socialistes, économistes, sociologistes. — Ce que voulaient les socialistes d'autrefois. — Variété des conceptions. — La liberté ne se réglemente pas. — La vérité toujours persécutée. — Dire et faire. — Politiciens. — Ce qu'avaient rêvé les républicains. — Leur désillusion. — Malfaisance de l'esprit religieux. — L'idéal anarchiste et l'élargissement des très anciennes conceptions. — Question d'opportunité.

Pour moi, les étiquettes ont peu d'importance et n'ont de valeur que par ce qu'elles représentent. D'aucuns, qui acceptent l'idéal anarchiste, trouvent qu'étant donnée l'acceptation de dénigrement en laquelle le mot anarchie a, jusqu'ici, été employé, nous devrions repousser l'appellation d'anarchistes, et nous contenter de nous appeler libertaires.

Les courants d'idées qui se forment ne sont pas toujours maîtres de choisir l'étiquette sous laquelle ils se font connaître. Un courant d'idées ne se manifeste pas spontanément. Il commence à se déga-

ger d'un autre. Et lorsque le nouveau commence à entrer en lutte avec celui dont il est sorti, s'il n'a pas été, au préalable, baptisé par ses ennemis, il se couvre de l'appellation qui semble le mieux désigner son programme. Et, une fois connu sous ce nom, il lui est inutile d'essayer d'en changer.

D'autant plus que je n'en vois pas l'utilité, à moins qu'en son sein se dessine une orientation nouvelle.

Anarchie, pour les imbéciles, signifie : désorganisation, gâchis, désordre ; mais n'importe ce que serait notre nouvelle étiquette, nous serons toujours des anarchistes, et, pour les imbéciles, des hommes de désordre.

Laissons donc les imbéciles penser ce qu'ils voudront. Nous qui savons qu'anarchie signifie : abolition de l'autorité, de l'exploitation, affranchissement complet de l'individu, restons donc anarchistes en propageant notre idéal de beauté, en essayant de le faire comprendre à ceux qui ne s'arrêtent pas aux mots.

Mais, comme je le disais plus haut, un courant d'idées se dégage toujours d'un autre qui lui est antérieur : l'idéal anarchiste découle de l'idéal socialiste qui, lui-même, ne s'est bien développé que sous l'influence de l'idéal républicain.

En somme, nous poursuivons la réalisation des aspirations de bonheur qui se sont fait jour, depuis que l'humanité a rêvé d'un mieux être, dans toutes les tentatives d'émancipation qui illustrent l'histoire des hommes.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, les différences qui séparent l'anarchie du socialisme. Mais, quoi qu'en disent les socialistes, lorsque d'assez malavisés s'avisent de les confondre avec les anarchistes, ces derniers ont, tout autant qu'eux, le droit de se réclamer du courant qui leur donna naissance à tous.

Ils peuvent prendre des airs dédaigneux, affirmer, du haut de leur suffisance, que le socialisme n'a rien à voir avec cette galeuse, cette pelée qu'est l'anarchie, on peut leur démontrer qu'elle a, plus qu'eux, le droit d'affirmer qu'elle en est la continuation légitime.

Si l'on s'en tenait à l'étymologie seule du mot, il est de toute évidence que « socialisme » veut dire « qui a trait aux questions concernant la société, qui s'occupe de leur organisation, de leur fonctionnement ». C'est là l'acception la plus large, et, par conséquent, d'après cette définition, tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de la « direction des peuples » peuvent se réclamer du socialisme.

Mais, la société se divisant en un pouvoir politique et en une organisation économique, l'épithète (assez mal vue, d'ailleurs) de politicien est restée à ceux qui s'occupent des questions gouvernementales, et le mot de socialiste sert à désigner ceux qui traitent plus spécialement des questions économiques.

Ici, pourtant, se dresse une nouvelle distinction : si, parmi ceux qui veulent une réforme économique de l'ordre social et, aussi, un peu dans toutes les classes, sauf dans les milieux politiques, l'épi-

thète de politicien est, le plus souvent, prise en mauvaise part, celle de socialiste ne sonne guère mieux aux oreilles des politiciens et de ceux qui ne s'occupent des questions économiques que pour y trouver la justification du système capitaliste, ne veulent réformer l'ordre social que pour le rendre invulnérable aux attaques des spoliés, et, en général, à tous les satisfaits de l'ordre de choses existant.

Ils ne veulent pas de l'épithète « socialiste ». Ce sont des « Sociologues », des « Economistes », car « Economie » et « Sociologie » sont des sciences dont ils sont les docteurs, et le socialisme et l'épithète de « socialiste » reste, en définitive, à ceux qui, quelle que fût l'organisation sociale rêvée par eux, quels que fussent les moyens qu'ils préconisèrent pour y arriver, voulaient, en somme, une meilleure répartition des richesses sociales, un système économique qui assurât à chacun, quel qu'il fût, le produit intégral de son travail, et la disparition complète de la misère.

Et les Morus, les Morelly, les Campanella, les Buonarotti, les Babeuf, les Fourier, et tant d'autres qu'il est superflu de citer, mais qui restent les véritables précurseurs du socialisme, ne voulaient pas autre chose.

Nivellement des inégalités économiques sociales, suppression de la propriété individuelle, ou, tout au moins, sa subordination au bien-être général, suppression de l'exploitation de l'homme par l'homme. Ce fut ce programme qui fut toujours compris comme étant le fond même de l'idée socialiste.

C'était le fond même de l'idée socialiste; mais que de projets! que de systèmes! et combien dissemblables, pour réaliser cette société idéale!

Il y avait cependant un point sur lequel ils étaient tous d'accord : c'est que tout être vivant a droit à la satisfaction complète de ses besoins, du moment qu'il apporte sa part de productivité à la communauté.

Ils avaient également compris que tout ce qui était produit naturel ne devait pas être accaparé par des individualités, que tous avaient un droit égal à la quantité qui leur était nécessaire. Sauf la réglementation que la plupart croyaient nécessaire pour en assurer la juste répartition.

Pour ceux qui maintenaient la propriété individuelle du sol, cette propriété devait être assurée à tous, et était soumise pour cela à toutes sortes d'entraves pour que les uns ne réussissent pas à s'emparer des propriétés voisines et une revision périodique venait rétablir l'égalité pour tous.

Tous, ou presque tous, voulaient bien la liberté ; mais, n'ayant pas compris que la véritable liberté consiste à ne pas avoir de réglementation imposée; ayant encore le préjugé de croire à la supériorité de certains êtres, à la méchanceté du plus grand nombre, ils s'ingénièrent tellement à vouloir réglementer cette liberté, que la plupart de leurs systèmes, s'ils eussent pu les appliquer, n'auraient été, avec amplification, que des formes nouvelles de tyrannie. Chez eux, les intentions étaient meilleures que les moyens.

Et c'est ici que vont triompher, sans doute, les

socialistes, pour nous dire que ce sont eux qui sont restés dans la tradition des véritables socialistes.

Il est évident que, s'il ne s'agissait que d'être partisans de l'autorité pour être les continuateurs de l'idée socialiste, nos socialistes actuels pourraient prétendre à en être les vrais représentants. Mais ils n'en auraient pas le monopole cependant, car alors les bourgeois pourraient tout aussi bien s'en recommander!

Est-ce que, eux aussi, ne prétendent pas n'user de l'autorité que pour le plus grand bien de ceux qu'ils dirigent!

Pour les socialistes du passé, l'autorité n'était qu'un moyen. Remise aux mains des plus dignes et des plus sages, elle ne devait servir qu'à assurer l'harmonie.

C'est ce que, du reste, prétendent aussi les socialistes de l'heure actuelle. Mais les uns et les autres ont tort, puisqu'il est démontré que l'autorité ne peut engendrer que la servitude. Et comme l'idée socialiste a évolué, qu'il ne s'agit plus d'être les simples copies de ceux qui nous précédèrent, nous faisons subir à leur héritage les transformations indiquées par l'évolution intellectuelle et morale.

Mais ce n'est pas parce qu'ils avaient conservé dans leur organisation sociale, le système autoritaire que les Morelly, les Campanella, et leurs successeurs, furent « flétris » de l'épithète de socialistes. C'était parce que, avant tout, ils voulaient la transformation complète de la société; parce qu'ils

voulaient la disparition absolue de l'inégalité économique, de tous les abus de l'organisation mercantile, qu'ils ne se contentaient pas de prêcher pour un avenir lointain, mais que la plupart voulaient réaliser immédiatement, ce qui leur valut à eux aussi, d'être traqués, persécutés, lorsque leurs critiques frappèrent juste.

C'est cette partie de leur programme que les anarchistes ont conservée, qu'ils travaillent à propager. C'est leur programme élargi par les conceptions nouvelles découlant des découvertes scientifiques faites depuis eux, qu'ont repris les anarchistes d'aujourd'hui.

De même que les socialistes anciens, les anarchistes veulent : le bien-être pour tous, le nivellement des inégalités sociales, la possibilité pour tous de se développer intégralement, la disparition de l'exploitation de l'homme par l'homme, la liberté la plus complète pour tous, la disparition de toutes les institutions existantes pour faire place à un ordre de choses nouveau, basé sur la liberté et la solidarité les plus complètes.

Et, en héritant de leur programme, les anarchistes ont aussi hérité de l'animadversion des gens « comme il faut ». Comme les socialistes d'autrefois, les anarchistes subissent les persécutions gouvernementales, non seulement lorsqu'ils se révoltent — ce qui est fort compréhensible, — mais même lorsqu'ils se contentent de propager pacifiquement leur façon de comprendre les choses, malgré que, à l'heure actuelle, la plupart des gouvernants prétendent avoir octroyé les plus grandes libertés politiques.

Quant à ceux qui veulent s'attribuer le monopole exclusif du socialisme, il faut savoir faire la séparation de ce qu'ils affirment « vouloir » et de ce qu'ils « font ». Car, ce qui rend les discussions plus difficiles, c'est qu'une foule de gens affirment vouloir ce que vous voulez, ce n'est plus que sur l'opportunité qu'ils discutent.

Sur leur programme les socialistes révolutionnaires ont bien inscrit : la disparition de l'exploitation, l'égalité sociale pour tous, la suppression des privilèges et de la propriété.

Mais, déclarant d'avance que la plupart de leurs desirata ne sont réalisables que dans un avenir plus ou moins éloigné; ne prenant, dans les anciennes conceptions socialistes que ce qu'il y avait de mauvais, c'est à la conquête du pouvoir qu'ils ont voué tous leurs efforts.

Partisans convaincus de la liberté la plus complète de l'individu, affirment-ils, ils commencent par vouloir plier toutes les consciences au credo de leur programme étriqué.

S'accommodant fort bien des institutions qu'ils prétendent vouloir démolir, ils ont graduellement éliminé ce qu'il y avait de socialiste dans leur programme. Leur idéal socialiste est relégué à une époque indéterminée, transformé en paradis réservé à ceux qui se seront strictement conformés au credo des grands prêtres et leur auront efficacement aidé à la conquête des pouvoirs publics!

De concession en concession, ils en sont venus à prêcher le replâtrage de la société actuelle, ayant reconnu que c'était le tremplin le plus propre à leur attirer le gogo-électeur.

Une grande marge séparait autrefois les socialistes de la tourbe politicienne de leur temps. Leur programme était inconciliable et les empêchait de se confondre avec les partisans du *statu quo*.

Faible minorité, d'ailleurs, l'adhésion aux doctrines socialistes, ne pouvait faire la fortune politique d'un homme. La plupart des socialistes d'aujourd'hui, même ceux qui s'intitulent révolutionnaires, ont introduit de telles restrictions dans leur programme, qu'ils se confondent facilement avec les politiciens bourgeois.

S'immisçant peu à peu dans les fonctions publiques de la société bourgeoise, prenant part à son fonctionnement, ils en deviennent des rouages dociles, se pliant aux exigences de la fonction et des conventions, jusqu'à ce qu'ils se fassent les défenseurs avérés de l'autorité qui les aura ralliés.

Ce ne sont plus que de vulgaires politiciens, prenant part à tous les tripotages de coulisse pour aider à des combinaisons parlementaires qui les engagent de plus en plus dans l'ordre existant. L'étiquette de socialisme ne leur est plus qu'un mensonge pour tromper les électeurs.

Héritiers des Rouher, des Jules Favre, des Emile Ollivier et des Darimon, oui ; des Buonarotti et des Campanella, jamais.

Et, du reste, ce mot de socialisme est-il le seul qui soit dénaturé de sa signification première?

Pour les premiers républicains, le mot de République ne signifiait-il pas un état social de liberté, d'égalité et de bien-être pour tous?

Les sans-culotte de 1792, les insurgés de 1848, ne voyaient-ils pas dans l'avénement de la République, la fin de leur exploitation et de leur asservissement?

Pour tous ceux qui peinèrent, souffrirent et luttèrent pour elle, ce mot ne résumait-il pas toutes les aspirations que, à notre époque, renferme l'idéal anarchiste?

S'il était permis à ceux qui se firent tuer sur les barricades pour la réalisation des choses que leur promettait ce mot de République, de revenir et d'assister à cette salade d'appétits qui nous gouverne, et incarne aujourd'hui, leur idéal si radieux, nul doute qu'ils ne se refusassent d'y reconnaître le rêve pour la réalisation duquel ils sacrifièrent leur existence. Idéal qu'ils avaient rêvé si sublime, si large, si humanitaire, qui, certes, n'avait rien de commun avec le cloaque immonde dans lequel grouillent les politiciens de l'heure actuelle.

Ah! c'est que, au fond, l'idéal de l'homme n'a guère changé. A cause de son ignorance, ses tentatives d'affranchissement ne lui ont guère profité, ne faisant que déplacer les abus, alors qu'il croyait les détruire. Il a, tour à tour, synthétisé ses aspirations dans des formules nouvelles, mais ces aspirations restaient toujours les mêmes : Liberté de son être, bonheur pour lui et les siens, voilà ce qu'ont alternativement représenté tous les systèmes politiques et économiques qu'il inventa.

Ce pendant, les systèmes religieux lui faisaient prendre patience, en lui faisant espérer une vie supra-terrestre d'autant meilleure, et d'autant comblée de félicités qu'il aurait été davantage miséra-

ble ici-bas. Lui montrant les délices célestes, pour le faire se plier aux souffrances imposées par les grands de la terre.

Et l'anarchie n'est que la continuation de l'éternelle protestation des exploités et des opprimés contre les exploiteurs et les oppresseurs. L'expression, sous une forme nouvelle de leurs désirs de bien-être et de liberté.

Seulement, forts des leçons du passé, nous ne plaçons plus notre confiance en les sauveurs, nous voulons faire notre bonheur nous-mêmes.

Les mots et les étiquettes sont souvent détournés de leur signification. Le plus souvent, les partis politiques leur ont fait signifier tout autre chose que ce qu'ils comportaient primitivement.

Mais lorsqu'on compare le programme anarchiste avec le programme des socialistes d'antan, on peut affirmer que ceux-là sont bien les continuateurs de ceux-ci, et que ce sont les socialistes qui salissent le mot de socialisme, en le mêlant à leurs tripotages louches du parlementarisme.

Seulement, l'entendement humain s'étant élargi, l'homme ayant appris à tirer des déductions logiques des faits observés, ses rêves, vagues d'abord, mal définis, ont fini par prendre corps, par s'asseoir sur des bases positives, désignant des conceptions nettes, précises, voulues d'une façon consciente au lieu de se formuler en aspirations sentimentales, imprécises, qu'on laissait à des sauveurs inconnus le soin de traduire en faits.

L'homme a compris que, seul, l'individu pouvait réaliser son propre bonheur, et ne devait l'attendre de personne. C'est pourquoi l'anarchie ne se payant

pas de mots, apporte aujourd'hui, à l'appui des réclamations humaines, un idéal logique, raisonné, contre lequel l'objection la plus forte qu'on ait trouvée n'est qu'une question d'opportunité.

VI

L'ABSTENTION ÉLECTORALE

Ce qui divise le plus socialistes et anarchistes. — Le suffrage universel, moyen de gouvernement. — L'abstention électorale n'est pas l'inertie. — Le libéralisme des socialistes ! — Qu'importe qui soit au pouvoir. — Impuissance des partisans de l'ancien régime. — L'intérêt de la bourgeoisie à conserver la république. — La force des gouvernements n'est faite que de l'inertie des gouvernés. — L'impuissance des lois devant l'opinion. — Malfaisance du milieu parlementaire. — Ignorance ou duplicité. — Preuve d'étroitesse d'esprit des socialistes. — Les connaissances humaines dépassent l'aptitude du cerveau à se les assimiler. — Les libertés politiques ne vont pas sans l'émancipation économique. — Être ou ne pas être. — Le rôle de l'État. — L'action par les intéressés eux-mêmes. — Déformations parlementaires. — La force de l'opinion qui sait vouloir. — L'action propagandiste est le passage à l'idéal. — L'abstention, conclusion logique de l'idéal anarchiste. — L'abstention raisonnée est le commencement de l'action.

Mais où cette divergence de vues s'accentue et accroît d'intensité, amenant les socialistes à traiter les anarchistes pis qu'ils ne traitent leurs adversaires bourgeois, et, par ricochet, les anarchistes

à répondre analogue, c'est devant la question du vote.

Et, comme cette question d'élection se dresse à chaque instant dans la vie de propagande, puisque journellement il y a, quelque part, des candidats à choisir, des élus à proclamer, la lutte reprend à tous les instants, ne s'envenimant pas à chaque fois parce que, déjà, elle a atteint un diapason difficile à dépasser, mais conservant toute son acrimonie.

Ce fut, du reste, sur cette question que, en France, se scindèrent les révolutionnaires, et que les anarchistes, se séparant des autres socialistes avec lesquels ils avaient marché jusqu'alors, répudiant absolument le suffrage universel au congrès du Centre en 1879, s'affirmèrent comme anarchistes et commencèrent leur propagande particulière.

Ayant reconnu que le bulletin de vote était non seulement incapable d'affranchir les exploités, mais était aussi, surtout, un instrument de domination et de tromperie à l'égard des travailleurs, les anarchistes combattent le suffrage universel non seulement comme inutile, mais comme très dangereux... pour ceux qui s'en servent.

Et les socialistes ne peuvent leur pardonner d'enseigner aux électeurs que le suffrage universel est un mensonge, eux qui ont basé toute leur fortune politique sur lui.

Mais cette divergence n'est, en somme, que la continuation de la lutte entre l'esprit de domina-

tion, d'autorité d'un côté, et, de l'autre, de l'esprit d'affranchissement et de liberté!

Dans la *Société mourante,* au chapitre *Autorité,* j'ai déjà dit ce que je pensais du suffrage universel. J'ai essayé d'y démontrer son impuissance à apporter aucune amélioration au sort de tous ceux qui ont à souffrir de la société actuelle ; sa parfaite adaptation à les tromper, les leurrer et les décevoir.

Plus loin, en ce livre-ci, j'aurai à revenir sur l'inanité des réformes, c'est pourquoi je ne traiterai ici du suffrage universel que pour expliquer l'abstention.

Quand nous avons, aux prêcheurs de réformes, démontré l'inanité du suffrage universel, son mensonge lorsqu'il prétend représenter l'opinion, ceux-ci se cantonnent dans ce dernier argument :

« Mais si la classe ouvrière, par l'abstention systématique, se retire de la lutte, elle s'exclut en fait du droit électoral et de la participation à la confection des lois ; c'est ainsi se supprimer elle-même, en se vouant à la seule volonté des maîtres.

» Quelle bénédiction pour les capitalistes! la classe ouvrière se suicidant politiquement elle-même, les privilégiés pouvant jouir en tout repos, puisqu'ils resteront les maîtres de faire ce qu'ils voudront! »

Ce n'est voir qu'un côté de la question, ce n'est pas raisonner. Et la dernière législature écoulée, celle qui est en cours, nous démontrent que la politique n'est qu'un foyer corrupteur et que, lorsqu'il

s'agit d'oublier les clauses du programme qui vous a fait élire, les socialistes ne diffèrent pas des autres politiciens.

S'ils ont combattu certaines restrictions à la liberté de penser et d'écrire, c'est qu'ils avaient peur que les lois proposées se retournent contre eux. Chaque fois qu'il leur a semblé qu'elles ne pouvaient être dangereuses qu'à leurs adversaires, ils se sont abstenus quand ils n'osaient pas les légitimer. En tous cas, le plus souvent, quand ils les combattaient, c'était sur leur mode d'application et non pour le principe même.

Et lorsque, à un moment où le ministère s'appuyait sur eux, ils se refusèrent de voter l'abrogation des « lois scélérates » pour ne pas compromettre leur ministère, ils savaient que si on les appliquait, ce ne serait pas contre eux!

Et, pour l'affaire Dreyfus, les députés socialistes se sont-ils distingués des monarchistes? Ne les avons-nous pas vus se mettre docilement à la remorque du pouvoir et voter toutes les mesures capables d'empêcher la vérité de se faire jour? Y en a-t-il eu un seul qui ait osé élever la voix pour réclamer ce qu'exige la plus vulgaire honnêteté ?

Et lorsque nous savons que, quelle que soit l'étiquette de ceux qui seront au pouvoir, nous aurons à payer les pots cassés, peut-on nous faire un grand crime de nous désintéresser de la façon dont ils s'y seront hissés et que nous nous refusions à leur faire la courte échelle?

Or, en ce qui nous regarde, si l'accusation de faire le jeu des réactionnaires, n'a pas grande valeur, voyons ce qu'elle vaut, en ce sens que, en provoquant l'abstention, nous enlevons aux candidats les plus progressistes, les voix des électeurs avancés, et compromettons ainsi les libertés acquises, en permettant aux réactionnaires d'être les maîtres au Parlement,

Aujourd'hui, la République est hors de cause. Bonapartistes, monarchistes, peuvent avoir encore quelques partisans, mais ces partisans n'ont aucune attache dans la population. Un coup de force leur est impossible. Leur attachement à un régime disparu n'est plus qu'un acte de foi qui n'a plus aucune conséquence.

Et les derniers événements nous le démontrent. Les convulsions de l'épileptique Déroulède en sont la preuve convaincante. Même unis aux réactionnaires républicains, avec l'appui de tout le fonctionnarisme, leur action est nulle pour un changement de régime.

C'est que toute la ploutocratie a intérêt à conserver l'étiquette de République. Par elle, elle a le pouvoir sans conteste ; par elle, elle endort les réclamations, et ils sont encore nombreux, ceux qui croient que la Républiqne est le régime par excellence pour donner la liberté et le bien-être, et sont convaincus que si les fonctions étaient remplies par des républicains sincères, cela serait suffisant pour leur donner tout ce qu'ils désirent.

Outre qu'elle ne tient pas à courir les dangers d'un coup de force qui, après tout, pourrait rater,

la bourgeoisie n'a nul intérêt à avoir un roi ou un empereur qui, tout en étant forcés de la défendre — ils ne pourraient se tenir au pouvoir sans cela — pourraient cependant avoir la velléité de se faire de la popularité parmi les travailleurs aux dépens de ceux qui possèdent. — Chose fort peu probable, mais toujours possible cependant, vu que l'on ne sait jamais ce qui peut passer par la tête d'un individu.

En exerçant le pouvoir elle-même, la bourgeoisie n'a pas cela à craindre, d'autant plus que le suffrage universel semble donner aux exploités une part de ce pouvoir et de cette autorité.

Les nombreux millions qu'elle serait forcée d'accorder à la liste civile, lui servent à créer des sinécures de plus en plus nombreuses où se casent les siens, augmentant ainsi le nombre des gens intéressés à sa défense. Elle échappe à toute responsabilité, son exploitation du pouvoir étant anonyme.

Le régime monarchique qui aurait eu les scandales parlementaires qui ont crevé comme des pustules sur le régime que nous subissons, ou qui aurait osé faire des lois restrictives comme en ont fait les républicains qui nous gouvernent, ce régime en serait mort.

Le suffrage universel s'il en a été éclaboussé, c'est si peu qu'il reste encore la meilleure arme gouvernementale aux mains de la bourgeoisie.

Et puis, c'est une erreur de croire qu'un gouvernement fasse absolument ce qu'il veut. L'axiome :

« on n'a que le gouvernement que l'on mérite » est parfaitement vrai. Les gouvernants n'osent que ce que leur permet la lâcheté des gouvernés.

Quelles que soient les lois que vote un Parlement, elles ne peuvent être appliquées que si les gouvernés s'y prêtent.

Et les fameuses « lois scélérates » en sont un exemple.

Elles devaient foudroyer l'anarchie. Leur rédaction permettait de poursuivre et d'envoyer au bagne qui se réclamait de l'anarchie. Elles faisaient appel à l'espionnage, à la délation en punissant celui qui ne se faisait pas dénonciateur.

Et cependant, nous continuons à nous proclamer anarchistes, nous continuons à développer nos idées, à faire la critique de l'ordre social, dans les mêmes termes, avec la même virulence qu'avant leur vote, et l'on n'a pas osé nous appliquer les lois.

Le peu qu'on a osé les appliquer ne l'a été que pendant une époque de terreur, et, la terreur passée, chaque fois qu'on les a sorties, elles ont été plus bénignes que les lois ordinaires.

Cela, tout simplement, parce que l'on a été forcé de tenir compte d'une certaine opinion qui veut que toute idée puisse s'exprimer librement et qu'il n'est pas au pouvoir, même des gouvernants, de remonter certains courants.

Toute la réaction que nous avons à craindre c'est celle venant des Parlements. Et, comme on le voit, une forte opinion publique peut la faire avorter.

La vie d'un peuple ne se compose pas que d'élections ; sorti du bulletin de vote, ce ne sont pas les occasions d'agir qui manquent à son activité.

Et l'on peut travailler à susciter cette forte opinion publique, sans avoir besoin de prendre part aux tripotages électoraux.

Ecœurés par la politique, convaincus de la malhonnêteté du milieu parlementaire et de sa nuisance ; sachant que les lois sont inefficaces, là où elles ne sont pas appuyées par les faits, les anarchistes ont vu que, en tant qu'exploités et opprimés, ils n'avaient rien à gagner dans ce milieu corrupteur, et se sont mis à faire ressortir toute l'inutilité des campagnes électorales à leurs compagnons de chaîne.

S'apercevant que les quelques avantages que les travailleurs pouvaient en tirer ne valaient pas la dépense d'efforts que nécessitait l'envoi d'un député à la Chambre ; s'étant rendu compte que les individus qui venaient leur demander leurs suffrages, en leur promettant émancipation et bien-être au moyen de lois favorables, n'étaient que des fourbes ou des ignorants ; ne voulant plus être dupes, ne voulant plus dépenser leurs forces à des besognes inutiles, les anarchistes ont déserté le terrain politique.

Et cela, chez eux, n'est pas seulement une conviction, c'est un fait démontré par l'expérience et le raisonnement. Et c'est cette vérité qu'ils s'efforcent de faire pénétrer parmi le troupeau électoral.

Mais où les parlementaristes ont-ils pris que l'abstention, telle que la comprennent les anarchistes, était synonyme de désertion, qu'il n'y avait

plus qu'à se croiser les bras, et laisser la bourgeoisie tripatouiller la vie sociale à son aise?

Je sais qu'il y a des esprits ainsi faits qui ne voient jamais qu'un côté des choses. Quand, une fois, ils se sont consacrés à une des subdivisions de l'activité mentale, ils veulent absolument faire de cette subdivision, le moteur principal de toutes les formes de l'activité humaine, et lorsqu'ils ne nient pas ce qui n'est pas du ressort de leurs études, ils veulent à toute force le subordonner à leur idée fixe, et ne l'accepter que comme une dépendance de l'objet de leurs aptitudes.

Les partisans du vote raisonnent un peu comme cette sorte de gens : « Vous ne voulez pas voter, donc vous ne voulez rien faire », nous disent-ils.

Or, pour des gens qui veulent s'emparer du pouvoir, d'où l'on doit prévoir tous les besoins d'une agglomération sociale, parer à toute difficultés, organiser tous les services que comporte une société, les réglementer et les ordonner pour que tout marche d'une façon parfaite, c'est faire montre d'un esprit absolument étroit ; lorsqu'il faudrait, au contraire, faire preuve d'une compréhension encyclopédique.

Voulant confier à quelques-uns la direction de tous, c'est admettre que ces quelques-uns, pour s'acquitter adroitement de leur tâche, possèdent toutes les connaissances humaines ! — Ils commencent par raisonner comme des gens bornés.

Il est impossible qu'un homme acquière un cerveau encyclopédique. Quelle que soit sa capacité, la somme des connaissances humaines dépasse la capacité cérébrale des plus doués. Et l'être le plus intelligent n'acquiert des connaissances en largeur,

qu'en perdant en profondeur sur la plupart, sinon sur toutes.

Celui qui acquerrait une parfaite connaissance des choses, qui arriverait à déterminer tous leurs rapports, celui-là n'accomplirait aucun acte; ne ferait aucun mouvement, n'émettrait aucune idée, sans en avoir prévu toutes les conséquences. Celui-là pourrait prédire l'avenir. Celui-là, — en admettant que l'esprit de justice absolue soit en relation étroite avec l'intellectualité parfaite, celui-là sauf l'immortalité, aurait la puissance d'un Dieu, et pourrait, peut-être gouverner équitablement les hommes.

Mais celui-là n'a jamais existé; et il est plus que probable que l'humanité aura cessé d'exister avant qu'elle le produise, puisque, à cette heure, où les connaissances humaines sont encore si incomplètes il n'existe pas d'individu pouvant les embrasser toutes intégralement, et que les matières à connaître grandissent avec les connaissances et le cerveau.

Donc, quoi qu'en disent les parlementaristes, en s'abstenant de prendre part à la comédie électorale, les anarchistes n'ont nullement l'intention de laisser faire les réacteurs.

Tant que les individus seront asservis économiquement, toutes les libertés politiques qu'on leur octroiera ne seront qu'un leurre, parce que celui qui, pour vivre, est forcé de se mettre à la solde d'un employeur, celui-là ne peut être libre devant qui peut le condamner à crever de faim en refusant d'utiliser ses services.

D'autre part, dans une société où l'activité de l'individu est bornée par la possession d'espèces monétaires, où tout se paie, tout se vend, il ne peut y avoir de liberté que pour celui qui possède. Et l'on aura beau reconnaître le plus solennellement possible, tous les droits voulus, à tous indistinctement, cela ne signifiera rien, tant que *tous* n'auront pas la possibilité d'user de ces droits.

Dans une société où tout est subordonné au pouvoir de l'argent, la légalité ne peut être qu'au service de ceux qui détiennent le capital. Il n'y a rien à attendre du parlementarisme ; car le parlementarisme est la consécration légale de ce qui existe, et on ne détruira ce qui existe qu'en sortant de la légalité.

Nous ne voulons, non plus, charger personne d'agir en notre lieu et place, nous voulons agir par nous-même, parce que en chargeant des tiers de faire des lois auxquelles nous devrions obéir ensuite, ce serait tendre d'avance, le cou à toutes les lisières dont pourraient, par la suite, nous charger ceux dont nous aurions fait nos maîtres.

Je sais bien que beaucoup de socialistes affirment que leur gouvernement ne serait qu'un minimum de gouvernement ; que sa tâche serait d'assurer la liberté de tous, en se conformant, à tous les instants, à la volonté générale.

Outre que la tyrannie de la majorité est tout aussi bien, pour ceux qui la subissent, une tyrannie aussi répulsive que si elle n'émanait qne d'un seul, j'ai, dans la *Société Future* essayé de démontrer qu'il n'y avait pas de moyen terme entre l'autorité et la liberté individuelle.

Si un gouvernement, ou une administration — certains socialistes prétendent que leur gouvernement ne serait qu'administratif — doit édicter des mesures générales, il lui faudra une force pour les faire respecter. S'il n'a pas de force coercitive, il est inutile.

Et alors, ne voulant pas de gouvernement dans la société que nous rêvons, nous commençons dès maintenant à lutter contre ceux qui existent, et refusons d'en constituer, si anodins soient-ils, si bien intentionnés qu'ils nous assurent être.

Ce que nous tenons surtout à démontrer, c'est que les institutions actuelles, si puissantes qu'elles paraissent, ne tirent de force que de la participation qu'y prennent les individus, nous voulons faire le vide autour d'elles pour les faire périr.

Cela est le côté négatif de notre propagande, la raison de notre abstention dans la politique. Mais notre activité ne se borne pas à la négative, elle a aussi un côté positif très large et qui s'élargira davantage par la diffusion de l'idée.

Et ce côté actif c'est, en toutes les circonstances de la vie, d'agir autant faire que se peut dans la direction de nos idées, de façon à réaliser le plus possible ce que nous désirons.

Nous verrons plus loin, au chapitre *Que faire?* quelles peuvent être, déjà, ces différentes formes de notre activité.

Mais ce qui est certain, c'est que, règle générale, les lois ne sont autre chose que la sanction du fait

accompli, ne sont que la reconnaissance d'une règle de mœurs ou de coutumes. — je ne parle pas, bien entendu, des lois d'occasion, faites pour les besoins passagers des gouvernants, et ne sont applicables que dans les situations exceptionnelles.

Lorsqu'une transformation de mœurs s'opère au sein de la population, la loi est forcée de s'effacer et de se transformer, elle aussi. Ce fut un mouvement d'opinion publique en dehors du parlement qui, en Angleterre, força ce dernier à sanctionner la réduction des heures de travail.

De même que, lorsqu'elle est en avance sur l'opinion, la loi est encore forcée de rester inefficace.

En 71, la Commune de Paris vota la reprise des ateliers abandonnés par les patrons. Mais, à part quelques exceptions, personne, à cette époque, ne parlait de reprise de possession. Aussi, la loi resta parfaitement inappliquée, et à l'état de lettre morte.

« Les partisans de la Commune se battaient à ce moment, » nous répondra-t-on, « et n'avaient pas le temps de s'occuper de l'atelier » .

On se battait, mais on travaillait aussi. Et lors de la prochaine révolution, la lutte militaire ne devra pas faire oublier la lutte économique.

S'emparer de l'atelier, supprimer la borne agraire, détruire les titres de propriété chez le notaire, le cadastre et l'état-civil à la mairie, devra marcher de pair avec la défense de la barricade et l'attaque contre le pouvoir.

Nous verrons par la suite toutes les occasions que la vie sociale peut nous fournir pour agir. C'est

l'action de tous les jours, de tous les instants, et que notre abstention n'est pas de la passivité.

Osera-t-on affirmer qu'agir ainsi, serait faire le jeu de la réaction? oserait-on nier que cette action-là ne soit pas plus efficace que celle qui consiste à se reposer sur les promesses d'un candidat qui, si sincère soit-il, n'en est pas moins soumis à toutes les fluctuations que subit la volonté individuelle.

Raisonnons.

On nous accordera bien que — cela ressort, du reste, du raisonnement des parlementaires qui continuent à se réclamer de la révolution — l'émancipation des travailleurs ne sera complète que lorsqu'ils se seront débarrassés des entraves économiques.

Nous avons vu déjà que celui qui est le salarié d'un autre ne pouvait être libre, qu'il y avait des libertés trop coûteuses pour celui qui, déjà, n'a pas la satisfaction assurée de ses besoins physiques primordiaux. Où il importe donc, avant tout, d'opérer des changements, c'est dans les conditions du travail, ceux de l'ordre politique n'étant qu'accessoires.

C'est ressasser un lieu commun de répéter, une fois de plus, que le seul rôle de l'Etat est d'assurer la défense des privilégiés et que, par conséquent, loin d'apporter des restrictions au droit d'exploitation, il s'efforcera de les défendre et de les maintenir en toute leur intégrité.

Nous verrons plus loin que, lorsqu'il fait semblant d'y apporter des modifications, ces modifi-

cations sont tellement anodines que les changements qu'elles opèrent ne portent que sur la forme et non sur le fond.

« Envoyez-nous au pouvoir », disent les socialistes, « et cela changera ». Et les naïfs de répéter, derrière eux : « En effet, si nous avions, au Parlement, une majorité de socialistes, ces socialistes voteraient les réformes que nous réclamons et les patrons seraient bien forcés de s'y soumettre ! » Et on vote pour les proposeurs de réformes.

Trouvant plus difficile et trop long d'agir par soi-même, on se repose sur son député, ce qui est, au reste, plus commode, attendant de son activité et de sa bonne volonté la création d'une société mieux organisée. On s'imagine avoir ainsi simplifié la question, alors que l'on n'a fait que l'éluder et la compliquer.

Avec l'action parlementaire, lorsqu'une corporation, un groupement quelconque veulent obtenir des transformations les concernant, il leur faut apporter ces questions spéciales dans le milieu électoral qui, les trois quarts du temps, n'a rien à voir à ces questions ou peut avoir des intérêts tout à fait opposés.

C'est donc une première lutte à soutenir dans le collège électoral, contre d'autres corporations, d'autres groupements qui y sont indifférents ou contraires.

Mais, supposons que le groupe ait gain de cause et ait réussi à faire insérer ses réclamations dans le programme de l'élu. Cet élu, arrivé au Parle-

ment, devra, à nouveau, lutter contre l'indifférence ou l'opposition d'autres députés qui pourront n'avoir été élus qu'en s'engageant à faire triompher des principes autres ou contraires.

On peut facilement comprendre qu'avec ces complications les partisans d'une réforme, si simple soit-elle, ne soient jamais qu'une infime minorité dans le Parlement. Nous ne parlerons pas du Sénat où doit s'opérer une troisième lutte, et comment il se fait que les sessions et les législatures se succèdent les unes aux autres la plupart des réformes restant indéfiniment à l'état de projets.

Quant à celles qui finissent par arriver à terme, elles ont tellement été discutées, amendées, corrigées, que lorsqu'elles sortent de ces différents tripatouillages, elles sont devenues si anodines qu'elles n'apportent aucun changement à la situation qu'elles sont censé devoir transformer.

La société étant basée sur l'antagonisme des intérêts d'individu à individu, de groupe à groupe, de corporation à corporation, de région à région, dans la même nationalité, que ce conflit d'intérêt aveugle tout le monde, déformant les plus simples notions de justice et que le moindre changement proposé contre l'ordre social qui peut sembler juste et rationnel à ceux qui espèrent qu'il va apporter une amélioration à leur situation, est considéré comme attentatoire à leurs droits par ceux qui, satisfaits de l'ordre présent, s'imaginent que leur quiétude pourrait être troublée par un changement quelconque.

Comme l'entendent les anarchistes, au contraire, pas de complications, pas de surprises. Il n'y a pas besoin d'attendre la bonne volonté de législateurs plus ou moins intéressés à atermoyer, sinon à agir contre. Pas besoin de lutter pour constituer des majorités ondoyantes, toujours fuyantes, au milieu d'intérêts si contradictoires.

La majorité qu'il s'agit de grouper, pas même majorité, minorité résolue et active, se trouve parmi ceux, seulement, qu'intéresse la question ; plus près, par conséquent, à se rallier à ce qui leur sera démontré le plus propre à réaliser une amélioration pour eux.

Le champ d'action étant plus circonscrit, les intérêts opposés moins nombreux, il faudra beaucoup moins de temps pour propager l'idée que l'on voudra réaliser et trouver le noyau initiateur résolu d'agir.

Lorsqu'une corporation veut se mettre en grève, va-t-elle chercher l'assentiment du pays entier ? — Elle commence par cesser le travail lorsqu'elle se croit assez forte pour soutenir la lutte. Ce n'est même, le plus souvent, qu'une petite minorité parmi la corporation elle-même, entraînant les indécis à sa suite. Ce n'est qu'ensuite que l'on fait appel à ceux qui peuvent la soutenir.

Et c'est comme cela que l'on doit faire, chaque fois que l'on veut réaliser quelque chose. La foule, ensuite, se range derrière le fait accompli.

En passant, j'ai parlé des lois inappliquées parce que, ou la foule n'était pas encore arrivée au degré de développement qu'elles comportent ou parce

que, déjà, elle l'a dépassé depuis longtemps. A ce sujet, il serait, je crois, fort curieux pour celui qui en aurait le temps de fouiller dans le fatras de toutes les vieilles lois encore en vigueur, puisque non abrogées, et d'en exhumer toutes les lois désuètes, inapplicables aujourd'hui. Il me semble qu'il y aurait des trouvailles intéressantes à faire et une philosophie à tirer.

De même qu'il y aurait un autre travail très intéressant à entreprendre, ce serait de faire le relevé des antiques coutumes et usages ayant survécu et continuant à faire force de loi, malgré le code.

M. Demolins, dans ses *Français d'aujourd'hui*, en cite quelques-uns où le droit de propriété, malgré l'appui des gendarmes, malgré le verdict des juges, a dû plier devant la tenacité des usagers résolus de faire respecter les droits que leur accordait la coutume.

Ce qui prouve que l'on n'a jamais que les libertés que l'on sait garder ou que l'on sait prendre.

On peut se rendre compte, par le peu que nous venons de voir, que l'abstention anarchiste n'est pas la place laissée libre aux mesures de réaction ; mais, tout au contraire, la lutte de tous les instants contre tous les abus, politiques et économiques, de l'ordre de choses actuel.

Mais d'autres raisons encore incitent les anarchistes à déserter le vote et la politique.

Voulant une société basée sur l'initiative individuelle, cette société ne sera rendue possible que

lorsque les individus s'habitueront à l'action individuelle. Et par action individuelle nous n'entendons pas, comme le prétendent les ignorants, l'action isolée, repoussant systématiquement toute entente, toute coordination d'efforts.

Ce que nous entendons, c'est l'individu agissant par lui-même, sur lui, dans ses relations, son entourage, son milieu; mais sachant, quand besoin est, combiner ses efforts avec ceux qui poursuivent la réalisation du même but. Sachant, en un mot, accomplir par ses propres efforts, isolés ou associés, tout ce dont il a conscience, à travers tous les empêchements.

Les anarchistes sachant d'autre part qu'étant données les divergences de tempérament, de caractère, d'idées, de besoins, qui différencient les individus, un état social ne peut pas avoir de réglementation unique, sans être arbitraire, despotique, favorisant les uns au détriment des autres, et en somme mécontentant la majorité des gens, ils en concluent que, pour passer de l'état social présent à l'état social futur, les individus doivent commencer par agir en l'état actuel comme ils devront agir dans l'état social de leurs rêves.

Et alors, agissant logiquement avec leur façon de concevoir les choses, ils refusent de participer à la confection de lois devant plier toutes les façons de voir sous la même façon d'agir.

Travaillant à la réalisation d'une société où chacun pourra librement évoluer selon les virtualités de son individualité, nous considérons comme illogique, absurde et mensonger, de participer aux comédies du parlementarisme qui, lui, a pour but

de poser des barrières à toutes les activités humaines.

Ne reconnaissant aucune loi, n'ayant nullement l'intention de forcer qui que ce soit à adopter notre manière de voir ou d'agir, nous n'avons que faire des lois de majorité. Ce que nous demandons, et que nous saurons prendre, c'est le droit d'agir et d'évoluer, en usant, comme nous l'entendons, de ce que nous devons aux générations passées. Libre à ceux qui veulent une tutelle, de se la donner, à condition qu'ils ne nous l'imposent pas.

La question de l'abstention est donc bien une question de principes. On ne conçoit pas un anarchiste prenant part à la comédie électorale, soit comme candidat, soit même comme simple électeur.

Seulement nombre d'anarchistes semblent en avoir fait la question principale de l'anarchie, et le but de tous leurs efforts, alors qu'elle n'est qu'une simple conséquence logique de nos autres façons d'agir et de penser.

Nombre de camarades et de groupes anarchistes semblent n'avoir d'activité qu'au moment des élections, retombant dans l'inaction en dehors d'elles, semblant croire par là, qu'il est d'une grande urgence pour l'idée anarchiste, d'obtenir un plus ou moins grand nombre d'abstentions.

Cela me semble mettre la charrue devant les bœufs. A mon sens, il ne peut y avoir d'abstention-

niste bien conscient que s'il a compris l'anarchie en toute son intégralité.

Il est de peu d'importance d'enlever quelques voix aux candidats. L'important est de bien faire comprendre aux gens que leurs maux dérivent de causes économiques, que les replâtrages politiques sont impuissants à les guérir, et c'est là une besogne de tous les instants, alors que les élections n'ont lieu que tous les quatre ans.

Faire le vide est bien, et ce serait maladroit de ne pas profiter de la période électorale pour aller combattre les mensonges des politiciens; mais il faut que l'on sente que, derrière cette abstention, il est une opinion publique puissante qui se forme, et entend mettre obstacle aux faiseurs de lois que la passivité moutonnière des majorités continue à faire sortir des urnes.

Et cette opinion, ce n'est pas seulement dans les réunions électorales qu'il faut la chercher, là où déjà les passions rendent l'entendement plus difficile, c'est à toute heure, en tous lieux, à chaque acte de la vie.

L'abstention voulue, systématique, consciente et persévérante de l'électeur ne s'obtiendra pas par la distribution de quelques placards, ou par quelques discours plus ou moins éloquents prononcés aux réunions organisées pendant la courte période d'agitation qui marque l'élection d'un député ou d'un conseiller municipal, et l'invitant à déserter ce qu'il considère non seulement comme un devoir, mais surtout comme un droit.

Toutes les vérités qu'on pourra lui dire n'auront que peu de prise sur lui; car, pour en saisir toute

la valeur, il faut qu'il ait compris toute l'atrocité du mécanisme social.

L'abstention, telle que nous la comprenons, telle qu'elle doit être, pour être la vraie et efficace, est le commencement de l'action. Et pour y arriver, il faut acquérir une perception nette sur la plupart des problèmes sociaux, ce qui ne s'acquiert que par un travail lent et continu d'éducation et de propagande.

Ce n'est que la compréhension de la théorie complète de l'anarchie qui peut faire un abstentionniste conscient. Ce n'est que lorsqu'il a compris que l'état social tout entier est mauvais, que cet état social doit être changé en ses bases, par la transformation de son organisation économique, que l'électeur comprendra toute l'inanité et le mensonge du verbiage politique, et ne s'y laissera plus engluer.

Je ne veux pas dire par là que ce soit perdre son temps d'aller dans les réunions électorales, mettre les candidats au pied du mur, leur démontrer toute l'inanité de leurs promesses, faire comprendre à ceux qui les écoutent qu'il est une action plus efficace.

Cette besogne doit être faite, seulement, il ne faudrait pas que ceux qui la font s'imaginent que l'important est d'influencer l'électeur. Quelques abstentions de plus ou de moins dans un vote n'ont aucune importance pour la marche de l'idée, surtout si cette abstention n'est pas fortement consciente.

La propagande dans les réunions électorales, comme toute notre propagande en général, du reste, ne doit pas s'attendre à des résultats immédiats. Ce que nous devons chercher à faire, c'est de semer les idées, forcer les cerveaux à réfléchir, en laissant au temps le soin de faire fleurir en conscience et en actes, les idées qu'il aura reçues.

Je crois donc qu'au lieu de tant appuyer sur les gens pour les amener à s'abstenir, il faudrait seulement leur expliquer parfaitement le mécanisme des institutions sociales, bien leur faire comprendre que les maux dont nous souffrons proviennent de leur fonctionnement, et leur sujétion à l'organisation économique.

Prendre ensuite chaque réforme proposée, en leur démontrant que les maux qu'elles prétendent guérir proviennent de causes qu'elles négligent, et que, en sociologie comme en médecine, ce sont les causes qu'il faut détruire pour faire disparaître les effets.

Or, quelle que soit la durée de la période électorale, il est impossible, en si peu de temps, de transformer en abstentionnistes les gens qui vous lisent ou vous écoutent.

Ce sont des semences que l'on jette en leur cerveau et qui germeront avec le temps, les circonstances et la réflexion.

Inutile de conclure à l'abstention. Qu'on leur fasse entrevoir les déceptions qui les attendent, en les engageant à se souvenir de ce qu'on leur aura indiqué, du jour où ils verront leurs espérances déçues, leurs efforts stériles.

Ils prendront conscience alors que la politique

n'est qu'un sophisme. Lorsqu'ils en seront là, non seulement, d'eux-mêmes, ils ne prendront plus part au vote, mais ils auront compris aussi qu'il existe un champ d'action plus efficace.

VII

RÉFORMES ET RÉVOLUTION

L'ignorance des individus sur l'anarchie. — Raisonnements d'ignorants. — Espérance n'est pas réalité. — Constater une situation n'est pas la créer. — Impuissance des réformes. — La forme sociale ne peut produire que les résultats pour laquelle elle est créée. — Raisonnement généreux, mais faux. — Intervention néfaste. — Réapparition de l'organisation sociale. — Déplacer le mal n'est pas le guérir. — Malfaisance de l'organisation sociale. — L'état social engendre la révolte. — Les victimes de la société. — L'autorité transforme à son avantage les améliorations qu'on lui apporte. — Elle doit se détruire et non s'améliorer.

En dehors de ceux qui sont ignorants de parti-pris, et de ceux qu'aveugle le préjugé autoritaire, il y en a une foule d'autres que l'on pourrait croire plus instruits de l'idée anarchiste; parce que, plus intelligents, on suppose qu'ils doivent avoir étudié ce dont ils parlent; mais qui, faute de savoir s'assimiler l'idée complète, retombent, lorsqu'on en revient à discuter les moyens de tactique, à rai-

sonner comme s'ils n'avaient jamais rien connu de l'anarchie.

Que les bourgeois conservateurs, ou les socialistes autoritaires, parlent de l'anarchie sans en connaître un mot, cela n'a rien qui nous étonne. Ce que ceux-là savent pertinemment, c'est que l'idée anarchiste dérange leur système, qui doit prévaloir avant tout, alors ils combattent à tort et à travers ce qui vient déranger leurs spéculations.

Plus ils prêteront de bêtises à leurs adversaires, plus belle posture ils se donneront devant la galerie. Le principal n'étant pas d'avoir raison, mais de paraître l'avoir.

Mais s'il y a une classe de gens qui devraient échapper à ce travers, ce sont ceux qui, sans accepter complètement nos idées, prétendent les accepter comme beauté d'idéal, avouent pour elles de la sympathie; sympathie mitigée de réserve, mais, en tout cas, les ayant côtoyées d'assez près pour qu'ils en connaissent la substance, tout au moins.

Eh bien, non; même parmi ceux-là, il s'en trouve qui, la plupart du temps, n'ont rien compris aux mobiles qui dirigent les anarchistes; et qui, lorsqu'ils discutent anarchie, se trouvent être tout aussi ignorants que ceux qui n'en ont jamais entendu parler.

Et cela, principalement, sur la question des réformes. Car, il faut bien le constater, pour beaucoup, encore, l'anarchie n'est qu'un idéal qui viendra on ne sait quand, dont on aime à rêver, parce qu'il est bon de se détendre les nerfs en se reposant l'esprit dans des rêves de bonheur sans

mélange ; mais qui doit s'effacer lorsqu'il s'agit de discuter les moyens « pratiques » d'améliorer l'ordre social actuel.

Ces discussions se renouvellent chaque fois qu'il est question du parlementarisme, de l'armée, du syndicalisme, de la coopération, ou de toute autre panacée qui doit rogner les griffes du capitalisme, apporter un bien-être quelconque aux travailleurs.

Et lorsque un anarchiste fort des critiques tant de fois formulées contre l'ordre de choses actuel, fort surtout de l'expérience acquise, vient, avec des arguments logiques, battre en brèche les réformes proposées, ils croient que nous ne repoussons leurs remèdes que parce que nous avons crainte, si on améliorait le système actuel, de voir s'évanouir les chances de révolution.

Ils affirment que les réformes que nous voulons ne sont que pour un avenir très éloigné, et que ce qu'ils veulent, eux, c'est réaliser, de suite, une portion de bien-être.

Et nous voilà forcés de recommencer toute notre critique, tout l'exposé de nos idées, pour démontrer que, dans la société actuelle, tout se tient, et que la situation du travailleur ne sera changée que lorsque l'organisation économique de la société sera elle-même changée.

Or, ceux qui accusent les anarchistes d'être des fanatiques de la révolution, leur reprochant de repousser les améliorations partielles par crainte de voir reculer les possibilités de la révolution ; ceux-

là parlent de l'anarchie, comme des aveugles pourraient parler de couleurs.

Sans s'en apercevoir, sans doute, ils se tiennent le petit raisonnement suivant :

« Les anarchistes trouvent rétrograde mon projet de loi ayant pour but de limiter les droits du patron; ils repoussent les plus belles réformes qu'on leur présente, ce ne peut être qu'un parti-pris de leur part; c'est certainement parce qu'ils ne croient qu'à la révolution. Ils ne connaissent qu'elle, et voilà pourquoi ils repoussent toute réforme qui, appliquée, aurait pour effet d'éviter la lutte qu'ils veulent à tout prix ».

Et ce raisonnement leur paraissant très logique, ils s'emballent dessus, s'imaginant très sincèrement combattre la théorie anarchiste, tandis qu'ils ne combattent que les moulins à vent de leur imagination.

Si au lieu de se demander pourquoi ils repoussent telle et telle réforme, on se demandait « pourquoi les anarchistes sont révolutionnaires? » cela, peut-être, amènerait ceux qui prétendent nous réfuter, à fouiller un tout autre ordre d'idées qui les ferait, sans doute, raisonner différemment.

On verrait que les raisons que nous donnons, pour ne pas nous embrigader à la suite des politiciens qui font miroiter, aux yeux des travailleurs, les bienfaits de lois réformatrices, sont tout autres que celles que l'on suppose.

On verrait que les anarchistes ne sont pas les partisans de « l'art pour l'art » que l'on s'imagine; que leur conception va plus loin que l'admiration du « beau geste », qu'ils ne sont nullement des

fanatiques rêvant d'égorger les trois quarts de l'humanité pour assurer le bonheur de l'autre quart.

Oh! ils n'ont pas de sensiblerie inutile. Ils ne s'effraient pas de la disparition des parasites qui, dans leur égoïsme, voulant assurer l'ordre de choses existant, se mettant en travers de la poussée révolutionnaire, se trouveront emportés par le flot.

Les privilégiés de l'heure actuelle peuvent être très satisfaits de ce qui existe. Il se comprend très bien qu'ils s'attachent à défendre les institutions qui leur assurent luxe et oisiveté. Mais, de leur côté, ils ne doivent pas s'étonner si, au jour des règlements de comptes, il y a des représailles.

Mais si ceux qui jouissent de l'état présent tiennent à perpétuer cet état de choses, de son côté, la grande masse qui peine et souffre, a bien plus de raisons encore de vouloir modifier sa situation. Et, s'il y a conflit, tant pis pour ceux qui veulent assurer la perpétuité de leur satisfaction personnelle sur la perpétuité de l'exploitation des autres.

A constater cela, il n'y a nul dilettantisme révolutionnaire. Il ne dépend pas plus de nous d'éviter la catastrophe que de l'amener. Nous subissons des fatalités économiques; nous les constatons; rien de plus.

Les anarchistes, et bien d'autres avant eux, ont démontré que les classes possédantes n'abandonnaient jamais, de leur plein gré, les prérogatives qui font leur situation. L'expérience nous enseigne que lorsqu'elles étaient forcées de faire une concession, l'exercice de leur autorité, tant qu'elles

possédaient une parcelle de pouvoir, n'avait pour but que d'annuler les concessions faites, de les rendre illusoires, et de faire rendre aux institutions nouvelles, le contraire de ce qu'en espéraient ceux qui les avaient obtenues.

J'ai, dans quelques chapitres de la *Société Mourante*, essayé de démontrer que quelques-unes des réformes, parmi les plus prônées, ne réformaient rien du tout.

Mais on peut les prendre toutes, les passer en revue l'une après l'autre, on s'apercevra vite qu'elles ne touchent en rien aux rouages essentiels de l'organisation capitaliste, ne sont que des ornements ajoutés à la carcasse existante, changeant la forme en apparence, mais la laissant intacte sous les transformations artificielles ajoutées.

Si elles s'attaquent effectivement au système d'exploitation, elles sont éternellement repoussées, il faudra un coup de force pour les imposer. Alors, pourquoi s'arrêter en chemin? Pourquoi ne pas reconnaître que c'est l'ordre social tout entier qui doit disparaître?

Au surplus, le régime que nous subissons, n'est-il pas le produit de réformes qui, jadis, en leur temps, nous furent proposées comme les plus aptes à opérer notre émancipation, assurer le bien-être à tous?

N'a-t-il pas fallu nombre de révolutions pour obtenir celles qui assuraient un changement réel? — et même celles qui n'étaient qu'un trompe-l'œil. — Et, par la suite, l'œuvre des législatures, n'a-t-elle pas été d'en atténuer les effets au profit des privilégiés?

Si nous avions des siècles d'existence devant

nous, nous pourrions consacrer quelques années de notre vie à expérimenter les panacées que l'on nous présente; mais, hélas! ce ne sont que des années que nous avons à vivre, et l'expérience du passé nous démontre que voilà des milliers d'années que l'humanité perd son temps en des essais semblables.

C'est pourquoi, au lieu de réformer des détails insignifiants de l'ordre social, nous voulons détruire ce qui existe pour qu'il fasse place à la nouvelle organisation qu'élabore l'évolution humaine.

Lorsqu'on vient inviter les travailleurs à tourner leurs forces vers la réalisation d'une réforme, on est coupable de tromperie lorsque, lors de son application, elle ne rend pas tout ce qu'elle avait promis.

Vous êtes convaincus de son excellence, cela se peut. Mais combien d'autres étaient reconnues excellentes avant leur mise en pratique, et sont devenues, par la suite, entre les mains des politiciens, de nouveaux moyens d'exploitation?

C'est qu'il ne suffit pas d'être animé des meilleures intentions du monde pour faire que le mécanisme social produise un travail autre que celui pour lequel il est construit.

L'argumentation des partisans des réformes partielles est celle-ci : « La révolution? cela est très bien; mais elle est si éloignée! qui sait si jamais elle viendra? et, accomplie, nous ignorons ce qu'elle aura pu produire.

» Nous voulons réaliser telle ou telle réforme,

parce que nous cherchons à économiser des existences, aujourd'hui, demain, tout de suite; nous voulons diminuer la somme éparse de malheurs et d'injustices, opérer graduellement, ce que vous voulez opérer d'un bloc [1]! »

C'est un raisonnement très généreux cela, je n'en disconviens pas. « Vouloir » éviter les effusions de sang : « Vouloir » diminuer la misère, l'injustice et le nombre des victimes; cela sûrement, part d'un cœur excellent; mais tout cela ne sont que des phrases sentimentales qui peuvent bien prouver la bonté de cœur de celui qui les exprime, mais sont nulles au point de vue de la logique.

Lorsqu'il s'agit de lutter contre l'état social, vouloir n'est pas toujours pouvoir, et, faudrait-il éviter d'aider à l'écrasement des victimes, sous prétexte de travailler à une suppression hypothétique de la misère?

L'empressement de ces braves gens me fait l'effet de l'intervention de celui qui, voyant son ami aux prises avec l'adversaire qui l'aurait giflé, sous prétexte de lui épargner une lutte inégale, tenterait de les séparer, en tenant les deux bras de celui qu'il veut protéger, le laissant ainsi sans défense contre les coups de son adversaire.

Une réforme ne s'applique pas sur un système social, comme un emplâtre sur le ventre d'un malade avec la consolation philosophique de ce paysan qui, ne sachant quel remède économique administrer à sa vache malade, lui crachait au cul, disant : « Tiens! pauvre bête, si ça ne te fait pas de bien, ça ne te fera toujours pas de mal! »

1. G. Lecomte : *Société Nouvelle*, septembre 1896.

En sociologie, quand le remède ne produit pas le bien annoncé, c'est toujours le mal qu'il engendre ; car ses résultats ne fussent-ils que négatifs, il a fait perdre du temps à ceux qui ont espéré en son efficacité !

Voilà ce dont il faudrait tenir compte ; car tout le temps perdu à conquérir une réforme inutile est une prolongation de l'ignorance.

Telle réforme, dit-on, apportée à notre état social, doit améliorer la situation des travailleurs, calmer telle ou telle de leurs souffrances, satisfaire à telle ou telle aspiration humaine. Bon ! cela est très bien, et nous sommes avec vous, si vous nous prouvez que les résultats espérés découleront forcément de l'application de votre réforme.

Mais, malheureusement, lorsque vous vous évertuez à nous démontrer les bienfaits de votre dictame, vous raisonnez absolument comme si le capital n'existait pas avec toutes ses institutions.

Vous oubliez que, tant qu'il y aura des exploiteurs, ils exploiteront, et que tant qu'il y aura des rouages gouvernementaux fonctionnant pour assurer la bonne marche de cette exploitation, ils entraveront tout ce qui aurait pour effet de diminuer cette exploitation.

— Mais, ma réforme doit améliorer ceci, empêcher cela ! changer telle chose, transformer telle autre !...

— Oui, mon brave homme. Vous êtes convaincu de la chose, je n'en disconviens pas ; mais en admettant, chose peu probable, que votre idée

soit appliquée telle que vous l'avez conçue, vous oubliez que c'est par les institutions existantes qu'elle doit être mise en pratique, et que, encore une fois, leur rôle est d'empêcher de porter atteinte aux pseudo-droits du capital sacré.

Votre réforme vous paraît admirable, en théorie, parce que vous avez oublié de la comparer avec toutes les contingences qui doivent la modifier en pratique; mais une réforme pour améliorer réellement le sort matériel des travailleurs, donner satisfaction à quelques-uns des désirs que comprime notre état social, devrait rogner sur les bénéfices du capitaliste. Or c'est une chose que celui-ci n'acceptera jamais, tant qu'on ne l'y aura pas contraint.

— Cependant?...

— Il n'y a pas de cependant. Ou bien votre prétendue réforme ne réformera rien, elle ne touchera pas aux bases essentielles de la société capitaliste; alors, soyez sans crainte, on l'appliquera en toute sa teneur, en ayant l'air de vous faire une concession énorme; ou bien si, vraiment, elle modifie en bien quelque rouage capitaliste, soyez certain que ce ne sera qu'en aggravant les effets d'un autre côté — si ceux qui seront chargés de l'appliquer n'ont pas su, auparavant, la châtrer complètement.

En sociologie comme en physique, rien ne se crée de rien. Votre amélioration ne sera qu'apparente. Vous aurez déplacé le mal, vous ne l'aurez pas guéri, et n'aurez réussi qu'à créer un trompe-l'œil, un mensonge de plus.

Tant que les riches vivront sur le travail des pauvres, il faudra bien que ce soient ceux-ci qui

paient de leurs peines, de leur vie, de leur santé, de leur travail, et de leurs privations.

Nous aussi, nous ne demanderions pas mieux que l'organisation sociale s'améliorât graduellement, nous évitant, à nous ou à nos descendants, l'effort d'une révolution, l'immolation de nombreuses victimes, sans compter, qu'il nous serait bien plus agréable que notre rôle se bornât à nous adapter à la société actuelle, pouvant, nous aussi, prendre place à côte des dirigeants, en venant prôner nos petits projets de réforme, que ces bons électeurs nous enverraient proposer à la Chambre.

Croit-on que, à nous aussi, le cœur ne saigne pas à la pensée des victimes que nécessitent les revendications armées ? — Croit-on que même les revendications pacifiques, n'aient pas les leurs ? — Croit-on que c'est de gaîté de cœur, par pur dilettantisme, et par amour de voir couler des larmes et du sang, que nous constatons la nécessité de la lutte ?

Et la lutte sera-t-elle amenée par le fait de cette constatation, ou par la résistance des classes pourvues, par leur volonté de ne rien accorder aux réclamations des dépossédés ?

Nous n'avons pas, du reste, la prétention de croire que ce sont nos prédications plus ou moins enflammées qui vont soulever les foules. Nous n'avons pas l'outrecuidance de croire que c'est à notre voix que vont se soulever les combattants, que ce sont nos écrits qui vont les pousser à la rue. Nous l'avons déjà dit, nous sommes plus modestes, et dans nos désirs, et dans la conscience de notre rôle. Nous

n'avons qu'une prétention : aider la lumière à se faire dans les cerveaux; aux circonstances et aux individus à faire le reste.

Révolutionnaires, nous le sommes, parce que nous avons la conviction raisonnée que les privilégiés n'abandonnent, si on ne les y force, aucun de leurs privilèges ; parce que, tout, dans les faits, nous démontre que l'organisation sociale nous mène à un cataclysme, que ce n'est pas de fermer les yeux que cela l'évitera; qu'il n'y a qu'à s'y préparer pour lui faire rendre toute la somme d'utilité qu'on pourra lui faire rendre.

Et nos efforts portent à ce que les travailleurs y voient clair comme nous, ayant su se préparer pour que, lorsque les événements se présenteront, ils sachent profiter de la lutte où ils se trouveront entraînés, ne soient pas à la remorque des faiseurs et des habiles.

Autant que vous, nous déplorons les victimes ; mais de plus, nous savons que notre état social, par le fait de sa mauvaise organisation économique, en broie des centaines et des milliers tous les jours, dont le sort n'en est pas moins déplorable pour faire moins de bruit, la perte non moins certaine pour n'être due qu'à la faim et aux privations, au lieu d'être occasionnée par une balle ou un coup de sabre.

Que de cris de souffrances s'élèvent, à chaque instant, sans que rien ne soit fait pour atténuer le mal de ceux dont ils émanent ! Combien de plus

nombreux, encore, sont étouffés, n'éveillant aucun écho !

A toute heure, à chaque minute de la vie, combien de cœurs et de cerveaux sont broyés par l'inconscience de ceux qui nous dominent, sans que nous qui souffrons de ces souffrances, qui grinçons des dents lorsque leurs cris nous vrillent le cerveau, puissions leur venir en aide, liés que nous sommes, par les institutions, les lois et les fatalités économiques.

Nous aussi, nous voudrions pouvoir arracher quelques victimes, si infime en soit le nombre, au minotaure social ; combien heureux nous serions de voir atténuer la somme de mal qui existe, si cela nous était montré vraiment possible, au risque même de voir s'éloigner la réalisation complète de ce que nous voulons, si on pouvait nous prouver l'efficacité des remèdes proposés.

Mais, jusqu'à ce jour, les palliatifs apportés n'ont eu pour effet — si ce n'était leur but — que de leurrer d'un vain espoir ceux qui souffraient ; de retarder ainsi la réalisation de leur pleine conscience, et d'aider par là à la prolongation de ce mauvais ordre social qui, dans sa marche inconsciente, broie sans trève des consciences et des vies humaines.

C'est pourquoi, lorsqu'on nous présente un projet de réforme, nous le discutons; nous le comparons avec les institutions existantes et cherchons à prévoir ce qu'il deviendra après avoir passé par leurs étamines.

N'est-ce pas notre droit? Est-ce que, par hasard,

nos idées seraient seules à pouvoir être discutées, et que tout ce qui veut respecter ce qui existe, jouirait, par contre, du droit d'échapper à toute investigation ?

Si nous nous apercevons que, consciemment ou non, on nous leurre, que l'on amuse les spoliés de l'ordre social avec des sornettes, pourquoi n'aurions-nous pas le droit de le crier bien haut ? Lors même que l'auteur du projet de réforme serait parfaitement convaincu de sa perfection ; sa conviction l'en fait-il meilleur ?

Est-ce notre faute, à nous, si la mécanique sociale est ainsi faite que, ne tenant aucun compte des intentions, elle poursuit aveuglément sa marche, réglant à la sienne celle des engrenages nouveaux que l'on tente d'y introduire, ou bien les brise lorsqu'ils ne peuvent trouver place dans le mécanisme ?

Etablie pour assurer la bonne marche de l'exploitation capitaliste, notre société fait tourner au plus grand profit de son organisation toute amélioration qui lui est apportée. Pour que tous les travailleurs, dans la société actuelle, profitent d'une amélioration matérielle, il faudrait porter atteinte à ce que les capitalistes nomment leurs droits. Essayez donc de le faire sans révolution.

Si ladite réforme apporte un bien-être réel à une portion de la société, sans toucher aux « droits du capital », c'est qu'elle aura rejeté la part de fardeau de ceux-là, sur de moins favorisés. Elle n'aura allégé certaines misères qu'en ajoutant à certaines autres.

Quel que soit le point de notre programme

qu'ils discutent, quelle que soit l'assertion de nos adversaires que nous combattions, ceux-ci, en reviennent toujours à leur éternel argument : « Ce que vous voulez ne sera réalisable qu'en l'an 3000, et nous, nous voulons réaliser quelque chose tout de suite. »

Or, jusqu'à ce jour, nous nous sommes aperçu que les projets présentés par ceux qui repoussent notre idéal comme irréalisable, souffraient encore moins la discussion.

Nous avons vu lorsqu'ils sont parvenus à les faire appliquer, qu'ils ne soulageaient aucune des souffrances qu'ils devaient guérir, n'avaient arraché à l'hydre sociale aucune des victimes qu'elles devaient sauver.

Tant que l'on ne nous aura pas démontré que le meilleur moyen d'obtenir ce que l'on désire est de demander autre chose, je persiste à croire que le moyen le plus pratique de se débarrasser des maux dont on souffre est de chercher à en détruire les causes au lieu de s'attaquer aux effets, chose qu'oublient toujours les réformistes qui veulent toujours s'en prendre aux effets, ignorant les causes.

Et lorsqu'ils auront bien compris cela, ils verront alors que l'organisation sociale étant un tout, ce n'est pas seulement dans ses détails qu'elle doit être modifiée.

VIII

AUTRES ERREURS DES RÉFORMISTES

La société est un creuset où viennent se combiner les idées diverses. — Ce sont les idées les plus actives qui ont le plus de chance d'influencer l'évolution. — Nécessité de l'idéal. — Impossibilité d'être juste dans la société actuelle. — Fausse générosité des prétendus réformateurs. — C'est toujours les puissants que l'on protège. — Plus d'autorité, plus de propriété. — Irréconciliabilité des voleurs et des volés. — Le travailleur a droit à toutes les jouissances. — Identité des droits individuels. — Imprescriptibilité des droits des spoliés. — Qu'importe le progrès à celui qui crève de faim. — C'est toujours aux misérables que l'on prêche l'abnégation. — Nous n'aurons que selon l'énergie que nous saurons dépenser.

Dans le chapitre précédent nous avons vu que les partisans des réformes donnent comme justification de leur action « qu'il faut savoir modérer ses désirs, s'attacher à ne réclamer que ce que l'on sait pouvoir être arraché à ceux qui détiennent le pouvoir ».

Ceux-là, ce sont les habiles, et j'ai répondu. Ils admettent la légitimité des réclamations les plus hardies, ce n'est que sous couleur d'être « prati-

ques » qu'ils les démolissent ensuite en détail, y opérant des sélections « régressives ».

Nous avons vu que c'était une erreur absolue, de croire que c'était en modérant ses demandes que l'on en obtenait plus facilement la réalisation. Les réformes qui s'accomplissent, ne sont pas celles dont les partisans ont été les plus modestes, les plus anodins dans leurs réclamations.

Les réformes qui réussissent à se faire jour, sont toujours celles dont les partisans ont su se remuer pour les propager, ont su par leur parole, leurs écrits, par leurs actes surtout, les faire entrer assez dans la façon de procéder des gens pour que, à un moment donné, le Parlement soit amené à consacrer la nouvelle façon de se comporter, en lui fournissant une législation *ad hoc*.

Ces réformes, il est vrai, ne s'accomplissent jamais aussi intégralement que leurs promoteurs les avaient imaginées. Jamais dans le sens absolu de ceux qui les propagèrent.

En passant dans la pratique elles se transforment sous l'action de ceux qui, en se les appropriant, les accommodent à leur façon de voir et de sentir, influencés eux-mêmes par d'autres idées à côté.

Dans le conflit d'idées diverses qui s'opère pour l'évolution humaine, les idées les plus osées, qui semblent les plus impraticables, si elles ne se réalisent pas d'un bloc, n'en ont pas moins une influence décisive sur l'évolution de chaque jour, en forçant les timorés à tenir compte de ce qu'elles nous montrent comme but à atteindre.

Et c'est pourquoi, il est bon qu'il y ait des gens qui abandonnent un peu les chemins battus, soi-

disant pratiques, pour vagabonder un peu à travers l'idéal, puisque cela a pour effet de forcer à marcher ceux qui, à chaque tournant de route, ne demanderaient qu'à s'arrêter.

Mais il y a une autre classe de réformistes, de très bonne foi sans doute, je veux bien le croire, qui, sans trop de difficultés admettent que la société n'est pas ce qu'il y a de mieux organisé, qu'elle devrait bien accorder plus de bien-être, plus de loisir à celui qui travaille, mais affirment également qu'il y a des droits acquis qu'il faut respecter, qu'il n'y a de réforme légitime que celle qui ne touchera pas aux droits sacrés du capital.

« Les patrons, » disent-ils, « subissent des conditions de lutte dont ils ne sont pas les maîtres et qu'ils n'ont pas créées ; il y a un niveau de salaire qu'ils ne peuvent dépasser sous peine de ruine, et dont les travailleurs doivent tenir compte dans leurs réclamations. »

Eh! oui, votre société est ainsi constituée, que les individus, par leurs intérêts antagoniques, se trouvent à l'état perpétuel de lutte. Nous avons un état social si beau que, les privilégiés voudraient-ils tenir compte des droits des spoliés, leur bonne volonté se trouverait réduite à néant, car, alors, ils ne pourraient pas soutenir la lutte contre leurs autres concurrents. Oui, nous avons une organisation économique qui condamne le travailleur à une situation médiocre sans fin, à une privation perpétuelle dans la satisfaction de ses besoins. Et c'est la con-

damnation la plus absolue de l'état social que vous voulez défendre que vous prononcez ainsi.

Si le privilégié n'est pas responsable d'un ordre de choses qui existait avant lui, le déshérité n'en est pas davantage l'auteur ; pas plus que le privilégié il n'en est responsable, seulement lui en souffre, l'autre en jouit. C'est pourquoi il faudra bien que ça finisse quand les spoliés auront compris que l'état de choses actuel ne persiste que grâce à leur ignorance et à l'appui qu'ils lui prêtent.

Et alors que nous importent les doléances des exploiteurs se plaignant de ne pouvoir résister à la concurrence ! Nous, nous voulons vivre toute notre vie, nous voulons développer complètement toutes nos facultés, épanouir notre individualité en toute son intégrité, satisfaire nos goûts du bon, du beau, du vrai. L'exploitation doit disparaître.

Nous avons vu que, sans toucher à ces prétendus droits, il n'y avait qu'illusion et déception.

Mais leur erreur la plus grande, c'est lorsque, avouant que la situation du travailleur est mauvaise, reconnaissant qu'il a droit à une amélioration, ils ajoutent aussitôt que la société fait assez en permettant à ceux qui n'ont rien d'employer leur intelligence à acquérir par les moyens qu'il leur plaira pourvu qu'ils ne soient pas proscrits par ses codes.

Pour eux, il doit y avoir des pauvres et des riches. Tout ce qu'ils admettent, c'est que l'ouvrier devrait gagner un peu plus, de façon à arriver à pouvoir se mettre à l'abri des chômages, économiser pour parer aux maladies, et la vieillesse.

Et lorsque, ainsi, ils ont reconnu aux travailleurs

le droit à une existence moins précaire, lui tolérant la « poule au pot » le dimanche, une pomme de terre de plus à chaque repas, ils s'imaginent avoir atteint ainsi le summum de justice sociale qu'il soit donné à l'homme d'atteindre ; et, parce qu'ils lui auront reconnu le droit de ne travailler que dix heures par jour au lieu de onze ou de douze, traiteront l'ouvrier d'ingrat, s'il ne sait pas se contenter de ces largesses, et veut obtenir davantage.

Sur quel droit s'appuient-ils pour venir lui demander d'être sobre dans ses réclamations, d'attendre patiemment qu'il soit mort pour que, d'ici deux à trois mille ans, l'état social progresse sans secousse ?

Ces gens-là ne se sont jamais dit que, du moment qu'il fournit sa part de travail, l'individu a droit, non pas à un peu de bien-être, mais à « tout » le bien-être, non pas à un peu de justice, mais à toute la justice, et que sa part ne sera complète que du jour où il ne sera plus forcé de vendre sa force de production à celui qui, profitant de l'ignorance de ceux qui nous précédèrent, de la mauvaise organisation sociale qui en dérive, ont hérité des moyens artificiels d'exploitation pour le pressurer.

C'est que, pour nos réformistes, le principal, avant tout, est que les jouisseurs ne soient pas troublés dans leur digestion.

Pour que s'améliore l'état social, il faut de la sagesse et des sacrifices, ce n'est pas à ceux qui regorgent de tout qu'on va les demander, c'est à ceux dont la vie, déjà, n'est faite que de sacrifices et de privations.

Eh bien! n'en déplaise aux sages et aux modérés, ce n'est pas seulement de la commisération, ce n'est pas seulement un peu de bien-être, une simple détente à notre misère que nous réclamons, nous voulons tout ce qui est utile au développement intégral de notre personnalité, tout le bien-être que réclame la satisfaction de nos besoins physiques, intellectuels et moraux.

Mais votre ordre social, tel qu'il existe, ne peut assurer ces moyens qu'aux favorisés de la fortune; qu'à ceux qui acceptent les conditions de lutte qu'elle leur offre, et ne reculent pas devant l'exploitation de leurs semblables, ne s'inquiétant en rien des cris de douleur de ceux qu'ils peuvent écraser sur leur route dans leur course à la fortune.

C'est pourquoi poussant même le sybaritisme plus loin, nous ne voulons pas que notre félicité soit troublée par les réclamations de ceux qui pourraient se trouver frustrés, et que broie une organisation sociale défectueuse; c'est pourquoi nous voulons que les moyens de se développer soient mis à la portée de tous.

C'est pour cette raison que doit disparaître cette société mauvaise; que nous trouvons insuffisantes les augmentations de salaire, annihilées, qu'elles sont, par un système fiscal aussi vicieux que l'ordre social dont il découle, et que, de plus, elles ne suffisent pas à assurer tout ce qui nous est nécessaire.

Nous ne voulons plus de possédants et de sans-abri, plus de gouvernants ni de gouvernés. A chacun la possibilité de se tailler sa part de bonheur, à chacun la liberté d'évoluer comme il l'entend.

Et c'est pour ces raisons que nous disons aux tra-

vailleurs : « Prenez de vos exploiteurs, tout ce que vous pourrez leur arracher, mais ne vous fatiguez pas dans vos réclamations. Défendez vos salaires, luttez pour les faire augmenter si vous voulez, mais que ce ne soit qu'une étape pour obtenir davantage.

» Pas de conciliation entre vous et ceux qui vous louent votre force de production. Poursuivez la lutte, jusqu'à ce que vous aurez repris tout ce qui vous appartient, — c'est-à-dire, la libre disposition de ce que vous produisez, par la conquête de l'outillage et des moyens de production. Et ne vous arrêtez, que lorsque, ayant complètement transformé l'état social, vous serez arrivés à l'établir sur la véritable justice, sur une complète solidarité ».

Ah ça ! ceux qui trouvent nos réclamations exagérées, voudraient-ils nous dire sur quoi ils se basent pour trouver que le travailleur devrait se trouver satisfait d'une amélioration qui lui permettrait de manger à peu près à son saoûl, de ne pas tout à fait crever de faim lorsqu'il est vieux ?

Si le besoin de manger est le besoin primordial à satisfaire, la vie, pourtant, ne se résume pas en cela seul. Ce besoin une fois satisfait, il en naît d'autres qui, à leur tour, exigent leur satisfaction.

C'est de la naissance de ces besoins, et de la recherche des moyens de les satisfaire, que sont nés le développement de l'intelligence de l'homme, les progrès accomplis, les complications de notre pensée, l'élargissement de nos facultés.

Vous qui avez détruit le droit divin, qui avez dé-

montré l'unité de départ de la race humaine, énumérez-nous donc les raisons qui feraient, qu'aujourd'hui, le droit de jouir des développements acquis, serait réservé à une seule minorité, tandis que le reste serait condamné à produire, peiner, pour cette minorité, éternellement exclu de la beauté des choses, sevré de ce qui devrait faciliter son développement.

« Il faut respecter les droits acquis, » nous dit-on. — Alors parce nous avons été volés, il nous faudrait nous résigner à continuer de l'être éternellement pour ne pas troubler la digestion de ceux qui jouissent de la part qu'ils nous ont volée?

Parce que l'injustice de votre organisation sociale nous a fait naître du côté des volés, il nous faudrait nous résigner à n'être que des bêtes de somme à votre service? Il nous faudrait renoncer à jamais développer notre être parce qu'une minorité en a accaparé les moyens et prétend nous en interdire l'accès?

Cette résignation vous pouviez l'espérer alors que nous étions dans l'ignorance; mais aujourd'hui que nous savons ce que nous sommes, que nous sentons ce que nous pouvons devenir, n'espérez pas arrêter les revendications qui montent à l'assaut de cet ordre qui vous est si cher.

» Un bouleversement social », reprend-on « pourrait amener des injustices plus grandes, un recul de l'humanité, une destruction des progrès accomplis ».

Outre que cela n'est nullement prouvé, que veut-on que cette crainte fasse à ceux qu'écrase votre organisation sociale?

Est-ce que ceux qui crèvent de faim maintenant peuvent avoir crainte de voir s'empirer leur situation? Qu'importe la disparition du Progrès à ceux qui ne le connaissent que par les souffrance qu'il leur apporte? Ils ne peuvent en connaître la beauté puisque vous empêchez à leur cerveau de se développer?

Si vous avez tant crainte d'un retour à la barbarie, conseillez donc aux repus de faire enfin quelques concessions.

Il y a d'un côté ceux qui produisent tout, et qui n'ont rien; de l'autre ceux qui ne font rien et qui abusent de tout, et lorsqu'il s'agit de demander des concessions, c'est à ceux qui n'ont que l'infortune en partage que vous venez demander de nouveaux sacrifices!

Lorsqu'ils se lèvent pour réclamer leur droit à la vie, c'est à eux que vous conseillez de se tenir tranquilles, que vous demandez d'attendre encore, alors qu'ils vivent d'espérance et d'illusions, attendant que ceux qui possèdent tout, veuillent bien leur concéder un os à ronger!

Les privilégiés qui ont toujours joui de tout, qui n'ont qu'à souhaiter pour voir se réaliser tous leurs désirs, ne verront-ils donc jamais venir leur tour de faire enfin quelques sacrifices à cette fameuse loi du progrès dont ils se réclament si souvent?

Le fameux Crésus qui, accablé de richesse, jeta son anneau à la mer, comme sacrifice au bonheur qui l'écrasait, si son offrande était plus que modeste, faisait tout au moins ainsi l'aveu de ne posséder qu'au détriment d'autres. Nos possédants actuels

n'ont pas même ce sentiment. Devant les misères les plus affreuses, leur cœur ne s'émeut pas. Ils ne se sont jamais dit que leur luxe n'était fait que de ces misères et de ces privations.

Nous sommes las de demander, las d'attendre. Ce n'est pas qu'un peu de justice que nous voulons, mais la justice, complète, intégrale. Ce n'est pas après notre mort que nous voulons une transformation sociale qui nous émancipe, mais de notre vivant, de suite.

Et c'est pourquoi, loin de restreindre notre programme, loin de diminuer nos réclamations, nous voulons les crier plus grandes, plus nombreuses, nous voulons un état de choses où toutes les aspirations humaines pourront trouver satisfaction.

Tandis qu'il a été démontré, je ne sais combien de fois, combien fausses et mensongères étaient vos promesses d'amélioration.

L'organisation capitaliste est telle que les améliorations soi-disant pratiques que l'on prétend y apporter ne sont qu'illusoires et impraticables, n'ont qu'un effet, faire perdre de vue aux travailleurs le but réel de leurs revendications, pour les lancer à la conquête de réformes chimériques.

Certes, plus je vais, plus je suis convaincu que l'état social ne changera pas brusquement ; que les révolutions qui se préparent, ne seront que des étapes successives de ce que nous voulons réaliser.

Mais ce dont je me convaincs aussi de plus en plus, c'est que ce ne sont pas les réformes politiciennes qui prévaudront. Les seules réformes pos-

sibles sont celles qui surgiront de l'action individuelle se transformant sous l'action d'un idéal supérieur, évoluant sous la poussée de nouveaux aperçus, se modelant aux circonstances.

La révolution sociale sera la poussée qui déblaie la place des obstacles qui s'opposent à l'esprit nouveau, son dernier effort pour s'épanouir en toute sa plénitude, réalisant tout ce que l'évolution générale lui permettra de réaliser.

Pour qu'une réforme aboutisse, ce n'est pas seulement elle qu'il faut chercher à réaliser, qu'il faut préconiser, mais bien tout l'idéal fécond dont elle fait partie, qui nous enseigne des façons de vivre plus logiques, qui, en nous impulsant vers une transformation radicale, nous fait trouver, chemin faisant, les étapes inévitables par lesquelles doit passer l'évolution humaine.

En agissant ainsi, nous ne savons quel degré d'évolution nous arriverons à réaliser, puisque cela dépend aussi de l'évolution de ceux qui nous entourent, mais nous aurons fait tout ce qu'il était possible à une force individuelle de faire, et nous aurons vécu une partie de notre idéal, puisque nous aurons lutté pour le faire comprendre et le réaliser.

IX

L'ANARCHIE ET LA VIOLENCE

On n'a pas toujours le choix des moyens. — Le moyen n'infirme pas l'idée. — La violence découle de l'organisation sociale elle-même. — La conviction comporte l'action. — Responsabilité sociale. — Incapacité de l'esprit humain à généraliser. — L'action n'est violente que selon la résistance qu'elle rencontre. — L'insurrection ne se prêche pas. — La société se plaint de la violence alors qu'elle s'en sert à chaque instant. — Les résultats d'une action sont toujours incertains avant de l'entreprendre. — Il faut agir pour savoir si on aboutira. — Reculs devant les responsabilités. — Irresponsabilité des foules.

Ayant repoussé l'action légale et parlementaire, il nous faut arriver maintenant à parler de la violence; car, nombre de gens, lorsqu'ils ont parlé bombes et propagande par le fait, s'imaginent avoir défini l'anarchie, et sont tout étonnés lorsqu'on leur démontre que l'anarchie ne s'arrête pas là, qu'elle a des conceptions plus hautes.

Combien d'autres, encore, qui nous disent : « Vous avez, certes, des conceptions très belles; c'est un idéal magnifique à donner à l'humanité;

mais ce qui nous fâche, c'est que vous fassiez toujours appel à la révolution. La violence, vous devriez le savoir, n'a jamais rien produit, n'a jamais rien su établir. Pourquoi ne pas y renoncer? Pourquoi, au lieu d'en appeler à la force brutale, ne pas vous en rapporter à la persuasion? »

D'autres, encore, nous disent : « Vous voulez la liberté, comment pouvez-vous en appeler à la violence qui est essentiellement autoritaire? »

A ces derniers, il est facile de répondre. La violence est autoritaire lorsqu'on l'emploie à forcer les gens à faire ce qui leur répugne. Mais si je l'emploie à me débarrasser des entraves que l'on veut me mettre, il me semble que je fais là, acte de liberté par excellence.

Quant aux autres, ce qui a contribué à leur ancrer cette idée dans le cerveau, c'est que nombre d'anarchistes, impatients de voir réaliser leur idéal de bonheur, désireux d'en avancer la réalisation qui leur paraît toujours trop éloignée, et croyant aller plus vite en prêchant la révolution, en ont fait le but unique de leurs efforts.

Et puis, il faut bien l'avouer, dans certains journaux aussi, quelques individus, plus exubérants qu'équilibrés, ont pu donner cette idée de l'anarchie par leurs appels à la violence sans rime ni raison.

Mais si l'anarchie ne repousse pas la violence, lorsqu'elle lui est démontrée être indispensable pour son affranchissement, elle n'en fait pas un système. C'est pour elle un moyen, discutable, comme toute chose, mais qui, en somme n'est qu'un point accessoire de l'anarchie et doit dispa-

raître, les obstacles supprimés, n'infirmant en rien aucune des données de l'idéal lui-même.

Dans la *Société mourante*, dans la *Société future*, et dans l'*Individu et la Société*, j'ai essayé de démontrer l'inévitabilité de la révolution; c'est inutile d'y revenir, et ne m'occuperai donc ici que de la violence en général.

Les bombes peuvent bien, à certains moments, être un moyen de forcer l'attention de ceux qui ferment volontairement et obstinément les oreilles aux réclamations des opprimés; mais ne peuvent, en effet, changer l'état social.

A la terreur des gouvernants, répondre par la terreur des persécutés, est une preuve de décision et d'énergie; mais ne peut amener la révolution qu'à condition que cela continue jusqu'à ce que le gouvernement capitule.

Mais pour pouvoir soutenir cette lutte, il faut une révolution dans la pensée générale, il faut que l'évolution dans les esprits soit assez avancée pour que les individus sentent le besoin de rompre les lisières qui les entravent.

Prématurés, les actes de révolte ne valent que comme enseignement, mais c'est l'écrasement des révoltés.

Mais ce qui est vrai également, c'est que, de tous temps, dans tous les partis, il y a eu des gens qui plus impatients que les autres, ont brisé les vitres, essayant de passer de suite de la théorie à l'action.

A toutes les époques, il y a eu des gens qui, trop comprimés par l'état social, n'ont pas voulu

s'y plier, et se sont révoltés, s'attaquant aux institutions ou aux individus qui semblaient les leur représenter.

Seulement, les meneurs de partis, tout en bénéficiant des actes accomplis, avaient soin de les répudier au nom de soi-disant principes, en ce qui pouvait les compromettre.

Les anarchistes, eux, qui tout en reconnaissant que, parfois, l'énergie individuelle peut être mal employée, si elle est mal éclairée, savent, que c'est la plus féconde cependant et que, parfois, un acte de révolte comporte un haut caractère d'enseignement. Et tout en ayant leur opinion sur un acte accompli, ils reconnaissent que celui qui agit en payant de son existence, celui-là a droit d'agir comme il l'entend.

Ce que nous savons encore, c'est que les actes de révolte ne sont que des incidents de la lutte. La société basée sur la compression, doit s'attendre aux actes d'indiscipline.

La misère et la faim qui ne font que se développer, peuvent conduire certains tempéraments à la mendicité et à l'abjection, mais au fur et à mesure que les individus prennent conscience d'eux-mêmes, se rendent compte de l'injustice de l'organisation sociale, se résolvant de moins en moins à accepter l'injustice de leur sort, ils se révolteront de plus en plus contre l'abjection imméritée que leur inflige l'arbitraire des exploiteurs.

Et, avant de crier haro! sur ces victimes se transformant en vengeurs ou justiciers, les satisfaits de l'état social présent devraient se demander s'ils ont bien tout fait pour aider à calmer les

injustices dont ils profitent? Pour quelle part de responsabilité, leur égoïsme les fait entrer dans ce désespoir? et si, dans la genèse de ces actes, l'oppression sociale n'y a pas une part plus grande que l'influence des idées de révolte elles-mêmes?

L'incapacité des individus à embrasser toute la contingence de leurs actes, si elle fait l'ignorance des exploités, a fait aussi que les maîtres ne sont guère capables de prévoir toutes les conséquences de leurs actes, ayant fort à faire pour assurer leur domination dans le présent, sans trop savoir si les moyens qui l'assurent ne la démolissent pas pour l'avenir.

Dans le choix des moyens, la plupart des individus sont le plus souvent incapables de discerner les meilleurs. Ce qui leur paraît rendre les résultats les plus immédiats, les passionne au point de leur faire oublier le but principal.

Ce que l'on nomme l'opinion publique, essaie bien de faire une espèce de synthèse, en s'escrimant à fondre ensemble toutes les idées qui ont cours; mais cette synthèse très défectueuse, de par l'ignorance de la majorité, est toujours fort au-dessous de la moyenne d'idées.

C'est une adaptation à l'ordre de choses existant qui se fait. Avec une transformation vers l'idéal, sans doute; mais si légère, si atténuée, qu'il faut embrasser de longues périodes d'années pour s'apercevoir de la transformation.

Bien heureux, encore, lorsque cette transformation a porté sur les choses, et non sur les mots.

C'est ce défaut d'aptitude à embrasser une idée dans son ensemble, dans toute sa complexité, qui

fait que les individus, lâchant l'idée elle-même pour le moyen, ne voient plus que les petits côtés d'une question.

Tels ceux qui croient à la possibilité de telle ou telle réforme ; tels ceux qui s'imaginent que l'abstention est toute l'anarchie; tels ceux encore qui en sont arrivés à prendre la révolution comme but, alors qu'elle n'est qu'un moyen.

C'est que tout le monde voudrait toucher les résultats du doigt; tous sont à la recherche de moyens « pratiques » pouvant faire avancer plus vite l'évolution humaine, et le but leur paraissant si éloigné, qu'ils le lâchent pour le fantôme qui, leur semble-t-il, doit les faire chevaucher plus vite.

Il n'y a que lorsqu'on en a essayé — si l'on réfléchit sainement sur ses actes — que l'on peut s'apercevoir que le chemin parcouru n'a fait que vous éloigner du but initial.

Toutes ces confusions d'idées contribuent à éterniser ce préjugé qui fait croire aux gens que, lorsque les anarchistes préconisent aux individus de ne plus compter que sur eux-mêmes, sur leur seule initiative, de ne plus s'occuper de ce qui est légal ou illégal, mais de toujours agir en conformité de leur pensée, qu'il s'agit toujours de tuer et d'incendier !

Ainsi, par exemple, lorsque nous nous élevons contre l'ingérence des députés socialistes, allant, — comme ils ne le font que trop souvent — dans les grèves, prêcher la patience et la résignation, les gens viennent vous dire :

« Vous faites un crime à ces hommes d'avoir prêché la paix et la douceur, mais en poussant les ouvriers à la violence, vous savez bien que ce serait faire le jeu des exploiteurs qui ne cherchent que l'occasion de se débarrasser des « turbulents. » Pensez aux victimes d'une émeute qui échoue ! aux larmes et à la misère des veuves et des orphelins, sans aucun profit pour les réclamations que la violence ne fait que reculer. »

Cela est mal raisonner. Entre la soumission et la violence aveugle, hors de propos, il y a des nuances laissant place à la virilité, à la volonté consciente, qui agit à bon escient au lieu d'attendre béatement que les choses s'accomplissent toutes seules.

La soumission et la résignation n'ont jamais amené aucun exploiteur à renoncer à ses privilèges. Ils n'ont jamais cédé à une réclamation que lorsque ceux qui la formulaient étaient assez forts pour en rendre le refus dangereux.

Est-ce que l'insurrection se prêche aux gens ? Nous l'avons vu, il faut plus que la voix de l'orateur, si puissant soit-il, pour pousser les gens dans la rue.

Nous bornons notre œuvre à essayer de leur faire comprendre la situation où ils se trouvent; d'où viennent leurs maux, ce qui peut les supprimer, leur indiquer les pièges où l'on veut égarer leurs énergies. C'est ensuite aux individus de choisir la route qu'ils veulent suivre.

« Ce ne sont que des moyens détournés pour en arriver toujours à la révolte, » nous dira-t-on ?

D'accord, mais lorsque nous avons reconnu que,

la volonté et l'énergie qu'auront su déployer les exploités, amèneront, seules, les exploiteurs à céder devant les réclamations formulées, nous faudrait-il nous taire, parce que l'organisation capitaliste nous a enlevé tous les moyens de nous libérer pacifiquement ?

Et lorsque l'expérience nous démontre que les spoliés, tant qu'ils se borneront à supplier, à courber l'échine, n'obtiendront que menaces et provocations, faut-il se borner de leur dire de continuer ?

Lorsque l'on a devant soi un pouvoir économique doublé d'un pouvoir politique qui, ayant dressé entre eux et les exploités, toutes sortes d'institutions qui, sous prétexte d'assurer la liberté et le bien-être général, n'ont pour but que d'assurer la soumission des dépossédés aux ordres des possédants, il faut pourtant bien dire aux gens que ce sont ces institutions qui sont à détruire et que cette destruction ne s'opérera qu'en refusant de s'y plier plus longtemps.

Si la violence vous gêne tant, persuadez donc un peu au pouvoir à ne pas y avoir si souvent recours.

Je l'ai déjà dit ailleurs, je l'ai dit dans les chapitres précédents, il me faut le répéter ici, ce n'est pas parce qu'on leur dit que la révolte seule est efficace pour faire entendre raison aux maîtres, que les gens vont se lancer, comme un seul homme, à l'assaut du pouvoir, à la destruction des privilèges.

Je ne crois pas que, à la seule audition d'un discours, à la simple lecture d'un article, ils vont

prendre conscience de leurs droits, de leur rôle.

Nous ne savons que trop que la vérité ne se fait jour dans les cerveaux que très lentement, que ce n'est qu'en répétant sempiternellement une vérité qu'on arrive à la faire pénétrer dans quelques têtes.

Ce n'est pas à la révolte immédiate que nous voulons entraîner les gens. C'est la compréhension de ce qui leur est bon ou nuisible que nous espérons leur faire entendre; c'est à la compréhension des révoltes futures que nous espérons les préparer. Nous cherchons à les amener à la conception claire et nette des choses, pour qu'ils sachent ensuite choisir la direction dans laquelle ils doivent s'engager.

« Mais si en temps de surexcitation, objecte-t-on, il arrive que les gens, prenant vos affirmations à la lettre, se révoltent, s'attaquent au pouvoir ou à la propriété de leurs exploiteurs, offrant ainsi, par une échauffourée inopportune, l'occasion à l'autorité d'exercer la répression et la terreur, ne sera-ce pas la faute de vos prédications ? »

Lorsque les foules se décident à user de la violence, c'est qu'il y a toutes sortes de circonstances qui leur en font une nécessité. Et alors, lorsque existe cette situation, de quel droit aller leur dire : « Restez calmes, ne bougez pas, de peur de prêter le flanc à la répression ; continuez à supporter vos maîtres, peut-être votre patience, les touchant, finira-t-elle par les inciter à la charité ? »

N'est-ce pas là, plus véritablement, faire le jeu des exploiteurs, en énervant continuellement la volonté et l'énergie de ceux qui veulent s'émanciper?

« Mais le mouvement est prématuré, dit-on, la révolution vaincue, ce sont des victimes inutiles, sans compter le retour en arrière que cela peut amener. Ne sont-ils pas plus sages, ceux qui cherchent à endormir les colères du peuple, plutôt que de les exciter? »

Hé, sans doute, la révolution peut être vaincue, sans doute, elle ne se fera pas sans victimes! Mais croit-on que la révolution soit un simple ballet où il ne s'agit que de déployer des grâces, où il n'y ait rien à risquer? Croit-on pouvoir être sûr de ne jamais engager la lutte sans la certitude de vaincre?

S'il en était ainsi, elle ne s'engagerait jamais puisque, partout où il y a conflit, la victoire est à celui, ou qui sera le plus fort, ou saura le mieux profiter des fautes de son adversaire, et que la part du hasard y est toujours grande.

S'il fallait attendre le signal de ceux qui se donnent comme les chefs du peuple, on l'attendrait vainement, car ils reculeront toujours devant les responsabilités qu'il leur faudrait endosser.

Et cette hésitation est compréhensible, elle est humaine, car, à moins d'être animé par un égoïsme féroce, par un orgueil sans limite, un esprit irraisonné de caste, par un sectarisme étroit ou une idée fixe absorbant toutes les facultés de l'individu, annihilant chez lui tout sentiment, ne lui laissant d'autre raisonnement que celui qui a trait à la réalisation de cette idée, et, par conséquent, lui masquant les morts, les misères et toutes les tristesses que cette lutte va déchaîner, qui oserait jamais, dans la plénitude de ses facultés, pronon-

cer le mot qui devrait amener la conflagration ?

Tout homme qui a des sentiments humains, hésitera toujours à assumer une telle responsabilité. Il n'y a que l'irresponsabilité des foules qui ne s'embarrasse guère de sensibilité.

Puisque la rapacité de nos maîtres ne nous laisse d'autre issue que la violence, laissons donc la foule agir, lorsqu'elle est capable de virilité. Elle n'est que trop souvent lâche pour que nous nous mettions à l'empêcher d'agir lorsqu'elle en est capable.

X

LA PROPAGANDE PAR LE FAIT

La résistance aux institutions par non-participation. — La résistance active contre les actes de l'autorité. — Contre le capitalisme. — Contre l'exploitation. — Se plaindre n'est pas résister. — Solidarisation nécessaire. — Grotesque de la mise en scène judiciaire. — Chacun selon ses forces. — Evolution nécessaire. — La lutte contre les idées reçues.

Mais ceci c'est lorsque les situations sont trop tendues, c'est lorsque l'état des esprits trop en avance sur l'état social existant, exige une solution immédiate.

Mais en temps plus calme, l'action anarchiste n'implique pas, forcément, la violence armée ; la résistance au milieu peut s'opérer sans entraîner effusion de sang, les individus, comme les groupes peuvent résister à l'autorité sans amener mort d'homme.

Il peut même y avoir une « propagande par le fait » qui, sans comporter ni bombe ni torche peut être tout aussi efficace pour la destruction du vieux monde que l'acte de violence le plus fécond en résultats. C'est la propagande qui consiste à payer d'exemple.

Combien souvent, à chaque instant de notre vie journalière, se présentent d'occasions d'agir efficacement contre l'arbitraire, en nous habituant à nous passer des institutions existantes, accoutumant, par notre exemple, ceux qui nous entourent à en faire autant, et amenant ainsi peu à peu à ce qu'elles tombent en désuétude.

Si l'on commençait par se révolter contre les petits abus de l'autorité, ce serait du chemin fait pour attaquer de plus grands.

Tous les jours on lit dans les journaux, le récit de quelque acte de brutalité commis par les agents de l'autorité en présence d'une foule qui, le plus souvent, les a laissé faire, sans même protester, ou s'est bornée à murmurer de loin.

Tantôt c'est un passant, un pauvre revendeur que les agents brutalisent ; tantôt, une femme insultée par les agents des mœurs.

Dans le domaine économique, c'est la même chose : tantôt un propriétaire féroce qui jette sur le pavé, lui volant ses quelques meubles, si elle en a, une famille tombée dans la misère, tantôt un patron qui abuse de l'autorité que lui donne son argent.

Les gens ne trouvent rien de mieux que d'aller raconter leur infortune au journal qu'ils ont l'habitude de lire.

Ils rédigent une protestation « virulente », où, en termes « indignés », ils « flétrissent » comme il convient, la conduite des séïdes de l'autorité, ou de ces « vautours rapaces, dont un coffre-fort tient la place du cœur. » On s'y épuise en menaces vaines et impuissantes. On les savoure lorsque le

journal vous les apporte toutes fraîches imprimées, et tout est dit. Les policiers, les exploiteurs continuent leurs prouesses et leurs vilenies, se moquant des criailleries de la presse et des récriminations de leurs victimes.

Si, à chaque fois que les agents brutalisent quelqu'un, la foule leur arrachait leur victime des mains.

Si, à chaque fois qu'un propriétaire, dans des conditions plus ou moins dramatiques, pèse de tout le poids de son capital sur la détresse de quelqu'un, les locataires d'une même maison se solidarisaient pour défendre la victime, et la réintégrer en son domicile, au lieu de se contenter de la plaindre stérilement ?

Si, à chaque injustice qui se commet à l atelier, au lieu de le traiter d'exploiteur dans la feuille locale, tous les ouvriers se levaient comme un seul homme pour résister à l'arbitraire du patron, et se solidariser avec la victime?

Si les gens s'habituaient à agir ainsi, croit-on que cela ne serait pas mieux que les protestations les plus corsées, croit-on que le public ne serait pas amené à réfléchir, et, peu à peu, amené à agir de même ?

Certes, la plupart de ces actes peuvent, pour le moment, paraître un rêve. Cela demande une union et une solidarité des exploités qui n'existe pas.

Eh bien, il s'agit de créer cette union et cette solidarité, en habituant d'abord les gens à se fami-

liariser avec cette idée d'action et d'initiative individuelle, en leur démontrant que les protestations après coup, les récriminations à distance n'ont jamais rien réparé, rien empêché, et ne dénotent qu'un abaissement de caractère, un manque de virilité dans les foules.

On grogne, mais on subit. Et nos maîtres le savent. Que l'on s'habitue à moins grogner, à résister davantage, on ne tardera pas à en éprouver les bons effets.

Lorsqu'on se sera bien mis dans la tête qu'un homme en uniforme n'en vaut pas deux, qu'un homme même lorsqu'il a de l'argent ne vaut que par son caractère, on se sentira plus fort en face d'eux.

Oh ! surtout, si les gens pouvaient se rendre dans les tribunaux, voir les choses avec des yeux désabusés, comprendre comme il est de piètre pacotille ce prestige dont ils essaient de s'entourer ; comme elle est fausse et ridicule cette mise en scène théâtrale dont ils s'affublent, en voyant les culottes claires dépasser les robes, leur indifférence et leur inattention, alors qu'il s'agit de discuter de la vie et de la liberté d'un homme ; les marivaudages entre l'avocat et l'avocat-général, alors que ceux-ci font assaut d'éloquence et de bel-esprit semblant ignorer que c'est sur de la souffrance humaine qu'ils opèrent, comme on aurait vite fait de mépriser ces gens-là, comme disparaîtrait la crainte de leurs soi-disant flétrissures, comme leur arrogance tomberait vite devant la poussée des consciences indignées.

Impossible d'énumérer ici tous les actes de notre existence que nous pourrions modifier graduellement, en dépit des lois, et amener insensiblement les gens à imiter, la société à accepter. Ils ne peuvent me venir tous à l'idée ; ce sont les circonstances qui les feront sortir et aux individus à savoir s'en inspirer.

Il y a des cas où d'aucuns peuvent carrément se mettre en lutte avec les préjugés, avec la loi, sans en ressentir grand dommage, où d'autres risqueraient leur gagne-pain, le repos et le bien-être des leurs.

C'est affaire de morale individuelle. C'est à chacun de savoir discerner ce qu'il peut, ce qu'il doit faire. On trouve toujours lorsqu'on est convaincu de la nécessité d'échapper au milieu ambiant.

Mais ce qu'il y a de certain, c'est que, si les gens s'habituaient à modeler leurs actes sur ce qu'ils pensent, à ne plus subir ce qu'ils méprisent, à ne plus craindre ce qui n'a de force que par leur obéissance, à vouloir réaliser sérieusement ce qui est juste, ce serait la révolution en marche. Car si l'avachissement est contagieux, le courage ne l'est pas moins.

Oh, c'est évident, ce n'est pas du jour au lendemain que semblable ligne de conduite s'introduira dans les mœurs.

Pour que les individus en arrivent à être choqués de la contradiction de leurs actes avec leur façon de penser, il leur faut acquérir un cerveau mieux équilibré, une énergie morale peu commune. C'est à acquérir cela que doit viser la propagande

faite, chaque pas de fait, facilitant le suivant.

La force ne peut être efficace qu'à condition d'être guidée par une volonté ferme, résolue, consciente, sachant ce qu'elle veut et où elle va. Cela est si vrai que, tant que les individus ne sauront pas faire respecter leur évolution eux-mêmes, ils en seront toujours à attendre leur émancipation d'hommes ou d'événements providentiels.

C'est cette « propagande par le fait » que les anarchistes doivent savoir employer, qui est de tous les jours, et peut être acceptée par ceux qu'effraie la violence, beaucoup de ses actes ne comportant aucun caractère de violence.

Savoir se moquer des sarcasmes aussi bien que des menaces. Profiter de toutes les circonstances de la vie pour accorder ses actes avec sa façon de penser, au risque de passer pour des illuminés, se débarrasser d'un préjugé aujourd'hui, s'abstenant demain d'une pratique absurde imposée par la loi ou l'opinion publique, lutter toujours et sans cesse, selon ses forces, contre l'arbitraire du pouvoir, l'intolérance des individus, voilà de quoi exercer la volonté et l'énergie de chacun.

Et, sûrement, les résultats qui en découleront, se traduiront par la mise en pratique de quelques-uns des points de notre idéal que repoussent les ignorants, sous prétexte de leur « impraticabilité. »

XI

LES RESPONSABILITÉS

Les mouchards de la presse. — La violence existe depuis que s'est établie l'autorité. — La loi n'est que la violence. — La violence est l'origine des gouvernements. — La révolte est née avec l'oppression. — Une déclaration bourgeoise. De politique, la lutte devient économique. — La violence naît de la violence. — Tracasseries bourgeoises. — Représailles. — Responsabilité de ceux qui bénéficient de l'exploitation. — Personne n'est hors de la lutte. — Solidarité sociale. — Responsabilité des politiques.

Mais, puisque nous avons traité de la violence, et que, à chaque instant, on nous lance le reproche d'y avoir recours, il est bon de rechercher si, justement, cette attitude ne nous est pas imposée par des conditions de circonstances, de milieu, par l'attitude même de ceux qui nous la reprochent le plus.

A chaque fois que s'accomplit un acte de violence, qu'il soit le fait d'un anarchiste ou non, les mouchards de la presse s'empressent d'en rejeter la cause sur l'anarchie et les anarchistes, réclamant une répression sévère contre ceux qui ont le malheur de trouver que tout n'est pas pour

le mieux dans la meilleure des sociétés possibles.

Il est vrai que les anarchistes se réclament de la révolution. Il est exact qu'ils affirment avoir constaté que l'ordre social actuel ne pouvait s'opérer pacifiquement; qu'il faudrait, un jour ou l'autre, avoir recours à la force pour le détruire, et faire la place à un état meilleur.

Si, pour la plupart, ils subissent plus ou moins l'arbitraire social, il est encore vrai que toutes leurs sympathies vont à ceux qui se révoltent et résistent violemment à la violence, légale ou arbitraire, du capital et de l'autorité, et que leur volonté est de se libérer des entraves sociales.

Mais ce qui est vrai également, c'est que ce ne sont pas eux qui ont inventé la violence. Elle existait auparavant, puisque toutes nos sociétés modernes, tout l'ordre de choses actuel ne s'est établi et ne se maintient que par la violence.

Que quelqu'un, de par sa propre autorité, sans autre forme de procédure que sa force physique, me contraigne à subir ce que je repousse, ou qu'il m'y contraigne après s'être entendu avec des compères, après s'être déguisé pour la circonstance, appuyant sa volonté de textes que je repousse également, n'est-ce pas toujours l'arbitraire, et le gendarme qui, au fond, est la sanction efficace de l'arrêt, n'est-il pas la violence par conséquent ?

Certes, le gendarme serait impuissant à soutenir seul l'existence de l'état social présent. L'ignorance et l'erreur des masses est encore plus efficace, mais en ce cas particulier de ceux qui ont affranchi leur esprit, c'est le gendarme qui est la dernière raison.

La classe qui nous gouverne aujourd'hui, nous traite de violents, lorsque nous nous révoltons contre son pouvoir et contre ses actes, oublie trop facilement que, il n'y a pas si longtemps, c'était elle qui était en révolte contre la légalité qu'elle traitait de violence, et que, pour s'emparer du pouvoir, elle avait recours aux mêmes actes qu'elle nous reproche aujourd'hui.

Et il en fut de même de tous les gouvernements qui la précédèrent, tous eurent recours à la violence pour s'établir, et ne se maintinrent que par la violence.

De même en tous temps, en tous lieux, des gens furent lassés de la servitude qui pesait sur eux, et se révoltèrent, massacrant leurs oppresseurs, ou furent massacrés par eux.

Beaucoup ont été glorifiés pour cela par ceux-là même qui nous traitent de criminels.

La bourgeoisie actuelle qui pense nous flétrir des épithètes d'assassins, criminels, fous furieux, n'a-t-elle pas inscrit en tête de sa constitution, lorsqu'elle s'empara du pouvoir que « contre l'oppression, l'insurrection est le plus sacré des droits, le plus saint des devoirs ? »

Elle sous-entendait, il est vrai, que c'était contre l'oppression dont elle souffrait, que devait s'exercer l'insurrection des peuples, et non contre celle qu'elle voulait établir, mais n'empêche que si, parfois, la vérité change avec la situation, elle n'en reste pas moins la vérité pour celui qui reste toujours sous l'oppression.

Les bourgeois essaient de distinguer, en repro-

chant aux anarchistes de s'attaquer, non seulement aux gouvernants, mais aussi aux simples particuliers, sous le prétexte qu'ils sont des favorisés de la fortune, et que c'est ce qu'ils ne peuvent tolérer, surtout lorsqu'il s'agit d'actes, comme ceux du *Liceo*, en Espagne, de Léauthier, et autres, où la politique n'a rien à voir, et où des femmes, et des enfants, mêmes, furent menacés.

Que les anarchistes dont la vie et les idées sont faites de solidarité et d'affection pour chaque être, en soient venus à accomplir ou approuver des actes semblables, cela dénote un état d'âme que la bourgeoisie ferait bien de méditer.

Elle a été féroce, impitoyable pour les travailleurs. Les anarchistes, elle les a traqués comme des fauves. Pour une parole un peu forte, pour un article un peu plus violent que d'habitude, c'étaient des années de prison qui leur tombaient.

Mais ceci n'aurait rien été. Ayant devant elle des adversaires qui ne voulaient pas se laisser mater, elle s'en débarrassait; rien de mieux, cela ne sort pas trop des incidents ordinaires d'une lutte.

Mais où elle fut ignoble, ce fut lorsque n'osant violer trop ouvertement les libertés de parole, de conscience et d'opinion dont elle se réclamait, elle chercha à créer des délits imaginaires pour se débarrasser de ceux qui la gênaient.

Sans compter les tracasseries policières dont elle s'acharna à persécuter tous ceux qui furent notés comme anarchistes, les traquant, les persécutant, les tracassant. Ces policiers, allant sans aucun prétexte violer leur domicile ; continuellement en chasse contre eux, chez les voisins, chez le con-

cierge, jusque chez le patron, cherchant à leur faire perdre le travail, et leur rendre la vie impossible.

« Qui sème le vent récolte la tempête ». Et moi je ne suis étonné que d'une chose; c'est que devant ces tracasseries, les violences n'aient pas augmenté; que parmi les individus acculés à la misère, il n'y en ait pas eu davantage qui se soient retournés contre leurs traqueurs.

Combattant l'état social actuel, les anarchistes n'ont jamais pensé que la bourgeoisie allait les remercier, les combler de bienfaits. Mais, si traités en fauves certains agissent en fauves, ce n'est pas sur les anarchistes qu'il faut en rejeter la responsabilité, mais sur la bourgeoisie qui ne devrait pas se plaindre de récolter ce qu'elle a semé.

Oh! je le reconnais volontiers, la propagande anarchiste est loin de se donner comme but de faire des résignés, elle n'entend en aucune façon endormir les impatiences, ne veut nullement prêcher le respect des privilèges et des privilégiés.

Mais cela n'a-t-il pas été l'œuvre de tous les partis d'opposition? Œuvre qu'ils s'empressaient de vouloir empêcher par des lois nouvelles une fois qu'ils étaient au pouvoir.

Il ne faut pas demander à la bourgeoisie actuelle plus d'abnégation qu'en n'eurent ceux qui la précédèrent, mais il est bon de lui faire sentir ses contradictions, et surtout, son escobarderie, son jésuitisme qui lui faisait traiter ses adversaires en malfaiteurs pour leur enlever le droit d'asile partout; inventant des tracasseries inutiles, les tortures

de Montjuich, le domicilio coatto d'Italie, le huis-clos, l'emprisonnement cellulaire et la rélégation en France pour délit d'opinion.

Oh! il y a de la part des anarchistes, cela est indéniable, des actes qui déroutaient toutes les conceptions d'humanité reçues, semblant relever plus de la sauvagerie que d'être le fait d'êtres humains.

Ainsi, par exemple, si j'avais eu la bombe en mains, et qu'il m'eût fallu la jeter dans une foule de bourgeois anonymes, sachant qu'elle allait tuer des femmes et des enfants, comme cela eut lieu au *Liceo* et à la calle de *Nuevo cambio*, quelle que soit ma haine de classe contre la bourgeoisie, j'avoue que je n'en aurais pas eu le courage.

Et combien parmi les anarchistes reculeraient devant cette hécatombe? combien, parmi eux, tous les premiers, furent révoltés au reçu de la nouvelle?

« Pour arriver à exécuter de semblables actes, il faut avoir le cœur torturé par la haine, corrodé par la souffrance. Pour qu'un anarchiste, dont la préoccupation maîtresse est celle de la justice, puisse en arriver à exécuter froidement un acte qui va causer la mort de tant de personnes, coupables seulement de faire partie de la classe privilégiée, il faut qu'il soit bien profondément ulcéré.

» Que les bourgeois qui sont atteints, leur jettent l'anathème, c'est la logique humaine.

» S'ils réfléchissaient cependant aux misères qu'engendre l'ordre social dont ils tirent profit, aux vies humaines fauchées par leur avarice, ils s'étonneraient au contraire, que leur société ne soit pas encore plus souvent bouleversée. »

J'écrivais cela au lendemain de l'attentat du *Li-*

ceo. Depuis, les événements nous ont appris que Salvator, l'auteur de l'explosion, avait vu torturer ses camarades, avait été torturé lui-même, et avait juré de tirer une vengeance éclatante de toute la classe dont les défenseurs avaient été si féroces !

La vengeance fut aussi implacable qu'avait été la férocité des tourmenteurs.

« La violence entraîne la violence; elle est toujours inexcusable, » nous dit-on.

D'autant plus inexcusable, lorsque ceux qui l'emploient disposent de toutes les forces sociales.

Mais lorsqu'on a souffert de cette société qui broie tant de malheureux; lorsqu'on a vu les siens souffrir de la faim, mourir d'épuisement, certains scrupules disparaissent, et lorsque la force vous opprime, qu'il n'y a plus que la force comme suprême argument, ceux-là qui ne maintiennent leur tyrannie qu'à l'aide de la violence, sont mal-venus de se plaindre lorsqu'elle se retourne contre eux.

Lorsque la bête est acculée, elle voit rouge, fonce sur les assaillants, renverse ce qui lui fait obstacle, tant pis pour ceux qui se trouvent sur sa route. La responsabilité première en est à ceux qui la poussèrent au désespoir.

Les ruffians de la politique devraient songer à une chose, c'est que la guerre s'est déplacée; on souffre toujours des institutions politiques, on les abomine, mais on ne hait plus les hommes politiques au point de voir en eux les seuls ennemis; on sait que leur disparition n'amènerait aucun change-

ment. On se contente de les mépriser, c'est tout ce qu'ils valent.

La guerre est devenue sociale. On sait que tous les maux viennent des institutions économiques; c'est aux individus qui les représentent, qui en vivent, que vont les haines des exploités.

Et dans cette guerre-là, personne n'est en dehors de la lutte. On crève sous l'organisation sociale, ou on en vit.

Sont-ils plus activement, que les bourgeois du *Liceo*, mêlés à la lutte tous ces miséreux qui, dans notre état social, n'ont jamais connu que les privations et la faim? Est-ce que, davantage que le plus obscur des bourgeois, ils sont dans la lutte active tous ceux que la misère pousse au suicide? Tous ceux qui souffrent et s'étiolent sous votre oppression de fer?

Des millions de pauvres souffrent et meurent dans notre société, sans jamais s'être inquiétés de la place qu'ils y occupent, de celle qu'ils devraient y tenir; sans jamais s'être demandé d'où découle leur misère, d'où vient le luxe de leurs exploiteurs? Pourquoi ceux-ci ont tout à satiété sans rien produire? Pourquoi eux-mêmes, en retour de ce qu'ils produisent, n'ont que la misère et les privations?

Cela les empêche-t-il de tomber, fauchés par les maladies et la misère, d'être emportés par la tourmente?

La lourde machine sociale ne les en broie pas moins tous les jours; à chaque instant, de leurs rangs, il en tombe mourant à la peine, à côté des richesses et du luxe qu'ils contribuent à produire, ayant passé, dans la douleur et la souffrance, le peu de vie qu'ils ont vécue.

Ils sont hors de la lutte, et pourtant, c'est sur eux que retombe tout le poids de la guerre!

Le bon bourgeois qui n'exerce aucune industrie, n'exploite directement personne, vivant des rentes que lui rapporte son capital placé en valeurs de banque, peut bien, lui aussi, se croire placé hors de la lutte. Et, de fait, jusqu'ici, il n'en avait jamais souffert, sauf, en sa caisse, lorsqu'il se trompait dans ses placements.

« La société est mal organisée? Il y a des misérables qui crèvent de faim? Oh! que cela est donc triste! Qu'il en est marri! Il les plaint de tout son cœur! Peut-être, même, participe-t-il à quelque fête de bienfaisance, allant danser et flirter, pour les soulager, se fendant, au besoin, de quelques louis supplémentaires pour venir en aide aux détresses trop criantes que lui signale son journal!

» Avec cela il a la conscience tranquille: il a aidé, autant qu'il a pu, à réparer les injustices du sort!

» Il n'est pas mêlé aux choses de la politique; n'a jamais — autrement que par son vote et son approbation aux actes des politiciens — apporté aucune entrave aux revendications des miséreux.

» Son capital lui rapporte, il est vrai, de quoi vivre assez largement, mais ce n'est pas lui qui le met en œuvre, il n'occupe personne, que des domestiques, très bien rétribués, il ne peut donc être accusé d'exploitation.

» Pourquoi donc le rendre responsable du mal qui sévit sur cette vallée de larmes et de misère?

Si tout n'est pas pour le mieux, qu'y peut-il de plus que les prolétaires qui crèvent de misère? »

La différence? — c'est qu'il vit de l'ordre social et que les autres en crèvent.

Et alors, il y a des gens qui se disent que ce n'est pas juste; que la société ayant la prétention d'être établie pour sauvegarder la justice et le droit, c'est un crime d'avoir du superflu lorsque les autres manquent du nécessaire, qu'il faut que cela change, et que ceux qui ne sont pas avec vous dans la lutte, sont contre.

C'est que la solidarité n'est pas un vain mot. Et votre société, toute basée qu'elle soit, sur l'effort antagonique des individus, ne peut faire que, malgré tout, on ne soit, dans son sein, solidaire des actes ou des institutions dont on profite.

Non seulement nous sommes responsables de ce que nous faisons, du bien dont nous profitons, du mal que nous accomplissons nous-mêmes, mais aussi de celui que nous laissons accomplir.

Et c'est parce qu'ils ne l'ont pas compris que les privilégiés de l'actuel ordre de choses s'acharnent à vouloir maintenir une organisation qui ne sait faire de bien aux uns qu'en faisant du mal aux autres.

Le bourgeois qui vit de ses rentes, comme l'ouvrier qui vit pour lui tout seul, sans s'occuper de ses camarades, refusant de se solidariser avec les réclamations de moins favorisés que lui; le député qui fait les promesses les plus hardies, sans s'inquiéter comment il pourra les tenir; l'écrivain qui, dans un moment d'émotion sincère dévoile les turpitudes du système bourgeois, ou simplement parce

que cela arrondit élégamment une phrase; le panamiste chéquard qui vend son vote; le financier qui négocie les conventions scélérates; le folliculaire qui fait campagne pour livrer la Banque de France à Rotschild; la tourbe de députés faméliques qui, pour voyager à l'œil, pour fournir à leurs femmes et maîtresses un train de maison luxueux, bazardent leurs votes et les fonctions publiques; ceux qui les dénoncent; tous, tous, contribuent à faire des révoltés; tous travaillent à ajouter un brin de fil à la mèche qui s'allume à l'écart, donnent un coup de meule au couteau qui s'aiguise dans l'ombre.

Si, pour notre part, nous ne nous reconnaissons pas le droit, dans notre propagande, de conseiller la violence à qui que ce soit, estimant que les actes ne se prêchent que d'exemple, il est bien évident pourtant, que ce que nous cherchons à faire comprendre aux individus, ce n'est ni la résignation, ni l'inertie, ni la confiance aux promesses des endormeurs, qui n'apporteront aucune amélioration à leur sort; que ce n'est pas de s'aplatir devant les oppresseurs qui les amènera à être plus modérés dans leur exploitation.

Tout en ne faisant que constater un état de choses dont chacun reste libre d'en tirer les conclusions conformes à son tempérament, à sa façon de raisonner, il est évident que, nous aussi, n'en avons pas moins une part de responsabilité dans tout acte de révolte qui s'accomplit. Nous ne cherchons pas à la décliner, mais que chacun endosse la sienne.

Ce sont des tombereaux de volumes — les supplé-

ments de la *Révolte* et des *Temps Nouveaux* l'attestent — que l'on peut réunir, rien qu'avec des aveux de bourgeois, rien qu'avec les cris des souteneurs les plus avérés du système bourgeois. Cris, arrachés peut-être en un moment de sincérité, peut-être en un moment de rancune personnelle, mais qui n'en restent pas moins, car ils ne font que constater un état de choses qui crève les yeux.

Et ceux qui, pour se faire mousser, pour se distinguer de leurs concurrents, dans la chasse aux places, croient bon de se tailler un drapeau dans le tas de réclamations des déshérités! Il leur semble naturel d'attiser les impatiences, et lorsque, parmi ceux qui les écoutaient, il s'en trouve qui, impatients d'attendre, désespérés de l'avenir, se mettent à exécuter des menaces qui n'étaient que dilettantisme chez ceux qui les proféraient, ces pseudo-réformateurs se voilent la face, criant à l'abomination de la désolation, essayant de rejeter leur responsabilité sur d'autres.

Eh bien! non, tas de farceurs, tout se tient dans votre état social égoïste, tout s'enchaîne, tout le monde est responsable.

Quand tous ceux qui hurlent contre les anarchistes auront, payant d'exemple, prêché aux déshérités, le calme, les beautés de l'ordre social bourgeois, la confiance en la bonté des possédants, la résignation aux abus de justice les plus criants, la résignation aux misères les plus atroces.

Lorsqu'ils auront partagé leur dernier vêtement, leur dernier morceau de pain à ceux qui en manquent; ceux-là, seuls, auront droit de crier haro sur ceux qui se révoltent; ceux-là, seuls, pourront

affirmer avoir essayé de faire quelque chose pour pallier l'injustice sociale, pour calmer la souffrance, pour endormir les haines.

Mais lorsqu'on a fait la critique de ce qui existe, quand on a appelé de ses vœux une meilleure répartition des charges sociales, quand on a flatté, ne fût-ce qu'un seul jour, qu'un seul instant, les réclamations des déshérités, on devrait avoir la pudeur de se taire; rien ne dit que ce n'est pas vous qui avez ouvert l'entendement de celui qui agit.

Lorsqu'on mange à son soûl alors qu'il y en a qui crèvent de faim; lorsqu'on va bien vêtu quand il y en a qui sont couverts de loques ; lorsqu'on a du superflu quand il y en a qui, toute leur vie ont manqué de tout, on est responsable des iniquités sociales puisqu'on en profite.

XII

LE VOL ET LA REPRISE DE POSSESSION

Légende à détruire. — Romantisme. — Le droit de vivre. — Moyens louches. — La société est basée sur le vol. — Il n'y a pas d'absolu. — La morale est individuelle. — L'organisation capitaliste dégrade l'individu. — La propagande anarchiste cherche à l'élever. — Adaptations sociales. — Moyens bourgeois. — Le vol n'est qu'un déplacement de la propriété. — Le voleur est le soutien du juge et du policier. — Revendication. — Distinctions à faire. — Moralité des faits. — On ne doit compter que sur ses propres efforts. — Théorie bourgeoise à faux-nez libertaire. — Moyens avilissants. — Les produits sociaux. — Fraternité consciente et sentimentalisme. — La liberté du choix des solidarités. — Haut les cœurs.

Cette question a été si longtemps discutée parmi les anarchistes, et elle trouve si bien sa place ici, après le chapitre précédent, que je ne puis faire autrement que d'y consacrer quelques pages.

D'autant plus, qu'autour de cette question, il s'est créé une sorte de légende qu'il est bon de dissiper.

On a tellement parlé des « bons voleurs » qui volaient pour la propagande, que beaucoup de gens s'imaginent que tout cambrioleur est doublé d'un

anarchiste, ou vice versa ; et que la plupart des anarchistes eux-mêmes, s'imaginent que la propagande est largement alimentée par ce moyen. — Bonne excuse, pour eux, de ne faire aucun sacrifice pour contribuer à l'extension de l'idée.

Il est une foule de causes qui, du reste, ont contribué à égarer le jugement des gens là-dessus.

D'abord, le mouvement russe qui battait son plein lorsque l'anarchie commença à formuler ses premières protestations, et qui nous fournissait l'exemple de ces nihilistes pillant les caisses de l'Etat pour en faire servir le contenu à la propagande terroriste.

Et, au surplus, n'y avait-il pas les légendes des brigands, redresseurs de torts, détroussant les riches, soutenant les pauvres qui nous hantaient, à tous, plus ou moins l'imagination.

Aussi, quand Duval, subissant sans doute, lui aussi, cette influence, tenta sa reprise de possession sur l'hôtel Lemaire, il n'eut que des approbateurs parmi les anarchistes. Moi tout le premier, sauf la réserve pourtant, que j'aurais préféré le voir s'attaquer à une caisse publique.

Duval était un convaincu, nul doute que, s'il eût réussi, le produit de son vol eût servi à la propagande.

D'autre part, l'anarchie reconnaît à tout individu le droit de vivre du moment qu'il a vu le jour. C'est à cause de la mauvaise organisation sociale qu'il y a des individus qui souffrent de la faim. Et, pourtant, la planète a encore, pour longtemps, de la place, plus qu'il n'en faut, pour nourrir les êtres qu'elle porte ; et tout individu qui, par la faute de

la société se trouve réduit à manquer de pain, a le droit de se révolter contre cette mauvaise organisation, de prendre à manger où il y a.

L'anarchie, de plus, se réclame de l'action individuelle, le vol peut passer — et est présenté — pour un commencement de l'expropriation générale. — Cela encore, j'y ai cru à un certain moment.

Pourtant il y a une chose qui chiffonnait beaucoup de nous, ce sont les moyens louches dont il fallait se servir pour voler; le perpétuel mensonge pour tromper les gens, la constante duplicité pour capter leur confiance.

« Mais, » vous répondait-on, « est-ce que, dans la société actuelle, tout le monde n'est pas plus ou moins voleur? Celui qui travaille ne vole-t-il pas la part de celui qui chôme? le commerçant qui triche sur le poids, même lorsqu'il se contente de prélever son bénéfice, ne trompe-t-il pas celui qui lui achète?

» Qui, dans la société, n'a pas, peu ou prou, chapardé à l'occasion? Au fond, dans l'organisation sociale, il n'y a que vol : celui qui est permis par la loi, et celui qu'elle défend. Nous qui sommes contre les lois, devrions plutôt être avec le vol « illégal ».

Et, de fait, cet exposé est vrai, si la conclusion est fausse.

La société actuelle ne reposant que sur le vol il s'ensuit que toutes les transactions pour y vivre sont plus ou moins entachées de larcin.

Mais l'absolu n'existe que dans nos cerveaux. En

fait, tout est relatif : les contrastes ne sont, le plus souvent, qu'une différence de proportion se rattachant par des tons intermédiaires.

Les choses ne nous semblent opposées que parce que nous les envisageons dans leurs extrêmes ; tandis que si nous suivons l'échelle dans ses progressions, nous finissons par nous apercevoir que ce qui nous semble le plus opposé, n'est différent que de degré, non de nature.

Et alors, cette nécessité, pour chacun, de se faire une règle personnelle de conduite, — arbitraire puisqu'elle n'a pour règle que la volonté de l'individu — fait que l'on accepte de faire telle chose, que l'on repousse telle autre, sans que nous puissions mettre absolument hors de critique les raisons qui nous les font accepter ou repousser.

Aussi, ce que cette question a fait couler d'encre parmi les anarchistes, ou dépenser de salive! sans qu'elle se soit élucidée. Sans compter ce qu'elle fera dire ou écrire encore.

« Est-ce que le fait de subir les rebuffades d'un patron ou d'un contre-maître, d'aller, de porte en porte, quémander du travail, ne déprime pas les caractères autant que le fait de mentir pour combiner et préparer un vol ? » rétorquaient ses partisans, lorsqu'on leur faisait remarquer la ruse et la duplicité qu'il comporte.

Il est de fait que, bien souvent, l'atelier est un bagne où les ouvriers sont traités en esclaves, ayant, à chaque moment, à subir les engueulades des patrons ou des contre-maîtres ; que, trop souvent il

faut quémander une place comme si on la mendiait.

Cela abaisse les caractères, c'est indéniable ; mais je ne crois pas que personne ait dit qu'il fallait subir les rebuffades sans protester, subir les exigences patronales sans se révolter.

Mais, pas que je sache, personne n'a dit que, pour s'assurer du travail, il fallait que le travailleur courbât l'échine, se laissant traiter en paria.

C'est justement parce que nous trouvons que les travailleurs s'avachissent trop que nous cherchons à leur inspirer le redressement de leur dignité, que la propagande anarchiste vise à travailler au redressement des caractères, et que nous applaudissons aux actes de révolte qui en marquent l'acheminement.

Seulement, le travail étant la base de la vie, puisque ce n'est que par lui que les êtres humains peuvent obtenir ce qui est nécessaire à la satisfaction des besoins de leur existence, il ne peut donc avoir rien de dégradant ni de déprimant par lui-même.

Ce n'est que par les conditions dans lesquelles il s'opère ou s'obtient qu'il avachit l'individu. Or, l'idée anarchiste apprend aux individus à ne pas accepter ces conditions.

Et, de fait, nous voyons des individus garder leur dignité dans le travail, sachant imposer à leurs exploiteurs le respect de leur personnalité ; tandis que le vol sournoisement opéré, ne comporte que mensonge et hypocrisie.

« Mais le nombre des sans-travail augmente sans cesse, » répond-on, « trouver du travail et garder

sa dignité envers les exploiteurs devient de plus en plus difficile à concilier, et celui qui n'a pas l'échine souple, chôme toujours de plus en plus, jusqu'à en être, souvent, réduit au suicide, à la mendicité ou au vol. Que voulez-vous qu'il choisisse? »

Cela déplace la question, mais ne la résout pas. Le dilemme n'est pas absolu.

Mendier, voler, travailler, sont des adaptations à la société actuelle, où l'individu choisit la voie la plus conforme à son tempérament, selon la dose d'énergie, ou le mode d'éducation qu'il a reçue.

Celui qui veut vivre, qui n'est animé par aucun autre idéal que celui de s'accommoder, du mieux qu'il peut, aux conditions dans lesquelles il se meut, — à moins qu'il n'ait déjà un tempérament instinctif de révolté — celui-là se pliera aux exigences du patron pour s'assurer la pitance.

Prenez-le à un degré d'avachissement plus bas, il s'habituera à tendre la main; et, méprisant celui qui travaille, il trouvera beaucoup plus intelligent de vivre de tromperies et de sollicitations.

Le vol, l'escroquerie, n'emploient guère que les mêmes moyens et mensonges pour capter la confiance de ceux qu'il s'agit de duper. Seulement ici, l'individu consent à courir quelques risques pour obtenir davantage en se servant lui-même.

Vivre! c'est le droit de quiconque existe; satisfaire ses besoins, développer son être! voilà le but de toute existence, et la façon d'y réussir varie selon

les individualités! Et cela ne relève plus que de la morale individuelle.

Chacun agit comme il l'entend, comme il peut. Si ses façons de procéder sont en contradiction avec l'ordre de choses établi, c'est affaire entre lui et les défenseurs du code à s'expliquer.

Mais lorsqu'on prétend accommoder une certaine façon de vivre à un certain ordre d'idées; lorsque certains cherchent à revêtir, du manteau de la propagande, des actes accomplis pour leur propre conservation personnelle, nous avons le droit de dire notre avis là-dessus.

Je sais bien que « l'idée, » la « propagande, » ce ne sont que des abstractions de notre cerveau, mais ces abstractions désignent une façon de penser, un mode d'agir, et lorsque l'on prétend y rattacher d'autres façons de penser et d'agir, cela nous donne le droit de les discuter.

Pas plus que je ne suis solidaire du financier qui rafle les millions en accaparant les objets de nécessité qu'il nous revendra ensuite au prix qu'il lui plaît, je ne me sens de sympathie pour celui qui va cambrioler les chambres de bonnes, ou attendre, le samedi soir, l'ouvrier qui s'est attardé, à la sortie de la paie, à boire un coup avec les camarades.

« Mais, » reprennent les partisans du vol, « voler le bourgeois, n'est-ce pas reprendre ce qui vous appartient? »

Voler le bourgeois, cela c'est de la phrase. Il est évident que voler un bourgeois, c'est plus profitable que de voler un prolétaire, mais lorsqu'on en arrive à pratiquer le vol, on vole ce que l'on peut, et non pas ce que l'on veut. Et s'il n'est pas commode, souvent,

de faire la délimitation d'un bourgeois d'avec un qui ne l'est pas, il arrive aussi que l'on ne s'enquiert guère de la situation exacte de celui que l'on veut voler pour peu qu'on croie que le coup en vaille la peine.

Et puis, ce n'est pas cela que je discute, mais bien l'influence, qu'ont sur le caractère de celui qui les emploie, des moyens comme le mensonge, la duplicité et la tromperie qu'il s'agit de déployer pour arriver à combiner « une affaire. »

Et pour nous, anarchistes, qui désirons une société basée sur la confiance, la loyauté et la solidarité, je ne la vois pas trop bien amenée par des individus vivant de mensonges et de spoliations.

Je sais que, pour vivre dans la société actuelle, nous commettons une foule de mensonges auxquels nous entraîne l'organisation vicieuse que nous subissons. L'anarchiste qui voudrait, en tous les actes de sa vie, agir en anarchiste, ne resterait pas vingt-quatre heures sans se faire coffrer.

Seulement, il s'agit de savoir jusqu'où on peut aller dans les concessions à la société actuelle.

Tout individu, de par le fait qu'il existe, a le droit de maintenir son existence, par tous les moyens possibles, même en se révoltant contre l'état social qui entrave l'exercice de ses facultés.

Et si l'anarchie s'arrêtait à la proclamation pure et simple de ce droit, il serait indifférent de la façon dont s'y prendraient les individus.

Mais, de par le fait que l'exercice de ce droit doit

s'opérer au milieu d'autres individus qui ont des droits égaux, il s'agit de savoir comment ce droit d'évoluer peut s'exercer sans porter préjudice aux droits qui l'entourent.

Nous nous révoltons déjà contre le droit que certains s'arrogent de nous exploiter, contre l'abus de la force qui nous contraint à un genre de vie que nous repoussons, il n'est donc pas indifférent de savoir comment des individus exerceront leur droit d'évoluer, pour ne pas retomber dans l'oppression et l'exploitation.

Or, le vol n'est qu'un déplacement de la propriété, c'est le moyen, pour le parasite, de vivre à rien faire aux dépens de celui qui produit.

Quand des individus s'arrogèrent le droit exclusif sur certaines choses, au détriment de leurs semblables, ce fut l'origine du vol. Et depuis, il a été se développant avec l'état social.

Il y a des vols approuvés par les codes, d'autres qu'ils punissent, mais la vérité est que le vol règne du haut en bas de l'échelle sociale, et que la société ne se maintient que par lui. Le voleur justifie l'existence du policier, du gendarme, des avocats, de l'avoué, du juge, et de celui qui fabrique les lois. Si le voleur n'existait pas, notre société l'inventerait pour la justification de ses moyens de répression. Nous devons donc lui laisser ses moyens.

Si donc, nous nous plaçons au point de vue du droit exclusif qu'a l'individu de vivre, il peut voler, cela est son droit, si l'état social, surtout, l'y force

en lui refusant du travail. Et j'ajoute qu'il est très stupide de se suicider lorsque la société vous accule à la misère, le droit de soutenir son existence étant primordial, on doit prendre où il y a.

Mais pour que l'acte de celui qui vole revête un caractère de revendication, soit une protestation contre la mauvaise organisation sociale, il faut qu'il s'accomplisse ouvertement, sans aucun moyen caché de mensonge et de duplicité.

« Mais, » répondent les défenseurs du vol, « l'individu qui agirait ouvertement, s'enlèverait ainsi la possibilité de recommencer. Il y perdra sa liberté, car il sera aussitôt arrêté, jugé et condamné? »

D'accord, mais en agissant par ruse, l'individu qui vole, en se réclamant du droit de révolte, ne fait ni plus ni moins que le premier voleur venu qui vole pour vivre sans s'embarrasser de théories.

Cela rentre dans le même cadre que le cas de l'ouvrier qui accepte pour vivre les règlements de l'atelier. Et ceux-là, en agissant ainsi n'ont jamais eu la prétention de faire œuvre de propagande révolutionnaire.

Il en est de cela, comme pour le service militaire. Il y a des gens qui, refusant de se laisser enrôler, préfèrent s'expatrier; cela a déjà un petit caractère de protestation. Mais, à côté de ceux-là, il y a ceux qui, soit par simulation d'une infirmité, soit usant d'un cas de dispense, ou l'emploi d'une protection efficace, arrivent à se faire réformer et exonérer de la servitude militaire.

Qu'ils se fassent exonérer de la servitude militaire, ils ont, certes, grandement raison, à leur point de vue. Mais s'ils venaient nous dire qu'ils

ont fait œuvre de propagande révolutionnaire, contribué à démolir le régime, il serait facile de leur démontrer que c'est faux, qu'ils ne sont arrivés à se soustraire à certains désagréments du système militaire bourgeois, — qu'en en rejetant le fardeau sur d'autres, aurait-on pu ajouter, lorsque le service militaire n'était pas universel.

Pour que le refus de servir revêtît un caractère réel de protestation révolutionnaire et de propagande, il faudrait que l'individu s'y refusât carrément, en expliquant les raisons, et, au besoin, résistant à la force.

Que les défenseurs du vol nous montrent des individus repoussant les conventions sociales, n'acceptant pas le joug des exploiteurs, s'emparant ouvertement de ce qui leur est nécessaire, mais se rendant aussi utiles à la collectivité, selon leurs aptitudes, et j'admettrai avec eux que le vol peut être anarchiste.

Mais ce ne serait déjà plus le vol, car il aurait acquis le caractère de protestation qu'il ne comporte pas dans les conditions où il s'opère ordinairement.

Et ce n'est pas ainsi que, jusqu'à présent, ont agi les voleurs, même lorsqu'ils se réclamaient de l'idée anarchiste. User de ruse, dissimuler pour capter la confiance de la victime que l'on veut dépouiller. On avouera que c'est une façon d'agir aussi déprimante et dégradante que d'accepter les rigueurs de l'atelier.

Mais cette discussion pourrait durer éternelle-

ment, si les faits, qui sont encore les meilleurs arguments, ne venaient, de temps à autre, apporter leur éclaircissement.

L'argent étant ce qui manquait le plus au mouvement, en faire par tous les moyens possibles, fut, de bonne heure, l'objectif de ceux qui étaient dans le mouvement.

On peut dire que l'esprit de sacrifice et l'abnégation n'ont pas manqué à la propagande anarchiste.

Si jamais on fait un jour l'histoire du mouvement, que l'on dévoile comment ont vécu les publications anarchistes, comment se sont amassées, sou à sou, les sommes nécessaires à la publication des brochures, placards, affiches, on sera surpris des preuves de solidarité et dévouement qui se sont fait jour pour aider à leur éclosion et diffusion. On comprendra quelle force est la conviction, surtout parmi les plus déshérités.

Et de fait, le moyen le plus sûr encore de rāmasser de l'argent, c'est de ne compter que sur soi-même, de savoir s'imposer quelques sacrifices pour aider à la diffusion des idées que l'on prétend avoir.

Mais, la plupart de ceux qui venaient au mouvement, poussés plus par l'enthousiasme que par la réflexion ; hantés de l'idée de faire grand, dédaignaient ce moyen, trop lent, à leur avis, et ne rêvaient rien moins que de s'emparer de millions et de les mettre immédiatement au service de la propagande.

Et puis, aussi, il faut le dire, l'idée anarchiste comportant que tout individu a droit à toutes les satisfactions, à toutes les jouissances, d'aucuns en conclurent et cela fut prêché qu'ils ne devaient au-

cuns sacrifices même pour l'idée; que ce n'était qu'en donnant satisfaction à tous ses penchants, que l'individu arriverait à s'affranchir. On alla jusqu'à dire que l'idéal serait que la propagande fît vivre celui qui la faisait.

J'ai déjà discuté cette idée dans l'*Individu et la Société*, je n'y reviendrai pas ici, mais ce que cette idée a perverti de camarades dévoués et désintéressés au commencement ! ce qu'elle a été funeste et pernicieuse sur certains caractères ! le mal qu'elle a fait en détournant de leur destination des efforts qni, sans cela, auraient été consacrés à la diffusion de l'idée ! Il faut avoir vu le mouvement de près pour s'en rendre compte.

Aussi, l'idée du vol flattait trop de passions pour qu'elle ne fût pas saisie « au vol » par ceux qui trouvaient plus agréable de vivre de la propagande que de contribuer à ses efforts.

Mais cette façon de procéder est bien trop déprimante pour que des convictions y durent longtemps.

Il y eut beaucoup de vols dont les auteurs se réclamaient de l'idée anarchiste, mais dont la propagande, que je ne sache, ne profita guère. A moins que l'on ne considère comme actes de propagande, quelques placards injurieux, plus ou moins teintés d'anarchie, simplement faits pour satisfaire quelques rancunes de leurs auteurs; plutôt dirigés contre des personnalités que contre une institution ou une iniquité sociale.

Pour ma part, j'en ai connu quelques-uns qui furent de dévoués compagnons lorsqu'ils entrèrent dans le mouvement, capables de très grands sacrifices en faveur de l'idée ; mais qui, entraînés

dans cette voie, avec l'idée bien arrêtée de servir la propagande, devinrent plus bourgeois et plus dégoûtants que les plus bourgeois des bourgeois.

L'influence démoralisante de l'argent y entrait bien, certainement, pour sa part, mais le nouveau genre de vie adopté par ces compagnons était encore plus décisif; car on ne manie pas journellement le mensonge et la fraude, sans que le caractère s'y pervertisse, sans que le sens moral s'y atrophie.

On a vu des gens, restés dans des conditions normales d'existence, demeurer réfractaires aux suggestions de l'argent, tandis que, pour ma part, je n'ai jamais vu un voleur ne pas devenir bourgeois dans sa façon de vivre, et dans sa façon de raisonner.

« Tout comprendre, c'est tout pardonner, » ajoutent d'autres. Les voleurs ne sont que le produit de l'état social; pourquoi les repousser !

Oui, mais les bourgeois aussi ne sont que le produit de la société : gouvernants et députés, magistrats et policiers, patrons et propriétaires, financiers et voleurs, escrocs, maquereaux et escarpes, tout cela dérive du fonctionnement social; c'est compris, c'est pardonné, embrassons-nous, ma vieille !

Mais il ne faudrait pourtant pas être trop élégiaques; nager dans le bleu à perte de vue. Etre ami de tout le monde, avoir des trésors de tendresse pour tous les animaux à deux pattes et sans

plumes, c'est faire preuve d'un très bon cœur, mais peut devenir dangereux aux époques de lutte.

Libre à ceux à qui il plaît de se créer ainsi, en leur cerveau, un petit paradis d'amour, d'abnégation et de contemplation, de donner libre cours à toutes leurs rêveries de sentiments éthérés, mais les choses de propagande sont plus complexes.

Tous, nous voulons un idéal, où les concepts de l'individu seront assez larges pour lui faire tout comprendre et tout pardonner, où les liens sociaux seront assez larges pour que, pouvant s'écarter de ceux qui ne vous conviennent pas, on ait le champ libre d'agir à sa guise.

Mais, malheureusement, nous ne sommes pas encore à cet état social idéal. Nous sommes en lutte, et pour réaliser cet idéal, et pour sortir de l'état présent.

Or, en lutte, il faut se garder de toute sensiblerie, se défier plus encore des faux amis que des ennemis déclarés. Tous les hommes sont pour nous des frères!... à condition que nous ne serons plus opprimés ni exploités.

Avec ces théories de ne voir dans la propagande qu'une justification de la soif de jouir par n'importe quels moyens, je vois qu'on nous mène tout droit aux « trente sous » de la Commune qui étaient là les jours de paie et de distribution, braillant comme des ânes, mais se réfugiant chez le marchand de vin pour se saouler comme des cochons, alors que ceux mus par l'idée étaient à se battre.

La lutte implique sacrifices, et la réalisation de notre idéal n'est possible que par la lutte. Or, nous voulons être certains que ceux avec lesquels nous

marchons, ne nous lâcheront pas en pleine bataille, parce qu'ils auront trouvé le moyen de vivre.

« Notre corps, » nous dit-on, « doit vivre pendant la lutte. Tout ce qu'on peut nous demander, c'est de ne pas nous illusionner sur l'honnêteté des moyens que nous employons pour vivre. »

D'accord, et c'est pourquoi, lorsque nous faisons pour vivre, une concession à la société actuelle, nous voulons au moins que l'on ait la franchise de le reconnaître. Que l'on avoue que l'on commet une faiblesse, une faute, une lâcheté par nécessité, mais que l'on ne vienne pas nous l'ériger en principe.

Luttant pour la solidarité entre individus, pour le redressement de la fierté individuelle, voulant propager cet idéal et le faire comprendre de ceux qui l'ignorent ou le connaissent mal, nous ne devons accepter de solidarité qu'avec ce qui peut contribuer à la diffusion de cet idéal, repousser ce qui peut le dénaturer, surtout ces théories émasculantes qui tendent à nous éloigner du but, en préconisant aux individus des petits moyens pour des petites choses qui n'arrivent, en fin de compte, qu'à les dégrader de plus en plus.

Voulant sortir de la société d'ignominie qui nous déprime, ce n'est qu'en haussant notre pensée, notre volonté au-dessus d'elle que nous y réussirons.

Laissons-lui donc ses moyens. Et aspirons à la période où, l'idéal anarchiste plus fort que l'instinct de conservation, entraînera les individus à ne plus accepter de compromissions avec la société actuelle.

XIII

AGIR ET DISCUTER

Encore la théorie bourgeoise. — Condottiere. — L'état social actuel ne permet de jouir qu'au détriment des autres. — Manque de critère. — Nécessité de l'idéal. — Enlisement à éviter. — Volte-face des guesdistes. — Naissance du programme minimum. — Tombés dans la politique. — Une anecdote. — Notre point de repère. — L'utilité actuelle des chambres syndicales. — L'affaire Dreyfus. — L'impatience d'agir et le manque de conceptions sur l'action. — Comment il faut faire la propagande. — Les idées se transforment en évoluant. — L'idéal et le présent.

Mais ce n'est pas sur cette seule question que s'est donné carrière la manie de discutailler. A chaque fois qu'il s'agit de passer de la théorie au fait, il y a des gens qui éprouvent le besoin du « distinguo ». Cela est très utile lorsque ça éclaire l'action, mais nuisible lorsque ça l'entrave.

Où c'est dangereux surtout, c'est lorsque nous traversons des périodes d'avachissement général comme est notre époque, où la plupart des gens n'éprouvent même pas le besoin de se remuer, où les dénis de justice les plus criants, les laissent

froids, où les faits de corruption les plus probants, les empiètements du pouvoir sur l'autonomie individuelle, vont se développant sans cesse, sans qu'ils cherchent même, à s'en défendre.

Et, quelle que soit l'énergie d'un parti, il n'est pas sans subir l'influence de cette atmosphère de veulerie dans laquelle il est forcé d'évoluer.

Sous l'influence de l'évolution des idées qui demandent à s'épanouir en faits, nombre d'anarchistes voudraient agir, mais, subissant l'apathie générale; minés aussi par cette propagande dont je parlais dans le chapitre précédent, qui leur dit « que le but de l'individu étant de jouir, il faut que chacun, même dans la société actuelle, cherche à jouir par toutes ses facultés, par tous ses pores; que le sacrifice n'est qu'un leurre, et qu'il n'y a que lorsque chacun voudra avoir sa part de jouissance que s'opérera la transformation sociale », ils ne savent plus où se tourner.

Présenté d'une certaine façon, cela a un air de logique qui peut tromper; d'autant plus à la portée des gens, qu'il est préférable de jouir qu'à faire des sacrifices.

Mais, malheureusement, nous sommes en la société bourgeoise qui, elle, si elle prêche aux individus des théories de renoncement, de charité, d'abnégation individuelle, en faveur du bien général, n'est basée que sur l'individualisme le plus égoïste, le plus étroit, le plus féroce, mettant chaque être en lutte, directe ou indirecte, avec ses voisins, ne réservant ses jouissances qu'à celui qui sera le plus fourbe, le plus violent, le plus rapace.

C'est la théorie, par excellence, de jouir en tout,

partout et quand même, dépouillée de ses hypocrisies. De sorte qu'il n'y avait nul besoin de se mettre en peine de la réinventer, puisqu'elle est en pleine floraison en l'état social que nous voulons détruire.

C'est elle qui est arrivée à produire ces pseudo-anarchistes qui ne craignent pas, à de certains moments, de se mettre à la solde de politiciens quelconques pour une besogne déterminée, prétextant qu'ils ne font que servir l'idée, tandis que, en fait, l'idée ne sert qu'à masquer ce qu'aurait de louche leur conduite qui n'est plus que celle de vulgaires malandrins à la disposition des plus offrants ; ce qui n'a rien à voir avec l'anarchie.

La recherche de son propre bonheur est la fin de chaque être. C'est une vérité incontestable. Mais par le fait que l'état social a été si faussement constitué, il arrive que l'individu ne peut jouir pleinement, qu'au détriment de plusieurs autres, et que pour celui qui en a conscience, sa jouissance s'en trouve gâtée, il n'a plus, alors, qu'un objectif; sortir de cette mauvaise organisation.

Il lui faut alors lutter, et la lutte ne va pas sans sacrifices.

Voilà comment, lorsqu'on ne tient pas compte des contingences, on peut aboutir à un axiome faux, tout en partant d'un fait vrai.

Nous avons le droit de développer notre être, de satisfaire tous nos besoins ; ce droit nous l'apportons en naissant, avec les forces virtuelles qui, en se développant, nous permettront de l'établir en fait. Si la société était organisée d'une façon rationnelle,

équitable, nous y aurions toute latitude d'exercer ce droit sans léser personne.

Mais, puisqu'elle est anormalement constituée, nous ne pouvons exercer notre droit qu'en en opprimant d'autres, il s'agit de savoir si nous prétendons l'exercer en toute sa rigueur, ou acquérir la possibilité de l'exercer avec justice?

C'est ce qui fait toute la différence entre ceux qui acceptent la société telle qu'elle est, et ceux qui veulent la transformer pour retrouver les conditions normales d'existence.

Si, en dépit de tout, on veut jouir quand même, si l'on prétend ne vouloir se plier à aucun sacrifice, cela est bon; chacun est maître de choisir la voie qui lui plaît pour conquérir son affranchissement personnel; mais il y a, alors, hypocrisie de vouloir décorer cette manière d'agir des apparences de revendications sociales.

C'est la théorie bourgeoise; que ceux qui veulent la pratiquer, restent avec les bourgeois.

Mais si on veut conquérir le droit de disposer de soi-même, la possibilité d'élargir ses facultés, sans léser personne, il nous faut sortir de la société actuelle, et pour en sortir, il nous la faut briser; ce qui ne se fait pas en jouissant, mais en luttant, souffrant, en s'imposant les sacrifices qu'exigent les circonstances, les alternatives de la lutte. Nous sommes loin, alors, du droit de jouir en tout et partout.

Il y a aussi le découragement de ceux qui, arrivés tout enthousiastes à l'anarchie, s'imaginaient

la voir se réaliser immédiatement, et qui, déçus dans leurs espérances, l'illusion tombée, sont effrayés de la route à parcourir, de la longue période d'évolution à suivre.

Il y a, d'autre part, les partisans d'absolu qui, lorsque se présente une occasion d'agir, ne veulent pas s'y mêler sous prétexte que cela ne cadre pas avec l'intégralité de notre programme.

Il est hors de doute que les anarchistes, en leurs actes, doivent toujours être guidés par leurs principes, et toujours cela a été ma façon de voir ; mais il ne faudrait pas oublier non plus qu'il n'y a que les abstractions qui soient absolues ; que, tout en ayant placé notre idéal en une société meilleure, nous vivons dans la société actuelle à notre corps défendant, le plus souvent forcés quand même de tenir compte des relativités que nous crée le fait de vivre dans un état social qui n'est pas le nôtre.

L'absolu n'existant pas, nous sommes bien forcés de nous contenter d' « à peu près. » Il ne s'agit plus que de savoir jusqu'où ils continuent d'être une manifestation de notre idéal ; quand ils deviennent un renoncement ou une lâcheté.

Ici manque le critère. Ici le point de démarcation reste soumis à l'arbitraire de chacun. Les uns restant en deçà, les autres allant au delà. Le mal ne sera pas grand, tant que l'on gardera, comme point de repère l'idéal complet. Tant que la conception anarchiste, nettement définie, restera toujours présente à nos yeux, pour nous servir de point de comparaison, nous indiquant lorsque nous nous éloignons trop de sa réalisation.

Oui, il faut, avant tout, éviter de se jeter à l'aveu-

glette en les manifestations de la lutte quotidienne pour s'y noyer dans les détails. Il ne faut pas, sous prétexte de « côté pratique » à cultiver, laisser l'idéal de côté pour s'enliser dans le mouvement de réformes.

Il en est des manifestations de la lutte quotidienne, comme des terrains marécageux où il ne faut poser le pied qu'avec précaution; mais d'où, pourtant, si on ne veut y croupir, il faut bien sortir si on s'y est égaré.

En se mêlant à un genre d'activité quelconque, on finit, presque toujours, par le prendre pour but principal de ses efforts, alors, qu'en premier lieu, on ne s'y était mêlé que comme moyen de réaliser plus vite, le but poursuivi. La nécessité de réussir en ce que l'on a entrepris, finit par absorber toutes vos facultés, et vous faire prendre pour but le moyen.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, mais bien frappant, je citerai le cas des collectivistes qui, autrefois, furent révolutionnaires, et en sont si éloignés aujourd'hui, quoiqu'ils prétendent toujours y être restés.

Je me rappelle à mon début, dans la propagande, il y a bientôt vingt ans, je marchais avec eux.

Leur programme était absolument révolutionnaire. Ils conspuaient le parlementarisme, affirmant qu'il ne pouvait apporter aucune amélioration au sort des travailleurs. « Que la révolution, seule, pouvait préparer le terrain à la société nouvelle. »

Cependant, ils n'allaient pas jusqu'à se déclarer

abstentionnistes. Ils se réservaient de prendre part aux élections; mais il était convenu qu'ils ne se mêleraient jamais aux tripotages législatifs.

Dans le programme qui fut élaboré par Guesde, Deville, Labusquière, Marouck, et quelques autres, lorsque, à quelques camarades, nous organisâmes le groupe d'études des ve et XIIIe arrondissements, il était stipulé qu'il ne serait présenté aux élections que des candidatures fictives ou inconstitutionnelles, pour donner l'occasion aux révolutionnaires de s'affirmer et de se compter ; mais que le parlementarisme n'étant qu'une façon bourgeoise de tromper le peuple, on n'y enverrait jamais aucun des nôtres.

En n'acceptant le suffrage universel, même qu'avec la seule intention de se compter, c'était le doigt mis dans l'engrenage, la main ne tarda pas à suivre, puis le bras, et le corps.

Guesde fit un certain voyage à Londres. Parti avec notre programme révolutionnaire, il l'y oublia, rapportant en échange le fameux « programme minimum ». Les candidatures fictives étaient écartées pour faire place à de vrais candidats qui, à l'aide de ce nouveau programme devaient faire de l'agitation révolutionnaire (!) dans les réunions électorales d'abord, à la Chambre ensuite, si possible.

Oh ! l'on n'abandonnait pas la révolution comme cela ! En de « vigoureux » considérants, elle était affirmée comme la seule émancipatrice. Le minimum, — tout un salmigondis de réformes radicales, — n'était qu'un cheval de bataille pour pouvoir parler plus facilement aux électeurs.

C'était la théorie.

Mais en pratique, lorsqu'on fut en plein dans la

bataille électorale, les candidats et leurs comités n'eurent plus qu'un but : triompher de l'adversaire, aller trôner au Palais-Bourbon. Lorsque le « minimum » fut trouvé trop révolutionnaire, on y fit des retranchements, on y ajouta des réformes plus anodines encore dont l'on s'empressa de vanter les bienfaits émancipateurs. — Les considérants révolutionnaires s'en allèrent à vau-l'eau.

A tout prix, décrocher la timbale électorale, devint le seul objectif. On conclut des alliances avec les candidats plus modérés (de forme), au besoin avec les monarchistes. Aujourd'hui ces pseudo-révolutionnaires ne sont que de vulgaires politiciens.

N'a-t-on pas vu, dans les dernières élections, Deville, pour décrocher quelques voix de plus, renier tout son passé révolutionnaire, mentir et nier toutes ses affirmations antérieures?

Et toujours, sauf les cas extrêmement rares d'une volonté tenace, il en sera ainsi de tous ceux qui se mêleront sérieusement à quelle que tentative que ce soit.

Le but immédiatement réalisable fera perdre de vue le but plus éloigné, et toujours l'accessoire l'emportera sur le principal.

Cela me rappelle une conversation que j'eus avec Labusquière, quelque temps après l'apparition de l'*Egalité* (2e série). Ayant leur journal, déjà les chefs collectivistes se désintéressaient de notre groupe des ve et XIIIe où ils ne manquaient aucune séance auparavant. J'allais chaque semaine, à l'imprimerie de l'*Egalité*, aider à l'expédition du numéro. Un jour vint Labusquière : — Eh bien! me dit-il, quoi de nouveau au groupe des ve et XIIIe?

— Oh! pas grand'chose, répondis-je. Nous nous sommes définitivement prononcés pour l'abstention.

— C'est une faute!

— Pourquoi, une faute? Ne reconnaissez-vous pas vous-mêmes que le parlementarisme ne peut rien produire, que c'est perdre son temps d'y envoyer des députés?

— Oui, mais c'est une faute quand même.

— Alors quoi? Vous irez dans les réunions électorales. Vous direz aux électeurs que le parlementarisme ne peut rien faire pour leur affranchissement, seulement qu'il y a vingt-cinq francs à toucher à la Chambre, qu'ils aient à faire tous leurs efforts pour vous envoyer les y toucher.

— Mais ce n'est pas comme cela qu'on s'y prend!

— Oui, mais c'est cela que ça veut dire. Hein?

Labusquière me tourna les talons.

D'autre part, sous prétexte de ne pas nous laisser entraîner loin de notre idéal, il ne faut pas non plus, comme cela est arrivé souventes fois, tomber en l'excès contraire, et nous condamner à l'inaction systématique en nous enfermant dans la tour d'ivoire des principes.

Notre programme doit rester absolument intransigeant; nous devons écarter tout ce qui, sous prétexte de l'élargir, tendrait à le diminuer. Il doit rester pur de toute compromission, menant la campagne anarchiste, toujours montrant le but à atteindre, sans s'occuper des risettes que lui font les prêcheurs de réformes, se refusant de faire en-

trer en ses moyens d'action, des modes d'activité qui, temporairement, sembleraient faciliter la besogne pour semer l'idée; mais sont en contradiction formelle avec le but à réaliser.

L'idéal anarchiste est la boussole qui doit nous servir à nous reconnaître dans les occasions d'agir qui nous sont offertes par les circonstances; nous indiquer ce qui, sans avoir un rapport direct et absolu avec ce que nous désirons, peut, cependant, marquer une étape pour y arriver, et ce qui, sous des apparences fallacieuses de résultat immédiat, ne pourrait que nous détourner du but poursuivi, de l'idéal à propager.

Ainsi, par exemple, tout ce qui se fait à côté de nous, répond à un besoin quelconque d'une partie des individus. Pourquoi le dédaigner lorsque cela ne répond pas à l'intégralité de notre programme, s'il a cependant des points de contacts?

Pourquoi ne pas saisir les occasions, que les partisans de ces moyens d'action peuvent nous fournir, pour y aller développer notre idéal?

Que nous ne fassions pas entrer ces moyens insuffisants dans notre programme, d'accord, mais n'empêche qu'ils peuvent fournir une occasion aux activités individuelles de s'exercer.

Je m'explique:

Prenons, par exemple, les chambres syndicales, telles qu'elles sont constituées. L'esprit qui anime la plupart d'elles, leurs vues étroites de défense de salaires, le désir qui anime la plupart de leurs inspirateurs de les transformer en sociétés coopératives de production, les classe, c'est évident, loin de nos revendications.

Cependant, étant donné que, tant que notre idéal n'est pas réalisé, il est nécessaire aux travailleurs de défendre leurs salaires, les syndicats, il nous le faut bien constater, sont utiles comme moyen de défense contre le patronat.

En attendant la disparition du patronat et du salariat, les travailleurs ont besoin de défendre, et même de faire augmenter leurs salaires, de lutter pour obtenir des conditions meilleures de travail.

Le tort de certains fut de les préconiser comme moyen d'affranchissement, alors que ce n'est qu'un palliatif ; l'erreur de certains anarchistes fut de prôner qu'il fallait se consacrer à leur organisation affirmant que l'on y trouverait les moyens de hâter la révolution.

Pour ma part, dans les syndicats, comme dans les coopératives, je n'y vois que des groupements où les anarchistes peuvent faire de la propagande ; auxquels nous aurions tort d'accorder une trop grande prépondérance, mais dont il nous faut tenir compte, vu qu'ils sont plus près de ceux auxquels nous voulons nous adresser.

C'est comme l'affaire Dreyfus. Voilà, certes quelque chose qui semblait n'avoir rien de commun avec la propagande anarchiste.

Mais lorsqu'il fut démontré que ce bourgeois, cet officier, était victime d'un complot de ses collègues, cela intéressait les anarchistes, puisqu'il y avait une injustice à combattre.

Certains refusèrent d'y participer, sous prétexte que Dreyfus, officier et bourgeois, ne les intéressait pas, d'autres y prirent parti comme de vrais

politiciens, pendant que d'autres y intervenaient en essayant d'y donner la note anarchiste.

Quoi qu'il en soit, cette affaire qui semblait n'avoir aucun rapport avec l'idée, nous offrit un champ de propagande incomparable. Nous n'en savons pas encore l'issue [1]. Mais l'armée, la magistrature et le parlement, y ont déjà subi des assauts, et reçu des blessures que ne leur auraient pas portées vingt années de notre propagande.

Mais, me dira-t-on, prendre part d'une façon à ces groupements, n'y pas prendre part de telle autre, tout cela c'est du « distinguo ».

D'accord, mais la façon dont on se mêle à un mouvement, décide le genre d'activité que vous y déploierez, et il n'est pas indifférent de savoir si on doit se mêler à leur organisation pour les faire réussir dans l'ordre d'idées où ils sont, ou bien, si nous devons nous y mêler seulement pour y trouver des adhérents à notre idéal. — J'aurai du reste à y revenir plus loin.

Et puis, est-ce que toute notre existence dans la société actuelle, ne se passe pas à « distinguer » entre ce qu'il nous est possible d'accorder avec notre façon de penser, et ce qui ne l'est pas ? Et cela, jusqu'à ce que nous soyons arrivé à faire accepter complètement notre façon d'agir.

De toutes parts, depuis longtemps, on reproche aux anarchistes, — et eux-mêmes s'en plaignent

1. 26 mars 1899.

— de ne rien faire. D'aucuns les accusent — ou s'accusent — de piétiner sur place.

C'est cette idée de vouloir, à tout prix, « faire quelque chose », qui en a amené certains à faire machine en arrière et trouver des charmes au *Pain gratuit*, à la loi de huit heures, à la fondation de coopératives de consommation, et autres balivernes semblables, et, de là, à plonger dans le parlementarisme.

Or, il s'agit de démontrer que, sans revenir aux réformes parlementaires, ce ne sont pas les occasions d'agir qui nous manquent, qu'il ne s'agit que de les saisir lorsqu'elles se présentent.

Mais ce qui aveugle la plupart, c'est que l'on voudrait des résultats immédiats, se réalisant du jour au lendemain, faute de savoir se donner aux besognes de longue haleine.

Quand un anarchiste se met dans un groupe, il voudrait que, le lendemain, ce groupe pense absolument comme lui, ne fasse que des choses absolument anarchistes.

Si c'est une chambre syndicale, qu'elle dédaigne la défense des salaires pour ne viser qu'à la dépossession du patronat ; que les grèves entreprises aient toutes pour but de mettre les ateliers à la disposition des travailleurs ; si c'est une coopérative, qu'elle mette immédiatement ses bénéfices au service de la propagande.

Ce serait le rêve, en effet, mais il faut compter que les idées ne marchent que lentement, qu'il faut du temps et de la patience pour arriver à faire pénétrer les idées dans la tête des gens.

Il nous faut bien persuader d'une chose, c'est

que les résultats immédiats, ne sont pas toujours les meilleurs. Il faut nous habituer à saisir l'ensemble des choses pour savoir les ramener à leur propre valeur. Comprendre que rien ne s'acquiert sans efforts, et que lorsqu'il s'agit de la propagande d'une idée, le temps ne compte pas ; que ce n'est pas une raison, parce que la réalisation de cette idée pour être menée à bien, demanderait beaucoup de temps, qu'il faut la dédaigner.

Je suis convaincu, je l'ai déjà dit bien des fois, et ne me lasserai de le répéter : jamais les idées ne se réalisent d'emblée, telles que les conçurent ceux qui s'occupèrent de leur propagation.

Peu les saisissent dans leur ensemble, la masse jamais. Certains en adoptent quelques parties : certains autres sont séduits par un autre côté ; d'aucuns y ajoutent, certains y retranchent; ce n'est que progressivement que l'idée chemine, se dégageant de ses obscurités pour se traduire en fait.

Mais ce qui est encore plus certain pour moi, c'est que, plus large, plus actif, et plus intense aura été le mouvement de propagande autour d'une conception, plus cette conception aura chance de triompher en le conflit d'idées qui nous entraîne.

Tout en étant les hommes de l'idéal, les hommes de demain par la pensée, il nous faut, par l'action, démontrer que nous sommes les hommes d'aujourd'hui ; que notre refus de prendre part aux combinaisons mesquines n'est ni de l'inertie, ni de l'impuissance, mais une conception plus large des choses, une lutte de tous les jours.

Il nous faut nous tenir ferme dans l'idéal tel que nous le concevons, tout en sachant profiter des occasions où nous pouvons le développer sans l'amoindrir. Sachons aller à ceux que nous voulons convaincre ; non pour nous étrangler dans l'étroitesse de leurs vues, mais pour les hausser au niveau des nôtres.

Pour cela, il faut une volonté tenace, ne se rebutant jamais d'aucune difficulté. Il faut savoir déployer des efforts suivis pour n'obtenir que des résultats éloignés. Il faut développer constamment de l'initiative.

L'idéal que nous concevons doit susciter les hommes capables de suivre ce programme.

XIV

L'INITIATIVE INDIVIDUELLE

Théorie et pratique. — Les outranciers de l'anarchie. — Initiative et groupement. — Vieux jeu. — A théorie nouvelle, tactique nouvelle. — Napoléon Ier et l'Espagne. — La force de l'initiative. — Le Mexique et Napoléon III. — La prise de la Bastille. — L'absence de chefs. — La marche des femmes sur Versailles et Maillard. — Le 10 août 1792. — Spontanéité des faits révolutionnaires. — Le siège et la Commune de 1871. — Battus faute d'initiative. — La malfaisance de la croyance aux chefs. — Clairvoyance et manque d'initiative de la foule. — Initiative et coordination. — L'internationalisme. — Identité de souffrances de tous les peuples. — La misère est le fait de la richesse en produits. — Maladresse des gouvernants bourgeois. — La révolution est maintenant. — L'exemple.

Agir par soi-même, ne pas s'inféoder à tel individu, à tel groupement; agir comme l'on pense, comme l'on sent, sans s'occuper des criailleries ou des anathèmes, voilà ce qui, théoriquement, s'est fait jour dans les conceptions anarchistes.

« Théoriquement, » car il s'en faut que, dans la pratique, on ne soit absolument débarrassé des

vieux errements de notre éducation et des groupements par lesquels nous avons passé.

On se réclame de la liberté individuelle, on proclame la libre initiative de l'individu ; mais lorsqu'il faut agir on ne bouge guère. Si l'on s'est réuni en groupe, on s'habitue à entendre pérorer deux ou trois individus, toujours les mêmes ; on se repose toujours sur les mêmes, de ce qui est à faire dans le groupement : ceux qui se montrent les plus actifs, que l'on est habitué à voir agir ; et, souvent, l'on se montre assez intolérant contre ceux qui ne pensent pas comme vous.

En somme, peu de chose de changé en apparence.

Peu de chose en apparence, mais, cependant, beaucoup en réalité : De nouvelles aspirations se sont fait jour dans les cerveaux humains. Les hommes-providence ont perdu de leur prestige ; une faible lueur, dans le fin fond de l'entendement humain commence à luire sur le rôle de la personnalité humaine en marche vers son affranchissement.

Cette idée comme toute autre n'a pas manqué d'avoir ses outranciers : « Initiative ! autonomie ! » se sont écriés certains, « cela veut dire que je dois marcher seul, sans m'occuper des autres ; groupes, sociétés, tout cela c'est vieux jeu, il n'en faut plus. Il n'existe plus que mon « Moi » : Je fais ce que je veux, tant pis pour les autres. »

Nous aurons à voir que l'initiative et l'autonomie se concilient fort bien avec le groupement. Ici, je ne veux m'attacher à répondre qu'à ceux qui, tout en reconnaissant le principe d'initiative et d'auto-

nomie individuelle, ajoutent cependant qu'elles ne sont applicables que dans une société transformée ; que, pour le moment, pour lutter avec efficacité contre l'ordre social actuel, ils doivent se subordonner au principe de discipline, seul apte à nous permettre de lutter avec fruit contre les forces organisées du monde bourgeois.

Envisageant la révolution comme une lutte d'armées, « ce serait joli, » disent-ils, « ayant des forces organisées à combattre, de lancer contre elles, une foule sans cohésion, d'agir sans coordination, sans plan mûrement combiné, chacun agissant de son côté, à l'aventure.

» Une volonté centrale, est nécessaire pour combiner les efforts, savoir profiter des points faibles de l'ennemi et y diriger les forces révolutionnaires qui seraient impuissantes en restant éparses. »

Influencés par ce qu'ils ont sous les yeux, ces individus oublient ce que doit être une révolution économique ; ils ne peuvent concevoir qu'à une théorie nouvelle doit correspondre une tactique nouvelle.

En présence des armées formidables que mettent sur pied les gouvernements actuels, les individus se demandent comment il serait possible de leur résister sans leur opposer des forces pareilles? comment parer à leur tactique, si on ne leur en opposait pas une autre possédant la même précision, le même mécanisme ?

Si, pour combattre le pouvoir les révolution-

naires s'amusent à le singer, à jouer aux soldats en livrant des batailles rangées, il est certain qu'il leur faudra adopter sa tactique, sa hiérarchie. Et la Commune de 71 nous est un exemple que, quelles que soient les forces dont on dispose, c'est se mettre en infériorité évidente que d'accepter la lutte en des conditions où la pratique les fait nos maîtres.

Il ne faut pas oublier non plus qu'une révolution n'est possible que lorsque les idées ayant plus ou moins contaminé tout le monde, elles sont pour ainsi dire dans l'air, où l'armée elle-même en est ébranlée, et n'offre plus l'état d'esprit qui en fait un instrument passif aux mains de ceux qui la mènent.

Et pour finir de les désorganiser, il s'agit moins d'user de stratégie que d'accomplir des faits qui achèvent de les troubler dans leur obéissance passive, en leur ouvrant les yeux sur un nouvel état de choses.

Chaque fois que les peuples ont voulu sérieusement résister à leurs envahisseurs, s'ils ont cherché à concentrer leurs forces en corps d'armées, c'est que, aveuglés par l'erreur du militarisme, ils ne croyaient qu'en l'efficacité des grandes batailles, mais ces concentrations de leurs forces militaires ne leur furent rendues possibles qu'après qu'ils eurent vaincu par une guerre de détail, acharnée, continue, de chaque jour.

Militairement, l'Espagne fut vaincue par Napoléon. Ses armées détruites, son gouvernement dispersé, son territoire envahi, partout l'ennemi maître de la situation.

Mais les Espagnols n'avaient pas renoncé à la lutte; chaque maison devint une forteresse, chaque coin de rocher, chaque buisson, une embuscade contre l'envahisseur ; chaque paysan un soldat qui, patiemment, attendait sa victime pour disparaître le coup fait, devenant insaisissable, protégé par la complicité de tous, et recommençant l'occasion propice venue.

Le soldat isolé était sûr qu'une balle viendrait le frapper au coin d'un bois, au détour d'un chemin, ou qu'un coup de couteau s'abattrait sur lui au moment où il s'y attendrait le moins.

En entrant dans un village, la compagnie, le détachement, savaient qu'ils n'y trouveraient ni eau, ni vivres, la solitude, le vide se faisant devant le vainqueur, pendant que derrière se reformait le flot des persécuteurs invisibles.

Et cela, sans qu'il fût besoin d'ordres ni de pouvoir central. — Si, il y avait bien une junte directrice, mais vu qu'elle était forcée de se dissimuler, ses ordres n'auraient eu aucun effet, ou seraient arrivés bien trop tard, si l'état d'esprit de la population n'avait inspiré lui-même cette tactique.

Celle de Napoléon finit par s'y briser. Les vainqueurs finirent par être les vaincus.

De même au Mexique, où Badingue était allé réaliser la « grande pensée du règne. » La situation fut la même : des batailles rangées donnèrent la victoire à l'envahisseur, des villes furent emportées d'assaut; mais les escarmouches, les guerillas eurent vite fait d'user l'armée victorieuse en détail. Les conquérants durent renoncer à leur proie.

Ce qui prouve que la véritable force est en la

volonté de l'individu, en son énergie, en son initiative appliquée à propos, avec persévérance et continuité.

Si nous prenons les faits des révolutions passées, n'y voyons-nous pas que le peuple n'est vainqueur que lorsqu'il agit par lui-même, sous la poussée des événements? et n'est battu que lorsqu'il s'est donné des chefs.

Chaque fois que la masse se soulève, agit, la première explosion est toujours le fait d'un mouvement spontané. Sans chefs, sans mot d'ordre, c'est sous la seule impulsion des circonstances qui se font sentir, que la foule s'est levée, qu'elle accomplit les actes dont la nécessité s'impose. Ce n'est qu'après la victoire, qu'apparaissent les chefs!

En 89, pendant que les Etats Généraux, discutent, ergotent avec la royauté, que fait la foule soulevée? — Une parole est sortie on ne sait d'où. Une bouche inconnue a crié : à la Bastille! — La Bastille passait pour le rempart de la royauté, incarnait la légende de la tyrannie. — Aussitôt la foule, sans ordres, sans chefs, se rue à l'assaut de la forteresse, organise l'attaque, et la Bastille est prise.

Quelques noms surnagent bien de la foule, mais ce ne sont pas des chefs, ceux qui paient d'initiative seulement; dont les avis, et non des ordres, ne sont suivis que parce qu'ils concordent avec le sentiment de la foule, et dont la personnalité disparaît l'action accomplie.

Si on débarrasse le fait de sa légende, on recon-

naît que la prise de la Bastille, fut, matériellement, une chose insignifiante, mais importante par son effet moral; car elle fit trembler la royauté, donna du cœur au ventre du Tiers qui, peut-être, sans cela, n'aurait pas su parler en maître au roi et à sa séquelle.

Et la marche des femmes sur Versailles! — La fermentation soulevait Paris. On accusait la Cour d'être, par son éloignement de Paris, cause de la cherté des vivres. On murmurait, disant qu'il fallait forcer le roi de revenir à Paris.

Un matin, une jeune fille s'empare d'un tambour au poste Saint-Eustache, se met à battre de la caisse à travers les rues, la foule s'amasse et la suit, et une armée de femmes s'organise, envahissant l'Hôtel de Ville, bousculant, tant soit peu, les membres de la Commune, les traitant de mauvais citoyens, et ne parlant rien moins que de mettre le feu aux paperasses et au bâtiment.

Ici, arrive Maillard qui les détourne de mettre leur idée à exécution; mais n'y parvient qu'en leur conseillant de marcher sur Versailles, et en s'y laissant entraîner avec elles, d'où elles ramenèrent le roi et sa famille, ce qui, en les mettant sous la surveillance directe de la population, apporta plus d'une entrave à leurs menées contre-révolutionnaires.

Et ce Maillard qui surgit on ne sait d'où disparaît ensuite dans la foule, pour ne reparaître qu'une autre fois, lors des fameuses journées de septembre. L'histoire n'en reparle plus ensuite.

Au 10 août 92, lorsque les Parisiens s'emparent des Tuileries et font la famille royale prisonnière,

où étaient les chefs : les Danton, les Marat, etc? — Eclipsés, la foule est soulevée. On sait que l'obstacle c'est le roi, son entourage. Un cri part des rangs : Aux Tuileries ! — Et la foule se rue sur la maison royale, passe sur le ventre des gardes du corps et des Suisses, défonce les portes, force le roi à se constituer prisonnier de l'assemblée nationale qui ne s'en dessaisira que pour le livrer à l'échafaud.

A ce moment-là personne ne commandait. Celui qui eut la compréhension plus vive ou plus nette des choses, indiqua où il fallait frapper, ne faisant que préciser, ce que toute la ville sentait.

En ces moments l'individu ne compte pas, c'est l'inspiration que l'on suit. La meilleure preuve, c'est que, l'action passée, on ignore d'où est venue l'initiative. Elle était dans l'air.

En 1830, 1848, le 18 mars 1871, à chaque date, c'est la victoire de la foule anonyme qui descelle les pavés, renverse ceux qui l'oppriment, va elle-même où il faut frapper, et n'est vaincue que de l'instant où, ivre de sa victoire, elle est assez bête de confier sa direction à des chefs qui hésitent, tergiversent, brisent son impulsion, alors qu'elle attend la leur, et n'ont plus qu'un but, remettre sur ses épaules, le licou qu'elle vient de briser.

Cela me rappelle d'autres faits moins saillants, mais tout aussi probants qui se passèrent pendant la période révolutionnaire de 70-71.

Tout le monde connaît l'avortement piteux du

soulèvement du 31 octobre qui, d'abord triomphant, échoua par l'impéritie du nouveau gouvernement qu'avaient nommé les révolutionnaires, et qui perdit son temps à discuter, à rédiger des décrets et des proclamations, oubliant la chose la plus élémentaire, faire descendre à l'Hôtel de ville, les bataillons sur lesquels ils pouvaient compter, négligeant de mettre dans l'impossibilité de nuire le gouvernement précédent.

D'un autre côté, les gardes nationaux fiers d'avoir des chefs, crurent que tout allait pour le mieux, qu'il n'y avait plus qu'à rentrer chacun chez soi, ce qu'ils firent tous en chœur !

Le lendemain, leurs chefs étaient prisonniers du gouvernement démoli la veille, mais qui s'était employé à concentrer les forces réactionnaires, à balayer ceux qui l'avaient remplacé et s'était mis en état de répondre à un nouveau mouvement, s'il s'était produit.

C'est déjà typique comme malfaisance de la foi en les chefs ; mais voici un autre fait qui prouve l'utilité qu'il y a à ce que les individus sachent agir sous leur propre inspiration, sans demander d'avis à ceux qui se croient autorisés à les mener.

Le fait m'a été raconté par un ami qui en fut témoin. Je ne me rappelle plus des noms, mais ils importent peu.

C'était le soir du 31 octobre, dans le XIIIe arrondissement. La nouvelle de la prise de l'Hôtel de Ville avait fait mettre en marche les bataillons révolutionnaires de l'arrondissement vers la place de la Grève.

Mais l'état-major de l'arrondissement se trouvait

réuni à la mairie. Les bataillons eurent le tort de se laisser arrêter et d'envoyer des délégués à la parlotte que formait l'état-major en l'une des salles.

Là, un monsieur galonné leur débita je ne sais plus quelle harangue, les encourageant à retourner chez eux, leur affirmant que tout allait le mieux du monde à l'Hôtel de Ville, qu'il n'y avait nul besoin d'eux, etc., etc.

L'un de ceux qui étaient montés, porta la main à la crosse de son revolver, le sortit à moitié de la ceinture, et, interrogeant du regard, l'un des chefs les plus acclamés du XIIIe, fit signe s'il fallait brûler la cervelle du discoureur.

L'interpellé fit signe que non, et le revolver resta à la ceinture; le discoureur persuada aux bataillons de rentrer chez eux; l'Hôtel de Ville dégarni de défenseurs, fut repris par les mobiles bretons et les gardes nationaux de Langlois.

Si, au lieu de demander une approbation, l'homme au revolver eût simplement cassé la tête à l'endormeur, les choses auraient pu changer de face, les bataillons descendant à l'Hôtel de Ville auraient tenu tête à la réaction. En serait-il résulté mieux ou pire que les événements qui suivirent, on ne sait.

En tous cas, ce que voulaient à ce moment les Parisiens, c'était se défendre contre l'Allemagne, ils auraient pu y réussir en se débarrassant des bourgeois de la Défense Nationale qui, eux, n'avaient qu'un but: sauvegarder les droits du capital, en désarmant une population qui les rendait inquiets sur les possibilités futures.

Même chose au lendemain du 18 mars. Cela je me le rappelle, mon imagination en avait été frappée, les bataillons de l'arrondissement que j'habitais, (le ve) pendant huit jours, réveillés toutes les nuits, se rendirent sur la place du Panthéon, y attendre les ordres du Comité Central.

« C'est pour marcher sur Versailles », disaient les hommes. — « Il faut marcher sur Versailles, il n'y a pas de troupes », c'était là le cri de tous. Et des heures entières on attendait, en rangs, sur la place, des ordres qui ne vinrent pas.

Et, cela, je l'avais bien remarqué, les premiers jours, les bataillons étaient au complet; non seulement les ouvriers, mais les commerçants du quartier, tous étaient présents et ne demandaient qu'à marcher! Le Comité Central ne sut pas profiter de l'enthousiasme. Au lieu d'agir, il discuta sur sa propre légalité! Il ne donna pas d'ordres, l'enthousiasme déclina, et lorsqu'il voulut faire marcher les hommes, beaucoup qui avaient repris possession d'eux-mêmes, se dérobèrent, voyant l'ancien gouvernement reprendre des forces.

Si les hommes, ou simplement, parmi eux une minorité fermement décidée, avait été bien pénétrée de l'idée d'initiative, au lieu d'attendre passivement avaient fait comme la femme de 1789, entraînant ses compagnes à la recherche du « boulanger, de la boulangère et du petit mitron, » ils se seraient mis à la tête de leur compagnie.

« Qu'avons-nous besoin d'ordres pour nous rendre à Versailles? » auraient-ils dit. « Mettons-nous en marche, entraînant tous ceux que nous trouverons sur notre route ».

Et, comme en effet, le gouvernement de Versailles n'était défendu que par quelques gendarmes, s'il avait été balayé ou forcé de fuir encore, c'était le triomphe de l'idée communaliste. Nous aurions sans doute évité cette saignée de 35.000 hommes faisant disparaître les plus énergiques, et que, aujourd'hui, nous payons par cette dépression morale qui fait que l'on accepte les pires ignominies, sans que les pavés se soulèvent d'eux-mêmes.

Peut-être nous aurait-il fallu, par la suite, combattre la Commune comme trop autoritaire et réactionnaire. Mais je me place ici à son point de vue, et je constate que plus d'initiative de la part de ses défenseurs aurait contribué à la faire triompher, tandis qu'elle fut battue pour avoir voulu trop bien jouer aux soldats.

Pour nous, anarchistes, la révolution sociale ne doit pas consister en un simple changement de pouvoirs ; mais dans la transformation la plus complète possible de l'état social; dans l'abolition de toutes les institutions politiques, et économiques de l'heure actuelle ; dans la mise à la disposition de chacun, du sol et de l'outillage.

Ce n'est pas à élever une autorité de leur choix que devront s'exercer ceux qui voudront s'affranchir; mais bien à détruire toutes celles qui tenteront de se substituer aux anciennes.

La lutte sera partout où il y aura une autorité à renverser ; municipale ou centrale ; partout où il y aura du sol à mettre en valeur, une exploitation à

empêcher, un signe de servitude politique ou économique à détruire.

Et, pour cette lutte, on comprendra sans peine qu'il n'y ait pas d'ordres à attendre, aucune autorité centrale à consulter, mais seulement à agir partout où il y aura des individus soucieux de s'affranchir.

C'est partout à la fois, sur tous les points que devra s'étendre la lutte. Battue ici, triomphante plus loin, la révolution fera son chemin pour ne s'arrêter que lorsque la dernière tentative d'autorité aura été brisée, le dernier vestige d'exploitation détruit.

Ce travail ne peut être l'œuvre d'une population servile ou routinière; ce ne peut être que l'œuvre d'hommes dégagés de toute servitude, fortement imbus d'idées d'indépendance, conscients de leur force, sachant agir eux-mêmes.

Il est bien évident que lorsque je dis que l'initiative seule doit présider à la nouvelle tactique, je ne veux pas dire que ces efforts spontanés ne doivent pas se concerter, se combiner. Si je repousse l'unité venant des chefs, d'un commandement d'en haut, je crois que la coordination peut sortir de l'entente des initiatives naissant du sein de la foule, et que c'est la seule efficace, car elle est la seule, si elle ne le fait pas toujours, qui puisse respecter l'initiative des dissidents.

Mais, cela est de toute évidence, pour vaincre, la prochaine révolution devra être internationale. Si

elle se localisait, elle ne tarderait pas à être vaincue par la coalition de toutes les forces bourgeoises qui n'ont plus de frontières lorsque leurs intérêts sont menacés. Il faudra que chaque gouvernement ait assez à faire chez lui pour qu'il n'ait pas loisir de mettre le nez dans ce qui se passera chez ses voisins.

Cette lutte universelle, ce sont les événements qui doivent l'amener. Aux hommes d'initiative à savoir en profiter. La misère sévit partout, le mécontentement est général. Loin de s'amoindrir, cela ne peut que s'accentuer.

Nous souffrons de misère parce que les magasins regorgent de produits, et le développement de l'outillage mécanique ne peut qu'accélérer encore les mauvais effets de l'organisation sociale actuelle. Les actes de révolte se multiplient en toutes les contrées, et le seul remède que, jusqu'ici, on ait su y apporter, sont des lois restrictives, remède peu propre à guérir la misère.

Les bourgeois eux-mêmes commencent à reconnaître que leur état social a besoin d'être rafistolé, qu'il y aurait besoin de céder quelque os à ronger aux réclamations ouvrières; mais comme ils ne peuvent donner rien d'efficace sans toucher à leurs privilèges, ce à quoi ils ne peuvent se résoudre, ils en sont réduits aux expédients et à forcer leurs gouvernants à faire de la réaction.

Ils accélèrent ainsi le mouvement de mécontentement. Nombre d'entre eux sont entachés plus ou moins des idées nouvelles. Leur désintéressement ne va pas à s'en faire les champions bien dévoués; nombre savent se reprendre lorsque cela va trop

loin; mais la force de résistance du système bourgeois en est entamée. La brèche est ouverte.

Ce n'est donc que par l'initiative que triompheront les idées nouvelles, car la guerre qu'elles auront à mener, différera absolument des guerres qui mettent les Etats politiques aux prises, différera aussi des révolutions politiques passées.

Ce n'est pas en un espace déterminé que devront se porter les efforts des révoltés, le champ de bataille est partout, dès aujourd'hui, où il y a un abus à combattre, une exploitation à détruire, un préjugé à arracher.

La guerre est de tous les jours, de tous les instants. Le combat commence à être mené par un plus impatient. Imité par d'autres, il se continue par de plus nombreux jusqu'à ce que l'intensité de la lutte fasse mouvoir les foules.

Quel est donc le chef qui pourrait surveiller l'immense et continuel combat? C'est à chaque lutteur, à chaque groupe solidaire de prendre conseil de son initiative, de sa force, de ses ressources pour la lutte, et de savoir utiliser les éléments de succès lorsqu'ils se présenteront.

Ce n'est pas dans une seule nation, c'est dans toutes que travaillent nos sapeurs et mineurs, sans cesse occupés à déchausser les murs de l'édifice vermoulu.

Partout où il y a des opprimés : pauvres, salariés, esprits assoiffés d'indépendance, chacun apporte sa part de désirs et d'aspirations à l'œuvre de transformation. C'est à eux de savoir agir quand l'occasion s'en présente.

Dans la prochaine révolution, à ceux qui penseront plus vite à prêcher d'exemple, à ceux qui auront plus d'enthousiasme, plus de force, plus de vitalité, plus d'élan, à montrer le chemin; à ceux-là d'entraîner la foule.

Mais aussi, à celle-ci de savoir user d'initiative à son tour, en renversant les piédestaux où voudraient se jucher ceux qui ne demanderaient qu'à faire les maîtres.

Quand la société capitaliste se sentira attaquée de toutes parts: dans les usines, dans les champs, à l'école, dans les casernes mêmes; quand, de toutes parts, se dressera le famélique réclamant sa part de festin, l'opprimé réclamant sa part d'espace; quand les gouvernants ne sauront plus où lancer leurs armées, ils seront près de la fin. A quelle institution s'adresser pour s'y réfugier avec leurs privilèges, puisque, de tous côtés, il n'y aura plus place que pour l'initiative personnelle?

XIV

QUE FAIRE ?

Faute de savoir s'attaquer aux choses possibles. — Les courants de l'anarchie. — Penser et agir... sont deux. — Réapparition de la morale individuelle. — Quand on sait vouloir. — Anarchistes et jurés ! — Un procureur général embêté. — Le refus de l'impôt. — La grève des conscrits. — Ce qu'elle peut devenir. — Ce que peut nous apporter l'avenir.

Mais que faire ? répètent ceux qui, las de discuter sur l'avenir, voudraient déjà réaliser quelque chose.

Et c'est embarras d'y répondre, car c'est chaque individu qui selon sa conception, selon l'intensité de sa conviction, doit voir autour de lui, ce qui est plus conforme à son action.

Que faire ?... Mais au lieu de chercher un point auquel on puisse consacrer ses forces, c'est l'anarchie complète que d'aucuns voudraient immédiatement réaliser. — Désir très légitime en soi, mais irréalisable à cause des circonstances ambiantes.

Et alors, il s'ensuit un chaos d'idées qui effare ceux qui croient que, pour vaincre, l'idéal anar-

chiste devrait se figer en un courant unique. Ce qui est une erreur, car la transformation sociale ne s'opérera pas d'une pièce, mais se fera, certainement, par une transformation successive dans ses divers modes d'action. Comme une transformation en amène une autre, plusieurs pourront être simultanées, mais la transformation complète, ne sera que le produit ultime de ces divers changements.

Les uns se raccrochent à la révolution la croyant capable de miracles; d'autres inventent une panacée quelconque, et tous, autant que nous sommes, hypnotisés par l'idéal sublime à réaliser, nous nous posons, sans cesse, cette question : que faire? oubliant que c'est en commençant par les petites choses que l'on facilite le chemin aux grandes.

Il y a, en ce moment, si je ne me trompe, cinq courants principaux dans l'anarchie qui tendent, chacun, à réaliser quelque chose dans la direction qu'ils ont choisie. Je néglige l'individualisme à outrance qui n'est qu'une amplification de la théorie bourgeoise.

1° D'abord, le premier en date, celui qui a pris naissance avec l'idée, le refus du service militaire.

2° Autre mode d'activité qui, lui aussi, dès le début, a commencé à hanter le cerveau des anarchistes, c'est le désir de créer des colonies, des groupements, où des noyaux d'anarchistes auraient essayé de vivre, — autant faire que se peut, dans l'ordre social actuel, — le plus conformément possible avec leurs façons de penser.

3° Les questions ouvrières, le syndicalisme, les

coopératives, dont le mouvement s'était séparé dès les débuts, mais où tendent à revenir quelques-uns, sentant qu'il y a quelque chose à faire.

4° Du côté de l'éducation, le souci d'enlever à l'éducation bourgeoise, qui les déforme, le cerveaux de nos enfants.

Et, 5° la propagande dans les campagnes, que l'on se plaint d'avoir trop négligée, et où il y aurait tant à faire.

Je passerai successivement en revue ces divers moyens ; mais, en dehors d'eux que de cas, dans la vie, où l'on peut agir et aider à la transformation des idées, des façons d'agir des autres, et changer ainsi les mœurs, ce qui est la plus grande révolution que l'on puisse faire.

Que de cas, où l'on pourrait réagir, et où l'on se laisse entraîner à faire « comme tout le monde, » parce qu'il faudrait « se faire remarquer, » entrer en lutte avec des parents, avec sa femme, qui sais-je.

Pouvons-nous espérer un changement total de la société, quand tant d'individus, convaincus (!) qu'un tas de choses doivent disparaître, se laissent aller à les pratiquer cependant, par veulerie, indifférence ou intérêt ? Combien, par exemple, savent que le mariage légal est une institution absurde, ont admis que l'union des sexes, que la famille, doivent reposer sur la liberté la plus complète, consolidés seulement par l'amour, l'estime et l'affection, et ne savent pas encore se passer du maire ; vont même, parfois, jusqu'à se marier à l'église, font baptiser leurs enfants, et conduire leurs morts devant le prêtre ; tout simplement par veulerie, parce

qu'ils ne savent pas résister aux criailleries d'une famille retardataire, parce qu'ils n'ont su accorder aucun de leurs actes avec leur façon de penser.

Comment ne comprend-on pas que faire le vide autour des institutions sociales, est le meilleur moyen de les démolir?

On me répondra que tout cela est très beau en théorie, mais guère réalisable en pratique; qu'il y a foule de circonstances où les individus ne peuvent agir comme ils pensent, les anarchistes pas plus que les autres; et que les premiers qui commenceront, seront les premières victimes sans qu'ils n'en tirent aucun avantage.

Lorsqu'on parle au général, les cas particuliers sont écartés. Et en dehors de ces cas, innombrables sont les occasions où les gens pourraient agir sans avoir à supporter d'autres risques que quelques petits désagréments facilement surmontables, et ne le font pas.

C'est aux individus, certainement, à voir dans quelle mesure ils peuvent agir, et ces occasions, ils les trouveront en foule lorsque les idées professées dériveront d'une forte conviction.

On se plaint, par exemple, de l'ingérence de l'Etat; mais si les individus se montraient plus récalcitrants à ses prétentions de s'immiscer dans nos affaires, croit-on qu'il aurait réussi à tout envahir comme il l'a fait?

« On n'a jamais que les libertés que l'on prend. » On ne souffre aussi que des exactions que l'on veut bien subir.

Ainsi, pour ce qui est de l'union libre, si, aujourd'hui, à Paris, elle n'est pas officiellement reconnue, elle est admise par tolérance; beaucoup de gens en usent, sans doute pour ne pas avoir les fatigues de passer par les ennuis des formalités officielles, mais n'empêche qu'elle est acceptée, que d'aucuns ont su l'imposer, et la faire respecter, même par l'administration ! Ce qui n'est pas facile.

On m'a cité quelques cas où, dans les bureaux de la Ville, des secours ont été donnés à des veuves de professeurs, malgré que leur mariage n'ait pas passé par les formalités légales.

On peut également citer le cas de ceux qui, pris par le service, peuvent, quoique non mariés légalement, faire obtenir, à leur compagne l'indemnité accordée à ceux qui ont de la famille.

Egalement, les anarchistes qui, chaque fois qu'ils sont arrêtés, ont obtenu que leurs compagnes les visitent, correspondent avec eux, absolument comme si les formes légales avaient présidé à leur union.

Or, cette tolérance tient à la persistance déployée par d'aucuns à faire respecter la forme d'union qu'ils avaient choisie. Et si l'on agissait ainsi dans tous les actes de la vie, on ne tarderait pas à voir reculer l'ingérence de l'Etat. Une liberté en amène une autre, et le progrès se fait ainsi, jusqu'au moment où le conflit devenu plus grave, nécessite la révolte armée.

On ne peut prévoir tous les cas où l'on peut aider à la démolition d'une institution, mais comme

exemple de ce qui peut se présenter, je citerai le cas de deux camarades qui, pour une raison ou pour une autre, se trouvèrent portés sur la liste des jurés.

C'était, il y a quelques années, que le premier de ces camarades, un certain jour, fut tout étonné de voir arriver chez lui un sous-officier de la garde municipale qui lui apportait une feuille, l'avertissant qu'il devait se présenter au Palais de Justice, à l'une des prochaines sessions des assises, où il était appelé à siéger comme juré.

Grand embarras de cet ami qui ne voulait, à aucun prix, être juré, mais qui, d'un autre côté, se voyait passible d'une amende de cinq cents francs qui aurait suffi à couler la petite industrie qu'il était en train d'essayer de monter pour tâcher de se rendre indépendant du patronat, en travaillant à son compte.

Il tourna et retourna la question, sans trouver de solution convenable qui lui évitât les 500 francs d'amende.

Il écrivit au procureur général pour lui expliquer que ne croyant ni à Dieu ni à Diable, il ne pouvait décemment prêter serment sur une chose si problématique.

Mais arriva le jour de la session sans qu'il eût reçu de réponse, et, très ennuyé il dut prendre le chemin du Palais dit de Justice.

Là, se déroulèrent tous les petits préparatifs de la comédie judiciaire : lecture de la liste des jurés, lecture des lettres d'excuse des absents, etc. ; puis le président demanda si personne d'autre n'avait d'objection à présenter.

Mon ami regardait l'avocat-général, s'il allait parler de son cas, mais l'autre ne bougeait ! Alors se levant :

— Moi, j'en ai à présenter, je les ai expliquées dans une lettre à M. le procureur-général. Si vous voulez la lire.

— Non, expliquez vos raisons, vous-même, fit le président.

— Eh bien, mes raisons, les voilà. Ne croyant pas en Dieu, je ne puis prêter serment sur ce monsieur que je ne connais pas. De plus, convaincu que la société ne faisant rien pour prévenir le mal, je ne lui reconnais pas le droit de juger et de punir. Raisons, suffisantes pour moi, de refuser d'être juré.

On peut juger de l'effet de cette déclaration au milieu de ces gens qui s'imaginent remplir une fonction sociale.

— Cela, fit le président, en consultant l'avocat-général, n'est pas une excuse suffisante.

L'ami s'inclina, et attendit le tirage au sort. Mais, chaque fois que sortait son nom, l'avocat-général s'empressait de le récuser.

Il n'y eut que le dernier jour, son nom sortit encore et l'avocat-général ne faisait pas mine de le récuser.

— Pardon, monsieur le président, mais les raisons qui, jusqu'ici, m'ont fait récuser, existent toujours.

Le président eut un geste qui signifiait que du moment que l'avocat-général n'opposait pas son veto, il n'y pouvait rien.

— Oh, je vous dis cela, vous savez, c'est parce

que, peut-être, vous préférerez éviter un incident d'audience.

Il fut de nouveau récusé, et jamais plus il ne figura sur une liste de jurés.

Dès les premiers jours, les journaux bourgeois commentèrent ses déclarations, et les plus bornés surent ainsi, qu'il y avait des gens qui refusaient de juger leurs semblables.

L'autre camarade y alla encore plus carrément, mais l'autorité qui n'aime pas rendre ces choses publiques, se tint coite, et son refus ne fut pas connu dans le public.

C'était, il y a peu de temps, ayant, lui aussi, reçu une convocation pour la session à venir, il prit tout bonnement une carte postale qu'il envoya au procureur-général, dans laquelle il déclarait que, se tenant le plus qu'il lui était possible en dehors de la société, il n'éprouvait nullement le besoin de la défendre, et que l'on ne comptât pas sur lui pour cette besogne.

On envoya des policiers inquisitionner sur lui chez les voisins, et jusque chez sa mère, mais il n'entendit parler de rien autre.

Evidemment, tout le monde n'est pas appelé à être juré; mais n'importe qui peut être appelé à être témoin. Si, souvent, en plein tribunal, des gens venaient déclarer qu'ils ne veulent en rien se mêler à la comédie judiciaire, parce qu'ils pen-

sent que c'est de l'aberration de se poser en juge de la vie et de la liberté de ses semblables, les plus endurcis seraient bien forcés de réfléchir là-dessus, et de constater que cette prétention ne concorde plus avec nos idées philosophiques et scientifiques actuelles.

Il y a encore le refus de payer l'impôt qui peut devenir un moyen d'agitation; très difficile à employer en France, vu que la plupart étant acquittés par le commerçant, le propriétaire, ne sont payés qu'indirectement par le consommateur et le locataire, où, dans les villes peu de personnes ont directement affaire au percepteur.

Mais dans les campagnes, presque tous ont plus ou moins affaire à lui, et rien n'empêche d'essayer ce que, sous l'empire, tenta de faire Gambon.

Ce pourrait être une question par laquelle on pourrait intéresser le paysan, surtout si l'on savait s'organiser comme avaient su le faire les socialistes hollandais qui, lorsque l'Etat faisait saisir et vendre les meubles de quelqu'un qui refusait de payer, s'amenaient, le jour de la vente, sachant empêcher les surenchères, et comme la loi voulait que ce qui était mis aux enchères fût vendu, quel que fût le prix offert, ils rachetaient pour quelques sous le mobilier du camarade qui n'avait plus qu'à recommencer.

Je crois, que depuis, une loi nouvelle a mis bon ordre à cela. Mais on doit s'attendre à ce que la bourgeoisie se défende. Lorsque les actes ne sont qu'isolés, ils n'ont qu'un caractère de protestation

qui peut, cependant, faire réfléchir les gens. Alors lorsqu'ils se multiplient ils peuvent contribuer à faire changer l'état de choses. Quant à la réaction, elle échouera toujours lorsqu'il y aura un *noyau* assez fort de gens pour lui résister.

Comme on le voit, ce ne sont pas les occasions qui manquent pour agir, mais bien la conviction raisonnée, la volonté ferme de le faire.

Mais si nous passons aux cas où semblent s'être portés les efforts anarchistes, nous verrons que, là encore, il n'a pas été fait tout ce qui pourrait se faire, et que ce qui a été fait, l'a été sous l'impulsion des luttes antérieures, plutôt que guidé par les conceptions nouvelles.

Ainsi, pour ne parler que du service militaire, il est évident que, de tous temps, les individus y ont été plus ou mois réfractaires. L'amour du clinquant, l'idée de se pavaner dans un costume criard, l'espoir de coudre sur sa manche des passementeries qui vous donnent le droit de commandement sur les autres, l'assurance de la pâtée garantie, plus de souci d'avoir à s'occupe du lendemain tout cela a pu, à certaines époques, attirer nombre d'individus ; mais ce qui est certain, c'est que la plupart n'y allaient qu'à contre-cœur, faisant tous leurs efforts pour l'éviter.

De tous temps, il y a eu des insoumis, des déserteurs, la propagande anarchiste n'est venue qu'en augmenter le nombre, et aussi apporter aux déserteurs et insoumis, une raison philosophique de leur conduite.

On désertait par coup de tête, parce que tel chef vous faisait la vie dure; pour toutes sortes de raisons personnelles qui laissaient aux auteurs de cet acte comme une sorte de remords d'être en faute avec les lois.

Aujourd'hui, on déserte, pour des raisons, personnelles sans doute, mais aussi parce que l'on sait que l'on veut la disparition des armées permanentes, et que ne pas s'y laisser enrôler, c'est la façon la plus rapide de les détruire.

On déserte, parce que l'on ne reconnaît pas à l'Etat le droit de s'emparer d'un certain nombre d'années de votre existence, et que la meilleure façon de lui dénier ce droit, c'est de ne pas se laisser enrôler parmi ses esclaves.

Jusqu'à présent, vu le nombre relativement insignifiant de ceux qui désertent, cela n'apporte aucune désorganisation dans le recrutement de l'armée.

Mais l'idée anarchiste qui, déjà, a fait augmenter les actes d'insoumission, en se développant elle-même les fera augmenter encore davantage. Et alors, quand un nombre considérable de conscrits prendra le chemin de l'étranger au lieu de celui de la caserne, que fera l'Etat?

Sans compter que, tant que les actes d'insoumission restent isolés, ceux qui les accomplissent, s'ils veulent conserver leur liberté sont forcés de fuir ou de se cacher, mais lorsqu'ils deviendront nombreux, c'est qu'il se sera créé un état d'esprit qui leur sera favorable. Alors, au lieu de fuir ou de se cacher, on commencera à lutter contre le gendarme.

Sous Napoléon Ier, les désertions et les actes d'in-

soumission furent nombreux. En certaines localités, favorisés par la topographie des lieux, il est vrai, les insoumis résistèrent à la gendarmerie qui les traquait, soutenus, également par la population qui était d'accord avec eux.

Combien d'actes de résistance de ce genre qui nous semblent impossibles aujourd'hui, ou n'être que des actes de désespoir, seront rendus faciles, et se multiplieront lorsqu'il se sera créé un état d'esprit favorable à leur éclosion, et sembleront alors tout naturels aux individus.

XVI

ORGANISATION ET GROUPEMENT

Les anarchistes et l'organisation. — L'entente libre. — L'association est une des conditions du développement de l'homme. — Coordination n'est pas discipline. — Tendances à revenir en arrière. — Périclitation des groupes. — Tracasseries policières. — L'activité se retrempe dans le groupement. — La propagande individuelle. — Pour quelles besognes l'on peut se grouper. — L'utilité de se connaître entre camarades de lutte.

Mais avant de passer à la discussion des autres points de propagande en faveur parmi les anarchistes, il est bon, pour ceux qui sont ignorants de l'idée anarchiste, de discuter la question d'organisation que j'ai déjà traitée dans la *Société future*, mais se représente aussi dans la question des moyens.

« Les anarchistes ne veulent pas d'organisation, » entend-on dire plus d'une fois. « Les anarchistes ce sont des détraqués qui veulent agir comme bon leur semble, sans s'occuper de ce que font les autres. »

Et il est à avouer que plus d'un anarchiste dont le raisonnement n'était pas le fort, a pu, plus d'une fois, soit à la tribune, soit dans une des nombreuses feuilles éphémères qui virent le jour, donner créance à cette conception de l'anarchie, par des affirmations plus ou moins fantaisistes que ceux qui avaient intérêt à présenter l'idée sous un jour faux, s'empressaient de donner comme le credo anarchiste.

Les uns, parce qu'ils confondaient l'organisation avec l'autorité ; les autres, parce que se réclamant de l'individualisme pur, trouvaient que ce serait aliéner leur liberté d'accepter que l'on pût dire qu'ils étaient organisés, protestaient comme de beaux diables, lorsqu'on parlait de groupements et d'organisation.

Ce qui, du reste, n'empêchait pas les uns ni les autres de se réunir avec d'autres camarades, de travailler en commun — lorsqu'ils ne se disputaient pas — aux actes de propagande qui leur semblait convenir à leur état d'esprit.

— « Ce n'est pas de l'organisation, » disaient-ils à ceux qui leur faisaient remarquer leur contradiction; « c'est de l'entente, libre, » ajoutaient les plus récalcitrants.

Entente, organisation, mots différents désignant une même façon de procéder. Passons. — A force de discuter sur les mots, on finit par tomber dans la métaphysique, et c'est le danger toujours menaçant dans les discussions de théories. Et ce qu'elle sert à embrouiller les questions les plus simples !

Mais s'il y a un fait certain, c'est celui-ci : étant

donnés la vie de l'homme, son développement moral, intellectuel, industriel, il ne peut plus vivre autrement qu'en société. Le retour à l'état isolé, en famille ou clan, serait la décadence pour lui.

Cependant il n'y a nulle utilité à former de grandes agglomérations comme nos grandes villes modernes. Les individus pourront, je crois, se disséminer sur la surface de la terre, en petits groupes d'affinités autonomes. Ce qui leur sera indispensable, c'est de se tenir toujours en relations très étroites avec tous les autres groupes pour l'échange des produits de leur activité, et de leurs idées.

L'association est un besoin intellectuel pour l'homme, car, pour développer son cerveau, il a besoin d'échanger ses idées avec d'autres — beaucoup d'autres; — comme ce lui est un besoin matériel de s'associer pour l'emploi de l'outillage compliqué que les ressources de son imagination ont mis à sa disposition.

Réduire le temps nécessaire à la production des objets indispensables à la satisfaction des besoins matériels, ou pour agrandir celui consacré à l'étude, à l'observation ou aux loisirs; faire que le travail nécessaire ne soit plus qu'une hygiène, au lieu d'une peine comme il l'est à présent, c'est le but de l'évolution humaine, et cela conduit à l'association.

C'est pourquoi, chaque fois que l'être humain veut accomplir quelque chose, il se voit forcé d'associer ses efforts à ceux d'autres êtres pensant comme lui, pour donner à son travail la plus grande extension possible, tout l'effet qu'ils peuvent comporter.

Et c'est ce que sont forcés de faire, quoi qu'ils disent, ceux qui nient l'utilité du groupement.

Mais ces efforts que l'on apporte en commun, en vue de leur faire rendre la plus grande somme d'effets possible, il faut, pour atteindre son but, les coordonner dans l'action collective, prendre chacun la place qui lui convient, ou lui semble la plus propre à son genre d'activité.

Que les uns dénomment cela organisation, les autres entente, qu'importe le nom, si la chose s'accomplit. J'ai déjà eu l'occasion de l'écrire plus d'une fois, ce n'est pas de se payer ou s'effrayer des mots, mais de savoir ce qu'ils cachent.

Il faut avouer cependant que cette crainte, de quelques-uns, d'être englobés dans une organisation autoritaire fut, quelquefois, justifiée par la tendance que certains « organisateurs » avaient de vouloir centraliser les efforts, croyant qu'ils les rendraient plus efficaces en les canalisant en une direction unique.

Nous sommes si mal dépêtrés de la gangue autoritaire, que, à chaque fois que l'on essayait de grouper les individus, on voyait resurgir dans ces fédérations, que l'on voulait vastes, des comités centraux, des programmes communs, minimum, par conséquent, et autres rouages autoritaires que l'on se figurait avoir transformés, parce que l'on y accolait de nouvelles formules, parce qu'on les affublait de noms nouveaux.

Mais, à défaut de l'esprit d'initiative qui doit se développer encore pour être ce qu'exigent les idées

anarchistes, la haine de l'autorité, la crainte de se trouver enrégimenté malgré soi, fit que les anarchistes surent éviter le danger, et que les tentatives échouèrent.

Mais on tomba dans l'excès opposé. Après une certaine période d'activité, les groupes se disloquèrent; plus nombreux croissaient les anarchistes, plus rares se faisaient les groupes, moins actifs étaient ceux qui résistaient ou se formaient.

Il faut dire que les persécutions policières ont grandement aidé à cette dislocation des groupes : avoir la perspective que, sitôt que l'on sera connu comme anarchiste, l'on aura sans cesse des policiers à ses trousses, inquisitionnant chez vos voisins, jusque chez votre patron, et que l'on sera marqué pour les râfles futures, n'avait rien qui puisse attirer les gens.

Sans compter les petites localités où ces vexations peuvent faire mettre l'individu à l'index du patronat, le condamner à la misère, lui et les siens.

Mais une autre cause encore a contribué à l'insuccès des groupes; c'est cet état d'esprit qui, chez la plupart des anarchistes, leur fait espérer une réalisation immédiate de leurs conceptions, croire à une transformation magique de l'état social actuel, ne voulant s'atteler qu'à des besognes grandioses, négligeant de voir les points de détails qui, eux, peuvent être immédiatement réalisés et, une fois réalisés, aider à la réalisation d'autres plus importants.

Et c'est faute d'avoir su donner un aliment à l'activité de ceux qui s'y présentaient, que les groupes n'ont su se maintenir

---

Quelque convaincu que l'on soit, on a besoin de voir d'autres individus pensant comme vous, de discuter avec eux, de se tenir au courant de ce qui se fait, de ce qui se dit. C'est dans la discussion et la controverse que l'on puise des arguments nouveaux, et le besoin d'agir.

Quelque actif que l'on soit, votre activité ne peut se maintenir qu'en se retrempant dans l'activité des autres. Des groupes d'hommes, réunis par un idéal commun, se dégage un état d'esprit qui vous fait voir les choses sous un jour plus favorable, et entreprendre des choses qui, isolément, vous paraîtraient impossibles.

Et puis, qu'est-ce que la conviction qui n'agit pas? — C'est très bien de se libérer des préjugés, d'abominer l'autorité et l'exploitation, mais elles ne crouleront que sous les coups; il faut que ceux qui sont arrivés à en comprendre l'ignominie, essaient de la faire comprendre aux autres.

Cela, évidemment, peut se faire, et se fait individuellement. C'est une besogne qui a son importance, et n'est nullement à dédaigner. Mais pour que marche une idée, il lui faut une activité générale se traduisant par des signes extérieurs de propagande.

En certains cas, dix initiatives qui s'unissent, sont bien plus fortes que travaillant isolément. C'est pour ces cas qu'il est urgent d'unir toutes les bonnes volontés.

Et pour former des groupes de propagande, il n'est nul besoin de se faire connaître, d'en publier les convocations.

Sans faire de l'association secrète, qui empêche

à trois, quatre, cinq, dix camarades qui se connaissent de se réunir, de discuter ensemble, et d'accomplir de la propagande publique sans avoir besoin de se faire connaître tous. Il y a bien sur dix camarades, un qui, plus indépendant que les autres, peut se charger des démarches où il faut se faire connaître.

Et la besogne ne manque pas. La propagande fournit, dans tous les actes de la vie sociale, matière à activité. C'est aux individus à voir ce qui les attire le plus.

Le principal n'est pas le nombre des adhérents, mais qu'ils soient d'accord sur ce qu'ils veulent faire, avec la ferme résolution de travailler à sa réalisation, quels que soient le temps et la patience à y apporter; car, ne l'oublions pas, ce qui, avec l'esprit d'initiative, manque le plus aux individus, c'est la persistance et l'esprit de suite.

Lorsqu'on a décidé de travailler à quelque chose, on le voudrait voir s'accomplir immédiatement; l'on se décourage lorsqu'on s'aperçoit que, parfois, les années sont nécessaires à la réalisation d'une chose, oubliant que, temps et patience, (La Fontaine l'a déjà dit) peuvent suppléer aux moyens qui nous manquent.

En dehors de la besogne que l'on peut y faire, les groupements auraient cette autre utilité que l'on apprendrait à s'y connaître à se serrer davantage les coudes. Ainsi, il est arrivé, et cela peut se reproduire, comme dans les incidents de l'affaire Dreyfus qu'une poignée de braillards, comme ceux

de la *Ligue des Patriotes*, furent maîtres de la rue, parce que, organisés, embrigadés, ils se connaissaient, savaient qui était contre ou avec eux; tandis que les révolutionnaires, éparpillés dans la foule, isolés, ne se connaissant pas, n'osaient remuer quand ils auraient pu le faire avec fruit, et étaient ainsi réduits à l'impuissance, faute de pouvoir se compter.

D'autant plus que, chaque groupe peut bien avoir son but spécial déterminé, mais l'activité de l'être humain peut s'adonner à plusieurs objets à la fois, chaque individu pourrait faire partie de plusieurs groupes, de sorte qu'il pourrait ainsi s'établir une chaîne ininterrompue d'un individu à l'autre.

Quant à dénombrer les actes de propagande en vue desquels ces groupements pourraient se former, impossible de les énumérer, c'est la forme que peut prendre l'activité de l'individu à le déterminer, et au besoin à les faire naître.

Pour ne citer que les plus courants : secours aux familles des victimes de la répression, création de caisses pour venir en aide aux grèves, publications de placards, d'affiches, de brochures, — je ne cite pas la création de journaux, car c'est toujours par là que débutent la plupart — appui à apporter à ce qui existe, organisation de conférences, création de bibliothèques pour faire circuler les volumes et brochures parmi ceux de votre entourage.

Et même pour notre profit personnel. L'état de nos ressources, au plus grand nombre, ne nous permet pas d'acheter tout ce qui paraît et mérite d'être lu; en se groupant à cinq, dix, plus ou moins,

en s'astreignant à une petite cotisation hebdomadaire, on peut ainsi se procurer sinon tout ce qui paraît, au moins la plus grande partie, et parfaire notre éducation et celle des autres. Sans compter qu'en ayant l'habitude de se voir, avec d'autres il finit par en surgir un besoin d'activité qui vous fait mêler davantage au mouvement.

Il pourrait également se former des groupes ayant pour but l'achat des livres, journaux et brochures anarchistes pour placer dans les bibliothèques publiques.

Ceci est pour la diffusion des idées. Il y a également ce qui aurait pour but de transformer nos façons de faire et celles du milieu; pour l'aide et la défense de ceux qui commenceraient. Combien de choses nous paraissent impossibles à faire actuellement, combien de préjugés et d'institutions qui semblent indéracinables et que demain on pourra tenter de combattre.

La grève des locataires, la grève des contribuables, la grève des conscrits, la grève de l'état-civil, que sais-je?

Ce qu'il faut, c'est la volonté d'agir. Quand nous en sentirons le besoin, nous n'aurons plus que l'embarras dans le choix des directions que devra prendre notre activité.

XVII

LES COLONIES ANARCHISTES

Chaque idée entraîne ses essais de réalisation. — L'émigration. — La Cecilia. — Pourquoi échouent les tentatives de groupements communistes. — Erreur de ceux qui croient échapper à la tutelle sociale. — La commune de Montreuil. — Tentatives nouvelles. — Newcastle-on-Tyne. — Utilité et fatalité des essais de réalisation. — Si...

Ce n'est pas particulier à l'idée anarchiste de vouloir grouper des individus pensant de même, et de réaliser l'idéal qu'ils ont rêvé.

Les Saint-Simoniens à Belleville, Cabet dans l'Iowa en sont les types les plus connus ; les essais ont été nombreux depuis.

Et, chaque fois qu'éclôt un nouvel idéal social, c'est immanquable qu'il y ait des gens qui veuillent essayer de le vivre.

Comme de juste dès que les idées anarchistes commencèrent à s'affirmer, il y eut parmi ses partisans, des individus qui voulurent s'isoler du reste de la société pour vivre leur idéal.

C'est au loin, dans le nouveau monde, loin des

grandes agglomérations, loin des gouvernements, loin des lois, que l'on pensa d'abord réaliser le nouvel état de choses.

On se rappelle ce courant d'émigration qui, il y a une quinzaine d'années, entraînait les individus vers les pays neufs: l'Argentine, le Brésil, les individus espérant trouver là-bas non seulement les moyens de vivre plus largement, mais aussi la liberté qui leur manquait ici.

Nombre de camarades subirent l'influence de ce courant, et crurent possible de vivre en échappant à la réglementation qui nous entrave dans les vieilles civilisations.

D'aucuns crurent pouvoir fonder des groupes où ils auraient essayé d'harmoniser, autant que possible leur existence, avec leurs convictions, selon la possibilité des circonstances. La colonie *Cecilia* en restera l'exemple le plus frappant.

Mais ces tentatives échouèrent — pour une foule de raisons, dont les principales sont le manque d'entente, manque d'argent, spoliation de la part de certains, manque de persévérance, désillusion de la plupart, qui avaient rêvé d'y trouver un paradis, et y retrouvaient les mêmes inconvénients qu'ils avaient cru fuir, en abandonnant le pays natal.

Et cela était inévitable. On ne passe ainsi, brusquement d'une société où la lutte, l'égoïsme sont obligatoires entre chaque être, à une société où les relations d'individus seront toutes d'amour, de sympathie, de bienveillance, de solidarité, où il ne faudra prendre garde aux défauts de ceux qui vous entourent, savoir passer telle manie à l'un pour qu'il vous passe telle autre. La société actuelle ne nous a nul-

lement préparés à la bienveillance et à la solidarité.

D'autre part, la plupart du temps, ces groupements d'individus se faisaient à la diable, au hasard des circonstances; les associés, pour la plupart, ne se connaissaient pas avant leur arrivée à la colonie.

Dans ces conditions, quelles que fussent leurs qualités, il était inévitable qu'aux premiers heurts des caractères, aux premières déceptions, des froissements se produisissent, et s'envenimassent par suite de la méconnaissance que l'on était les uns des autres.

De plus, il faut bien le reconnaître, beaucoup de ces colons étaient, le plus souvent, des camarades fatigués de la vie de propagande, las de l'exploitation et de l'oppression d'Europe, qui croyaient trouver leurs invalides dans le nouveau groupement.

Ils avaient espéré que, dans le nouveau monde, ils échapperaient à la tutelle gouvernementale, que la vie y était plus facile, plus calme, avec plus de repos, et furent tout dépaysés en se retrouvant aux prises avec les difficultés matérielles qu'ils n'avaient pas prévues et qu'entraînent le défrichement de pays neufs, l'éloignement de toute vie civilisée, le manque de capitaux.

Les déceptions de ceux qui étaient allés là-bas, pleins d'illusion arrêtèrent le courant d'émigration qui se dessinait ; l'insuccès des tentatives de colonisation anarchiste empêcha d'éclore de nouveaux essais, un autre courant se dessina.

Ce ne fut plus au loin que l'on voulut tenter de réaliser le communisme anarchiste, c'est aux endroits où l'on se trouvait, au sein de la société bourgeoise elle-même, au milieu des facilités de la civilisation, que l'on voulut essayer de réaliser la part possible de l'idéal.

En 92-93, des camarades — j'en ai déjà parlé dans la *Société future* — avaient posé les rudiments d'une association sous le nom de *Commune de Montreuil*, nom de la localité où ils résidaient pour la plupart.

Ils devaient louer un atelier où, pour commencer à leurs moments de loisir devaient venir travailler les associés ; et le produit de ce travail mis à la disposition de ceux qui en auraient eu besoin. Ils devaient également louer un terrain où ils auraient fait du jardinage dont les produits auraient servi aux besoins des associés.

Au fur et à mesure du développement du groupe, ou y aurait apporté des améliorations : une école pour les enfants, une bibliothèque pour les adultes seraient venues s'y ajouter.

Le groupe prenant de l'extension, les associés auraient, graduellement, cessé de travailler pour les exploiteurs, trouvant, en échange de leurs forces productives, la satisfaction de tous leurs besoins dans l'association.

La répression de 93-94 vint disperser leurs membres. Quelques-uns d'entre eux tentent, aujourd'hui, de reprendre l'idée sur d'autres bases. Leur idéal serait, que les individus, tout en restant disséminés dans la société bourgeoise, essayassent de réaliser entre eux un échange de services qui les

habituerait à produire et à utiliser les produits, sans échange commercial, sans valeur représentative, ni estimation.

La tentative est plus difficile à mener, leurs efforts aboutiront-ils? c'est ce que l'on ne saurait prévoir, En tous cas, il est toujours bon que les gens s'essaient à vivre en apprenant à se passer de ce créateur de toutes leurs divisions : l'argent.

Une tentative qui eut son heure de succès, eut lieu près de Newcastle sur Tyne. Due à l'initiative d'un camarade allemand, tailleur de son métier, qui obtint l'aide d'un philanthrope anglais.

La colonie s'occupa de jardinage, et y obtint des résultats merveilleux de culture. Par leurs travaux, ils étonnèrent la municipalité bourgeoise de Newcastle. Le personnel monta jusqu'à vingt-cinq ou vingt six personnes. Mais la division pour je ne sais quelles raisons se mit ensuite parmi les colons, les résultats matériels déclinèrent, la colonie dut se disperser. Le matériel est resté aux mains de deux ou trois membres qui la mènent, je crois, au point de vue purement capitaliste.

A Paris, un autre groupement s'est formé pour tenter un nouvel essai. C'est aux portes mêmes de Paris que veulent se fixer les nouveaux colons. Ils ont déjà réuni une certaine somme, la suite nous apprendra la direction qu'elle prendra et le succès qu'elle obtiendra [1].

1. Le promoteur de l'idée, vient d'annoncer sa résolution d'abandonner le projet et l'abandon à *l'Ecole libertaire* des fonds récoltés.

A Angers, c'est à un autre point de vue que se sont groupés des camarades. Ils veulent se réunir un certain nombre, fondre leurs salaires ensemble et se les partager également afin d'égaliser les conditions d'existence.

Cette tentative me semble plus difficile à mener, mais là encore, ce sont les résultats qui indiqueront ce qui est utopique et ce qui est réalisable.

Ces tentatives sont-elles utiles à la propagande? Je le crois. Quoi qu'on puisse dire et penser là-dessus, il est une chose certaine, c'est qu'il y aura toujours des gens qui ne voudront pas se contenter de rêver, pour qui la lutte ne va pas sans une réalisation de l'idéal, et tenteront chaque fois qu'il leur sera possible de réaliser des groupements où ils essaieront l'application de leurs idées.

Les tentatives avortées servent de leçon aux nouveaux essais. Au lieu de rêver des associations grandioses, recrutées au hasard de la fourchette, les initiateurs savent à présent qu'il faut commencer par un nombre très restreint d'individus se connaissant parfaitement, connaissant, tout au moins, les principaux côtés du caractère de chacun.

Ils savent qu'il ne faut ouvrir ses rangs que graduellement et lentement aux nouveaux venus, attendre que les derniers rentrés se soient bien adaptés aux façons de faire du groupement, avant d'en accepter d'autres, de façon à ce que les nouveaux venus ne soient pas un élément de désordre au sein du groupement.

Ces tentatives, certainement, deviendront plus nombreuses au fur et à mesure que se développera l'idée. Ce ne sera plus, alors pour fuir les misères de la vie européenne que se feront ces essais, ce sera pour lutter contre elles, au milieu d'elles, que s'organiseront les individus qui, en essayant d'implanter, au centre de l'activité bourgeoise, un nouveau système d'organisation, contribueront à l'acheminement vers l'idéal entrevu.

Ces essais ne sont encore, il est vrai, l'œuvre que d'un petit nombre de camarades isolés ; le tout plutôt à l'état de projet encore, que de choses bien mûries. Mais ces projets indiquent un état d'esprit qui ne demande qu'à s'affirmer, et qui, tôt ou tard, passera à la réalisation.

Il y aura des insuccès, cela est certain. Qu'importe ! plus ils auront été nombreux, davantage les tentatives qui viendront ensuite auront chance de réussir ; car elles pourront s'inspirer des échecs, étudier les causes qui les amenèrent, et les éliminer de leur nouvelle organisation.

Dire que celles qui réussiront seront le modèle parfait d'un groupement anarchiste, serait trop s'avancer ; car il ne faut pas oublier que ces groupes n'auront pu s'abstraire complètement de la société bourgeoise qui, les entourant, pèsera de tout le poids de ses institutions sur eux.

Qui, légalement, pourra leur susciter toutes sortes d'entraves, sans compter les brebis galeuses que les fonds secrets lui permettront d'introduire dans son sein pour y amener des discussions intestines ; sans compter aussi, si elles réussissent matériellement, les mauvais exemples que l'organisation ca-

pitaliste pourra avoir sur certaines individualités.

Mais, quelque imparfaites qu'elles seront, quelque défectueuses qu'elles pourront paraître à notre idéal, elles n'en seront pas moins un pas en avant de fait, puisque ce sera une tentative de se soustraire à la société bourgeoise.

Elles seront une école d'apprentissage de la solidarité, de tolérance et d'amour les uns des autres, en plus, une source d'énergie, car on se sent beaucoup plus fort lorsqu'on se sent les coudes, et l'idéal ne peut que se fortifier chez les individus réunis par une pensée commune.

Que quelques-unes de ces communautés parviennent à s'établir, et l'ordre bourgeois en sera fortement ébranlé, car leur réussite n'irait pas sans apporter quelque perturbation à l'ordre de choses établi.

Forcées de s'y plier plus ou moins, leur développement n'irait pas, cependant, sans apporter des modifications dans la façon de penser et d'agir de ceux qui les entoureraient. Et s'il s'en trouvait qui s'endorment dans le bien être acquis, d'autres n'en reprendraient pas moins la lutte, au point où ils l'auraient laissée.

Que l'on pense à l'influence qu'aurait, dans la localité où elle se serait établie, une communauté où tous les membres solidaires les uns des autres auraient su rendre, parmi eux, le travail attrayant; se seraient bien fait venir de leurs voisins, en leur donnant, à l'occasion, un coup de main pour les travaux pressés, ne leur demandant, en échange, que la même bonne volonté pour tous.

C'est dans les centres travaillés par ces communautés que l'on pourrait batailler contre l'autorité, en lui résistant pied à pied contre chacun de ses empiètements, en lui enlevant morceau par morceau les droits qu'elle s'arroge sur la plupart de nos actes.

On commencerait la lutte un jour en résistant à un règlement, un autre jour à un arrêté plus sérieux, pour aboutir à la mise à l'écart de tout un ordre de lois.

Et qui sait, s'il ne finirait pas par se former des groupes assez puissants pour commencer la lutte en organisant le refus de l'impôt, la grève des conscrits, en assurant l'appui aux réfractaires, la grève contre le capital.

La révolution sortant de cette propagande serait à coup sûr économique, et aurait plus de chances à ne pas être dévoyée que si elle sortait d'une propagande politique comme tant d'anarchistes ont encore tendance à se laisser entraîner.

XVIII

LES SYNDICATS ET LES SOCIALISTES BOURGEOIS

Revirement des bourgeois. — Les difficultés de s'adonner aux œuvres de longue haleine en France. — Réactionnarisme des chambres syndicales. — Découverte des *Trades-Unions*. — Les bienfaits qu'elles ont réalisés pour leurs membres. — Leurs méfaits au point de vue de l'émancipation générale. — Les comités mixtes. — Ombres au tableau. — Tampons entre la bourgeoisie et le prolétariat. — Ce sont les faibles et les moins favorisés qui paient. — Solidarité corporative et solidarité de classe. — L'émancipation ne peut se faire individuellement. — Châtiment. — La grève des mécaniciens anglais. — Où mène le calme. — Bataille de millions ! — La leçon des faits.

Un autre genre de groupement où les anarchistes peuvent faire de la bonne besogne, ce sont les groupements ouvriers que, jusqu'à présent, ils ont totalement négligés.

Aujourd'hui, il se crée un courant nouveau qui tendrait à y faire employer tous les efforts de la classe ouvrière. Il est bon de voir la besogne qu'on leur a fait faire, celle que l'on en attend, celle que pourraient y faire des anarchistes.

Il fut une époque où les socialistes bourgeois s'évertuèrent à présenter les chambres syndicales et les sociétés coopératives comme des panacées devant guérir tous les maux dont souffrent les travailleurs.

Mais les gens n'aiment pas à s'atteler à des besognes dont ils ne prévoient pas la fin. Cotiser pour des luttes probables, mais qui ne sont pas encore décidées, et peuvent n'avoir jamais lieu, n'est pas leur fort; aussi, en France, à part quelques exceptions, les chambres syndicales ne furent jamais qu'un noyau très infime dans leurs corporations, prenant quelque importance au moment d'une grève, mais désertées encore une fois, la lutte finie.

D'autre part, les statuts et règlements absurdes, arbitraires de ces organisations, les agissements, de la plupart de leurs organisateurs qui s'en étaient fait des fromages, ou espéraient en tirer des profits futurs, suaient tellement l'ambition mesquine, que beaucoup de travailleurs, cherchant leur émancipation en dehors des voies officielles, s'en écartèrent, convaincus de l'impuissance de ces organisations.

Dans ces parlements au petit pied, on étouffait la voix des indépendants ; à l'aide de grandes phrases et de mots sonores, on y enlevait le vote de majorités inconscientes. Sous prétexte que les syndicats ou les coopératives ne doivent pas s'occuper de politique, encore maintenant, on n'y laisse parler que les endormeurs qui, réprouvant les revendications sociales complètes, se font les défenseurs des mesures qui laissent intacte la prétention des possédants à exploiter les travailleurs.

On empêche d'y discuter les mesures énergiques

et décisives ; on n'y laisse parler que de calme et de temporisation au plus grand profit de ces exploiteurs qui, ayant le capital et la force légale pour eux finissent toujours par triompher, tant que les revendications se tiennent dans la légalité.

Mais comme il n'y a pas de contrainte qui puisse empêcher la vérité de se faire jour, certains syndicats prirent une attitude plus ou moins révolutionnaire, puis, comme après tout, les syndicats menaient la lutte contre le patronat pour la défense des salaires, les bourgeois qui n'aiment pas à voir les esclaves s'unir et se concerter pour leur résister et faire leurs affaires eux-mêmes, suscitèrent toutes sortes d'entraves à la formation des chambres syndicales, les tolérant plutôt qu'ils ne les autorisaient, jusqu'à ce que, enfin, une loi leur accordât droit de cité, tout en les maintenant sous la surveillance de la haute police.

Après les avoir eu en abomination, après les avoir subies, certains bourgeois, à l'heure actuelle, ayant compris que leur système, pour se maintenir, devait faire la part du feu, accorder quelques concessions, ou semblant telles, aux revendications qui surgissent de toutes parts, se sont mis à faire du socialisme, et, ayant, par hasard, découvert les *Trades-Unions* anglaises, se sont enthousiasmés des résultats qu'ils constataient en étudiant leur fonctionnement, ont fini par apercevoir, dans le syndicalisme, l'organisation qui devait faciliter l'entente entre employeurs et employés, cette utopie que poursuivent depuis si longtemps ceux qui vou-

draient bien accorder les désirs d'émancipation de la foule, avec le respect des institutions sociales actuelles.

Et, de fait, le travail accompli par les *Trades-Unions* avait de quoi les enthousiasmer en leur faisant espérer l'enraiement de la révolution, s'ils réussissaient à acclimater en France leur idéal avec ses façons de procéder.

Sans s'embarrasser des « utopies » de transformation sociale, de reprise de possession, d'abolition de l'autorité, de l'exploitation, et autres idées qui ont cours, avec l'idée de défense des salaires, parmi les ouvriers en France, les travailleurs anglais n'ont, jusqu'ici, lutté que pour la défense seule de leurs salaires, pour la diminution des heures de travail, et la défense de leurs droits de coalition.

Ils reconnaissaient implicitement aux patrons le droit de les tondre, pourvu que ce ne soit pas de trop près. Le droit d'exploitation, ils ne le mirent jamais en péril, ni même en doute ; leurs discussions avec les patrons étant toujours restées des discussions d'individus, dont l'un vend, et l'autre achète, chacun cherchant à faire la meilleure affaire possible, mais ne contestant pas à l'autre le droit d'y réussir s'il en a la possibilité.

Les grèves, le plus souvent, lorsque l'existence légale des *Trades-Unions* fut reconnue, furent une lutte courtoise; c'était presque toujours après une entente cordiale entre les deux parties que se terminaient les différends. — C'est du moins, tels que nous les présente, un volume d'enquête publié par le *Musée social* [1] qui, sans doute, appuie davantage

1. *Trade Unionisme en Angleterre*, 1 vol. chez Colin.

sur le côté qui lui plaît, mais me paraît assez près de la vérité.

Plus d'une fois, on vit les bureaux des *Trades-Unions* intervenir contre les ouvriers pour faire respecter les contrats conclus avec les employeurs, les empêchant de profiter de circonstances favorables dans l'industrie, pour obtenir des conditions de travail ou de salaires meilleures, sous prétexte que des engagements antérieurs les liaient encore pour une époque déterminée.

Or, tant que l'on ne fait que discuter le taux des salaires, cela ne met pas en péril l'exploitation. Des gens qui acceptent l'état de choses existant, satisfaits des concessions que vous voulez bien leur faire, il y a tout intérêt à discuter avec eux, à leur laisser croire qu'ils remportent de grandes victoires, lorsque, en définitive, la concession consentie n'entame aucun de vos privilèges.

Et si, en faisant miroiter, aux yeux des travailleurs français, la possibilité d'obtenir à l'amiable, des salaires élevés, des conditions meilleures de travail, on pouvait les détourner de leurs idées inquiétantes d'émancipation totale, ce serait une bonne affaire pour le capitalisme qui se voit harcelé de toutes parts.

Et alors, on nous a sorti, sur des tons dithyrambiques, les bienfaits que le *Trade-Unionisme* avait apportés aux travailleurs anglais : salaires élevés, diminution des heures de travail, secours pendant les maladies et le chômage, élévation du caractère,

souci de la dignité, élévation morale, individuelle, et intellectuelle! Rien n'y manquait. Et ce n'était pas tout.

Certaines Unions étaient assez riches pour assurer des traitements de fonctionnaires bourgeois à ceux que leur confiance plaçait à la tête de leurs organisations. Certains d'entre eux marchent de pair avec les plus riches patrons, et traitent avec eux, sur le pied d'égalité!

Les plus intelligents peuvent espérer et arriver à la députation. D'autres, même, ont été nommés juges de paix, par la reine, fonction qui, jusqu'alors, avait été réservée aux membres de la noblesse locale.

Que pouvaient désirer de plus les travailleurs? N'était-ce pas là, un noble but à leur légitime ambition, et la véritable émancipation? La certitude de se hausser au niveau de ses exploiteurs, ne valait-elle pas mieux que de rêver une transformation sociale impossible?

Et voilà comment les bourgeois se sont faits les apôtres du néo-syndicalisme, nous vantant l'esprit de solidarité des travailleurs anglais, les services rendus par les comités mixtes, sortis de l'entente des patrons et des travailleurs, composés, mi-partie d'employeurs, mi-partie d'employés, et dont les fonctions sont d'aplanir les difficultés qui peuvent naître entre les uns et les autres, et arriver à une conciliation parfaite.

A les célébrer, ils n'avaient pas de termes assez élogieux pour vanter la force de cohésion de leurs *Trades-Unions*, le bien-être acquis par leurs membres et prêcher aux travailleurs français de mode-

ler leurs syndicats sur ce patron pour en obtenir les mêmes bienfaits.

Ce qu'ils oubliaient d'ajouter, c'est que tout ce riant tableau n'est vrai que pour une petite partie du prolétariat anglais, et n'avait été réalisé, justement, que parce que ces travailleurs, profitant de l'extension industrielle qui se faisait sentir, avaient, avant tout, considéré leur seul avantage particulier, ne craignant pas de faire, au besoin, la guerre aux travailleurs moins favorisés qu'eux; faisant de leur corporation une caste fermée, bourgeoise par sa situation.

Les *Trades-Unions* sont — il serait puéril de le nier, — une force qui a grandement contribué à améliorer le sort des membres de certaines corporations.

Dans les métiers exigeant un apprentissage sérieux, le travailleur qualifié, (*skilled*), est arrivé à travailler moins de temps (cinquante-quatre heures au plus par semaine); il gagne davantage que le travailleur français; et, en Angleterre, les objets de consommation sont, pour la plupart meilleur marché. C'est à la force des *Trades-Unions* qu'il a constituées que le travailleur anglais doit ces avantages.

Et, de ces avantages immédiats, en découlent d'autres, tant matériels que moraux : ayant plus de loisirs, il est plus cultivé parce qu'il a le temps de lire et d'étudier. Plus cultivé, il prend davantage le sentiment de sa dignité et de sa force, sait

se faire respecter de ses exploiteurs, en sachant se respecter lui-même. Plus à son aise, son genre de vie s'élève, et le rapproche ainsi de la classe bourgeoise.

De fait, ceux qui arrivent à cette situation ne sont que des demi-bourgeois ; non seulement matériellement ce qui est très bien, mais moralement, ce qui est mauvais ; car, ayant des tendances bourgeoises, ils sont beaucoup plus portés à se solidariser avec les bourgeois qu'avec les travailleurs moins favorisés.

Mais il y a une autre ombre au tableau. Ce bien-être n'a été acquis qu'en répudiant, sous prétexte d'être pratiques, les aspirations du prolétariat entier, qu'en se séparant de sa caste, ou en en créant une nouvelle, intermédiaire entre le prolétariat et le capitalisme, aussi étroite et aussi fermée que ce dernier.

Car, sous ce prolétariat privilégié, grouille un autre prolétariat misérable, crevant de faim et de misère, chômant le plus souvent, pour fournir ensuite des périodes de travail depuis onze jusqu'à quatorze, et même plus, d'heures de travail par jour, en échange d'un salaire dérisoire.

Ce sont les travailleurs non qualifiés (*unskilled*) comme les nomment les Anglais ; ce qui équivaut à ce que nous nommons les « hommes de peine », ainsi qu'à ceux dont le métier ne demande que de l'habitude, du tour de main, n'exigeant aucun apprentissage régulier.

Ceux-là, sont le nombre dans les grandes villes, formant cette population si misérable décrite par quelques écrivains. Ce sont les éternels sacrifiés

qui, quelquefois, dans leurs luttes contre leurs exploiteurs, virent se ranger du côté de l'exploitation, les travailleurs plus favorisés.

Et cela est fatal ; car, étant donné l'organisation sociale actuelle, les individus n'arrivent à s'élever au-dessus des autres qu'en les exploitant et en luttant contre eux.

Si le capitaliste est amené à payer un prix élevé à une catégorie de travailleurs, il faut qu'il se rattrape d'un côté ou d'un autre, la concurrence ne lui permettant pas de dépasser un certain prix pour ses produits. C'est, forcément, contre ceux qui ont le moins de force de résistance qu'il se retournera. C'est ce qui s'est produit partout, mais d'une façon plus tranchée en Angleterre.

D'autre part, les corporations privilégiées, pour pouvoir résister plus efficacement, avaient entouré d'un tas de conditions restrictives, l'entrée du métier aux apprentis, en avaient fait une caste fermée, exigeant une somme assez élevée pour leur entrée, ou bien prolongeaient la durée de l'apprentissage, ou bien encore en limitant le nombre des apprentis.

Toutes mesures qui, sans doute, leur permettaient de lutter avec efficacité contre la rapacité patronale en restreignant la concurrence parmi eux, mais qui, aussi, traitaient en adversaires ceux qu'elles forçaient à rester dans le prolétariat sacrifié.

Ils ont pratiqué au plus haut point la solidarité

corporative, mais ils ont totalement méconnu celle de classe. Et c'est là où ils ont péché.

Parce qu'ils arrivaient à allonger personnellement leur chaîne, ils se croyaient libres!

Erreur, l'émancipation individuelle ne peut être complète et durable tant que l'exploitation existe, tant qu'il y a une autorité pour réglementer vos actes.

Toute faute se paie, et c'est ce qui arrive en ce moment aux *Trades-Unions* anglaises. L'industrialisme a pris de l'extension, l'outillage mécanique remplace l'habileté de main, et rend nulles les restrictions de l'apprentissage, fournissant aux patrons la facilité de se passer des services des ouvriers, *skilled*, et d'avoir recours à ceux de l'*unskilled*.

Les bras se sont fait abondants sur le marché, les restrictions qui défendaient l'accès des corporations ont dû tomber une à une; aussi, battues en brèche, loin d'obtenir de nouveaux avantages, les *Trades-Unions* ont bien du mal à défendre ceux qu'elles ont acquis antérieurement. C'est ce qu'est venue démontrer la grande grève des mécaniciens de 1897-98.

Cette grève qui dura six mois, pendant laquelle on paya aux grévistes des salaires dont la totalité s'éleva à plusieurs dizaines de millions, donna la mesure de la puissance acquise par les *Trades-Unions*; mais aussi de leur impuissance devant le nouvel ordre de choses, puisqu'elle avorta et que les travailleurs durent se plier aux conditions patronales.

Les corporations avaient cependant senti qu'elles

devaient être solidaires. On savait que la grève était provoquée par les patrons qui s'étaient juré de briser la puissance unioniste. Toutes avaient apporté leur appui aux mécaniciens.

Les souscriptions affluèrent de toutes parts. Non pas des 0,25 et des 0,50 comme celles qui figurent dans les listes de souscriptions françaises, mais des souscriptions de vingt-cinq, trente et cinquante mille francs! dons de bourgeois anonymes qui sympathisaient avec les grévistes.

N'y eut-il pas jusqu'aux professeurs de l'Université qui ne tinssent à leur apporter la manifestation de leur sympathie. Mais, il faut bien le dire, cette sympathie ne leur était acquise que parce qu'ils se montraient calmes, forts de la puissance de leurs caisses; c'étaient des encouragements à rester calmes qui leur venaient de toutes parts.

Calmes! ils le furent tout le long de la grève. Pendant six mois que dura la lutte, pas la moindre violence ne fut relevée contre eux; c'est avec calme et dignité qu'ils rentrèrent vaincus à l'atelier, leur force de résistance brisée pour longtemps.

Les millions capitalistes avaient vaincu les millions prolétariens, venant prouver, une fois de plus, que, sur le terrain légal, ils sont les maîtres, puisque c'est par eux et pour eux qu'est faite la loi.

En venant au secours des mécaniciens les autres corporations ont montré qu'elles commencent à comprendre que la solidarité doit s'étendre plus

loin qu'aux membres affiliés du groupe, plus loin qu'à la corporation. Mais la défaite leur a enseigné qu'il était trop tard déjà, que les patrons, eux aussi, savent s'unir pour la défense de leurs intérêts, et que dans la lutte à coups de millions, ce sont eux qui sont les maîtres.

Les faits sont venus leur apprendre que, dans la société actuelle, certains individus peuvent bien arriver à s'émanciper, mais qu'il est infime le nombre de ceux qui y réussissent ; et, encore, que ce n'est qu'en montant sur le dos des autres, et, de plus, que cette émancipation est si instable qu'ils ne sont même pas assurés de la maintenir.

Ils auront appris, s'ils savent voir clair dans les événements, que cette possibilité d'émancipation, n'est, pour la majorité, qu'un leurre destiné à leur faire perdre de vue les véritables moyens d'émancipation, et à les maintenir indéfiniment dans l'esclavage, en leur faisant miroiter des espérances trompeuses.

Le travailleur ne peut s'émanciper que collectivement. Tant qu'il ne l'aura pas compris, la majorité des siens ne feront que le jeu d'une infime minorité d'intrigants.

Ils sont venus démontrer encore, les faits, que la véritable « utopie » était dans les revendications dites « pratiques » ; que l'augmentation des salaires n'avait qu'une valeur momentanée dont les travailleurs ont raison de profiter au cours de la lutte, mais que là ne doivent pas se borner leurs revendications.

Que le véritable but à atteindre, c'est la suppression du salariat, de l'exploitation, la mise au service

de tous de l'outillage et des moyens de production.

Que l'émancipation des travailleurs ne sera effective que lorsqu'il n'y aura plus de lois pour les entraver, de parasites pour absorber le meilleur de leur production.

XIX

LE SYNDICALISME, LA COOPÉRATION ET LA PROPAGANDE ANARCHISTE

Revirement des anarchistes. — Double erreur. — Les coopératives. — Adaptation des syndicats à leur besogne actuelle. — La foule ne voit que le fait présent. — Pas de finasseries. — Nécessité pour les anarchistes de s'isoler. — Inconvénients. — Facilité à retomber dans la politique. — Diplomates de réunions. — Maladresses. — Souplesse à acquérir. — Notre propagande n'a que des résultats éloignés. — Ce sont les individus que nous devons convertir et non les groupements. — La défense des salaires est légitime en l'état actuel. — Nécessité pour les anarchistes de se faire connaître des travailleurs.

Chez les anarchistes, également, il s'est fait un revirement en faveur de l'idée syndicale. L'ennui, d'abord, des discussions théoriques, le besoin de « faire quelque chose », qui en découlait, une nouvelle orientation des groupes corporatifs qui, commençant à répudier la politique, s'essaient à rechercher les moyens de s'émanciper économiquement.

Mais comme toutes les réactions qui s'opèrent à la

suite d'un revirement d'idées, dépassant le point juste, le zèle des nouveaux syndicalistes ou coopérateurs anarchistes ne voient plus de moyens pratiques qu'en la coopération et le syndicalisme.

Selon eux, il faudrait que les anarchistes se vouent entièrement à l'organisation de groupes semblables, y consacrant tous leurs efforts, y apportant toutes leurs forces, de façon que l'idéal, pour eux, devient une chose lointaine, un drapeau, mais qui, comme tous les drapeaux, n'aurait plus que la valeur d'un symbole.

D'autre part, il y a ceux qui, continuant à ne voir dans ces groupements, que des instruments réactionnaires, assurent que ce serait perdre son temps de chercher à y faire de la besogne, et ne veulent pas entendre parler d'y entrer.

Je crois que l'on se trompe des deux côtés. Je crois qu'il y a de la besogne à y faire, mais qu'il faut aussi se garder de s'y laisser absorber. Je crois que l'on peut, lorsqu'on sait s'y prendre, développer ses idées en tous les endroits, et il ne peut y en avoir de meilleur pour nous, qui cherchons à parler aux travailleurs, que les groupements ouvriers.

Pour ce qui concerne les coopératives, je n'en dirais pas grand'chose, vu que je crois que c'est là où il y a le moins à faire, surtout pour les coopératives de production qui, du reste, je crois, n'ont plus beaucoup de défenseurs.

Pour réussir, il leur faudrait se mettre absolument sur le pied capitaliste, elles ne pourraient se

maintenir qu'à condition d'exploiter, et je ne crois pas que ce soit là, un bon moyen de faire l'apprentissage du communisme et de la solidarité. Ce sont les essais de groupement de camarades essayant de vivre communistement qui les remplacent dans le mouvement anarchiste où la production ne doit pas aller sans la consommation.

Quant à ce qui concerne les coopératives de consommation, je ne vois pas le mal qu'il y aurait à ce que ceux des nôtres en fissent partie.

Ils y trouveraient d'abord — je parle de celles fonctionnant régulièrement — des marchandises meilleures, tout en réalisant une légère économie, deux choses qui ne sont pas pour déplaire à la ménagère.

En outre, fréquentant ce milieu, se mêlant à leurs discussions, les camarades qui en feraient partie, en s'y faisant connaître, en procédant avec tact, pourraient arriver à y émettre leurs idées et se faire écouter.

C'est aux travailleurs que nous voulons parler — puisqu'ils ne viennent pas à nous, pourquoi ne pas aller à eux, en nous mêlant à leurs groupements ?

Seulement les coopératives de consommation, ne pouvant également réussir qu'en fonctionnant capitalistiquement, les anarchistes ne peuvent prendre part à leur organisation.

L'activité des individus est nécessairement bornée par les facultés humaines. On peut participer à divers groupements ayant des modes d'activité différents, mais, toujours l'un l'emporte sur les autres et devient le moteur principal des efforts de

l'individu, les autres ne sont plus qu'accessoires.

Du reste, la transformation sociale ne s'opérant pas d'un bloc, mais devant plutôt être la réunion d'une multitude de transformations, je ne crois pas qu'il soit mauvais qu'il y en ait qui essaient de réaliser ce que nous trouvons mauvais. Leurs tentatives sont la confirmation de ce que nous avançons.

Seulement c'est à ceux qui ne peuvent arriver à la conception d'une société débarrassée des entraves capitalistes, que nous devons laisser les moyens termes.

Il en est de même pour les syndicats. Tels qu'ils sont, à l'heure actuelle, ils représentent pour les travailleurs un groupement naturel, et une sérieuse arme de défense.

Si, en France, ils avaient été moins politiciens, et s'étaient plus sérieusement occupés des intérêts corporatifs, ils auraient pu rallier les forces vives des corporations, et devenir une puissance avec laquelle le patronat aurait eu à compter.

Mais, pour rendre les services, qu'en attendent ceux qui en font partie, les syndicats ne peuvent être autre chose qu'ils ne sont. La majorité des travailleurs croyant qu'une augmentation de salaire, ou une diminution des heures de travail, est le summum de réclamations qu'elle peut réaliser, les syndicats ne peuvent combattre que pour ce qui peut passionner ses membres.

On comprend donc tout de suite que si les anarchistes peuvent pénétrer dans les syndicats, ils ne

peuvent guère présider à leur formation, pas plus qu'à leur fonctionnement.

La grosse masse étant réfractaire à nos idées, si nous lui proposions de former des syndicats devant s'occuper de l'expropriation capitaliste, elle resterait tout aussi réfractaire que lorsque nous lui parlons de révolution.

Le gros de la foule va toujours à ceux qui lui promettent des réformes immédiates. Ses calculs ne vont pas au delà du temps présent. La moindre amélioration, même lorsque ses effets ne peuvent être que temporaires, la séduira beaucoup mieux que des progrès plus durables s'ils ne doivent s'accomplir que dans un avenir incertain.

Pour s'attirer les sympathies des foules, et les amener à la compréhension des idées qu'on leur soumet, il ne faut faire avec elles, ni finasseries, ni diplomatie compliquée.

Ne croyant pas que le fait d'obtenir des marchandises un peu meilleur marché que chez le détaillant, ou de gagner dix sous de plus par jour, soient un bien grand pas de fait vers l'affranchissement général et définitif, les anarchistes ne peuvent aller dire aux gens :

« Nous voulons la transformation sociale ; les réformes que l'on vous préconise ne valent rien, mais puisque vous êtes trop bêtes pour le comprendre, et que ce que nous voulons serait trop long à obtenir pour votre impatience, nous allons, pour vous amener à nous, faire semblant d'accepter ces réformes que nous jugeons ne rien valoir ».

En admettant qu'on lui farde un peu plus ce langage, la foule ne comprendrait rien à ces subti-

lités, et penserait que, tout en ne valant rien, les réformes valent cependant quelque chose, et croirait à son émancipation par le coopératisme ou l'augmentation des salaires.

Il n'y a donc que ceux qui croient à l'efficacité de ces choses qui puissent grouper les gens, en leur promettant, en toute conscience, que leur émancipation sortira de leur application, et se livrer avec toute l'ardeur désirable aux besognes nécessaires pour la conquête ou la réalisation de ces réformes ; laissons-les donc y travailler, pour nous contenter, nous, d'aller chercher, parmi les éléments qu'ils commencent à dégrossir, ceux aptes à nous comprendre.

Lorsqu'ils commencèrent à s'affirmer en tant qu'anarchistes, ceux-ci se trouvèrent en lutte avec tous les partis. Commençant seulement à élaborer leur programme, il était nécessaire pour eux de se maintenir à l'écart de tout mouvement qui ne représentait pas absolument leur idéal en toute son intégrité.

Il fallait qu'ils prennent conscience d'eux-mêmes, et de leur but pour avoir la possibilité de résister à la force d'absorption des groupements ambiants. De là, l'abstention complète des anarchistes à l'égard du mouvement ouvrier.

Mais ce désintéressement dans la question eut des inconvénients énormes. Des grèves importantes se produisirent, sans que les anarchistes qui, cependant, à tous égards, représentent le mouvement

véritablement ouvrier, pussent y exercer aucune action.

S'étant tenus trop à l'écart du mouvement ouvrier proprement dit, ils en étaient inconnus ; les politiciens purent s'en faire les directeurs, y allant porter leur action déprimante et dévirilisante, sans qu'aucune voix eût le loisir de s'y faire entendre pour mettre chaque chose à son point.

Aujourd'hui, l'idée s'est synthétisée, a pris corps ; une ligne de conduite générale s'en dégage nette et précise, indiquant ce qui est conforme à l'idée, ce qui s'en éloigne. Les anarchistes doivent perdre cette tendance qu'ils ont de se croire une aristocratie intellectuelle, cette propension à ne voir, en ceux qui ne pensent pas comme eux, que de simples tardigrades dont il ne vaut pas la peine de s'inquiéter.

D'aucuns croient pouvoir s'immiscer dans les groupements syndicaux pour s'emparer de leur organisation, en flattant leurs idées de réformation, s'imaginant qu'ils pourront ensuite les diriger dans la voie de la révolution.

Cela c'est encore une façon de faire de la politique, et ils risquent fort d'y perdre tout au moins leur temps, sinon de s'y embourber.

Pour pouvoir y parler librement, pour s'y faire écouter fructueusement, il faut y déployer, certainement, beaucoup de souplesse, de tact et de ténacité, mais non de la ruse finassière dont les résultats, tôt ou tard, risquent de se tourner contre votre habileté.

C'est le désir de s'adresser aux travailleurs qui, en temps d'élection, fait sortir de leur apathie, les camarades les plus indolents en temps ordinaire, et mener la propagande abstentionniste dans les réunions électorales.

Mais, dans ces réunions, ce n'est déjà plus l'ouvrier que l'on rencontre. Ce sont des politiciens, des hommes qui se figurent être maîtres de leurs destinées, parce que les candidats viennent, platement, se prosterner devant eux.

Tous, ils ont en poche un projet — de réforme sociale serait trop peu pour eux, mais — de politique générale; ce sont les relations diplomatiques et internationales qu'ils visent à régenter.

Discutant gravement sur les âneries que viennent leur faire avaler les politiciens de profession, ils s'imaginent être de profonds Metternich, des Talleyrand ou des Richelieu, et parlent de libérer les autres peuples, sans s'apercevoir qu'ils sont eux-mêmes pillés, grugés, exploités, subissant les pires empiètements d'une centralisation qui, bientôt, voudra réglementer leurs actes les plus intimes.

Le public des réunions, électorales surtout, est, certainement, le plus indécrottable qui soit, tandis que ceux qui, déjà, se réunissent pour lutter par eux-mêmes contre l'exploitation, s'ils ont les travers des autres, indiquent cependant un état d'esprit qui ne demande qu'à être cultivé.

Seulement beaucoup de nos camarades lorsqu'ils entrent, dans un groupe ou dans une réunion, pour faire de la propagande, n'écoutant que leurs désirs et leur tempérament, se figurant être déjà dans un milieu anarchiste, se mettent à y agir et y discuter

comme s'ils avaient affaire à des gens qui, déjà pensant presque comme eux, vont d'emblée, accepter leurs arguments et se ranger immédiatement à leur opinion.

D'autre part, lorsque dans ces groupes il se discute l'action qui doit leur être particulière, ces mêmes camarades se mettent à combattre, et cela parfois très maladroitement, les mesures proposées, faisant de l'obstruction, essayant d'empêcher ce qu'ils désapprouvent, croyant qu'il ne s'agit que d'être dans le vrai et de parler pour que tout le monde voie clair.

Il n'en va pas ainsi malheureusement. Une idée ne pénètre pas si vite les cerveaux. Et le zèle intempestif d'un camarade le fait souvent considérer comme un brouillon ou un ennemi, et repousser l'idée qu'il veut développer. Alors, jetant le manche après la cognée, il déclare qu'il n'y a rien à faire dans ces milieux pourris.

Si, il y a à faire, il s'agit seulement de savoir s'y prendre, et, surtout, nous dépouiller de nos préventions, aussi bien que de nos illusions qui nous font voir les choses comme la lorgnette qui éloigne ou rapproche l'objet regardé, selon le bout par lequel on regarde.

Ce que, à mon sens, devrait viser l'anarchiste qui entre dans un syndicat, ce n'est pas de peser directement sur son action, mais sur les conceptions de ceux qui le composent.

Il faudrait d'abord qu'il consente à faire un stage où, se contentant de voir, d'observer, de se rendre

utile au groupe dans les choses qui lui semblent logiques, il se ferait ainsi apprécier et connaître de ceux qu'il veut convertir, en même temps qu'il apprendrait lui-même à les connaître, ce qui lui indiquerait la façon d'agir avec eux pour faire de la bonne besogne.

Une fois ce travail préliminaire accompli, il pourrait commencer à sortir plus en grand ses idées ; mais qu'il n'aille pas espérer les faire accepter en bloc, et croire que ses discours vont orienter l'action du groupe en la direction qu'il voudrait lui imprimer. A vouloir voler trop haut on risque de rendre la chute plus lourde.

Ce qu'il faut surtout éviter, c'est de se poser en adversaires de la majorité, d'essayer d'entraver la marche du groupe; cela fait toujours mauvais effet, et vous aliène les gens.

Il faudrait, à chaque fois que le groupe est pour s'engager en une action qui ne peut aboutir à aucun résultat positif, se contenter de faire la critique de la proposition, donner les raisons qui vous la font trouver mauvaise, en faire prévoir les effets et conséquences ultérieurs, engageant ceux, à qui l'on s'adresse, à bien réfléchir sur ce qu'ils vont faire, et de se rappeler qu'ils auront été avertis lorsque les résultats négatifs prévus se produiront.

Il est inutile d'insister pour convaincre les gens immédiatement. Trop d'insistance les indispose le plus souvent. Il faut laisser au temps, à l'expérience et à la réflexion, le soin d'agir.

Notre seul but doit être de semer des idées partout où nous nous trouvons, d'y poser des jalons pour les réflexions futures ; d'amener à notre idée,

chemin faisant, ceux qui, soit par tempérament, soit par travail cérébral préalable, sont aptes à saisir plus vite l'idée émise, mais n'espérons pas les conversions en masse ; c'est aller au devant des déceptions.

Ce n'est qu'en arrivant à modifier progressivement les conceptions individuelles du groupe que l'on arrive à modifier l'état d'esprit général.

Notre programme anarchiste doit rester intact. Ne pas participer en quoi que ce soit à la comédie politique, combattre toute réforme en démontrant qu'elle est, ou inefficace ou impraticable. Il n'y a pas d'autre action pour un anarchiste convaincu.

Mais, lorsqu'il s'agit de la défense des salaires, tout en reconnaissant que cela ne changera rien à l'organisation sociale, nous pouvons, sans compromission — nous le devons, même, participer à la lutte.

Lorsqu'il s'agit pour le travailleur de résister à un surcroît de misère, il n'y a pas de réforme sociale qui, pour lui, tienne devant la nécessité de défendre le peu qu'il a. Il va au plus pressé, vu que, une diminution ou une augmentation de salaire, représentent, pour lui, une aggravation de misère, ou une amélioration immédiate.

En nous mêlant à cette lutte, cela ne doit être pour nous, cela est évident, qu'une occasion d'affirmer nos conceptions, en expliquant aux travailleurs que nous nous mêlons à leur besogne, parce que nous comprenons, qu'en un tel moment, ils ont

davantage besoin d'aide que de conseils ; mais que notre conviction est que, même réussissant à se faire augmenter, leur situation, au bout de peu de temps, ne tardera pas à revenir à ce qu'elle était auparavant, les circonstances ambiantes ne tardant pas à annihiler les effets de l'augmentation obtenue.

Il faudrait leur dire que ces questions pour lesquelles ils se passionnent, les croyant le but définitif de leurs efforts, ne sont que les premières escarmouches de la lutte qu'il leur faudra soutenir pour assurer leur émancipation et leur bien-être ; qu'il faudra, qu'ils le veuillent ou non, qu'ils en arrivent à une transformation complète de l'ordre social qui les étreint ; que les avantages qu'ils pourront obtenir ne sont utiles qu'à ouvrir la voie à d'autres plus décisifs qu'ils n'aperçoivent pas encore, mais qui se présenteront à eux au fur et à mesure de la lutte.

« Tâchez d'obtenir de vos exploiteurs », devrons-nous leur dire, « toutes les concessions que vous pourrez leur arracher ; mais, sachez-le, elles n'auront aucune efficacité durable, tant que persisteront la propriété individuelle et l'autorité. Vous ne serez affranchis que lorsque vous aurez supprimé ces deux plaies ».

Seulement pour pouvoir leur tenir ce langage, et s'en faire écouter, je le répète, il faut être connu des travailleurs, il faut avoir su s'en faire apprécier, leur avoir fait comprendre que, si nous avons un idéal différent du leur, ce n'est pas en ennemis

que nous nous présentons dans leurs groupes, mais en alliés sincères, actifs.

Et le moyen de se faire apprécier d'eux, c'est de prendre part à leurs groupes corporatifs, de s'y rendre utile dans les choses qui habituent le travailleur à lutter contre les exploiteurs, en dehors de la politique.

De ne jamais se poser en adversaires systématiques de leur action, même lorsqu'ils s'embarquent sur une mauvaise voie. Notre rôle devant se borner à leur faire entrevoir le côté négatif de leurs efforts, nous contentant du rôle de la Cassandre antique, en leur affirmant, à tous moments, que c'est l'état social, tel qu'il existe, qui doit être détruit, quitte à venir, au moment de la déception, leur rappeler nos prédictions.

En développant beaucoup de tact, beaucoup de patience et d'adresse, on peut faire de la bonne besogne dans les syndicats surtout, moins dans les associations coopératives, peut-être, mais y recruter quelques adhérents tout de même. En même temps que cela nous prépare à avoir un pied dans les conflits économiques futurs, en nous mêlant déjà à ceux que nous voulons convaincre.

XX

LES GRÈVES

Impuissance de la grève à changer la situation des travailleurs. — Le rôle du patron. — Histoire ancienne. — Les grèves actuelles, — Les mineurs et carriers de la Galles du Sud. — Fatalité des grèves. — Faute de mieux. — L'ingérence des politiciens. — Le rôle des anarchistes dans une grève. — Solidarisez-vous. — L'abolition des salaires. — L'émancipation ne commencera qu'avec la fin de l'exploitation. — Prendre et non demander. — Instruisez-vous.

Considérée comme moyen d'émancipation, la grève n'est qu'un leurre ; elle est impuissante à transformer l'état social. Accepter de discuter avec ses exploiteurs, c'est leur reconnaître le droit d'exploitation.

Du moment que son objectif n'est pas de s'emparer des moyens de production, la grève ne vise qu'à une transaction ; elle peut ainsi essayer de mettre des bornes à l'exploitation, mais elle ne l'empêche pas. Au contraire, puisque les travailleurs, en repoussant telles règles, en acceptant telles autres, en consacrent la légitimité par leur acceptation.

En admettant que les travailleurs parviendraient à imposer leurs conditions à leurs maîtres économiques, la situation, au fond, n'en resterait pas moins toujours la même, puisqu'ils resteront toujours exploités.

En effet, admettons que les travailleurs d'une corporation aient réussi à faire accepter à leurs exploiteurs une augmentation de salaire. Qu'est-ce que cela aura produit sur la situation générale?

Cinquante centimes de plus par jour ne sont pas à dédaigner dans un ménage d'ouvriers, qui pourra ainsi mettre quelques légumes de plus dans la soupe, mais c'est là toute l'amélioration. La plupart de ses besoins n'en resteront pas moins insatisfaits, étant donnée l'organisation sociale, sa personnalité et celle des siens resteront toujours avec les mêmes empêchements de se développer.

Le patron, lui, dont le rôle reste toujours le même ; — c'est-à-dire, vivre grassement à rien faire, — pour conserver ses bénéfices intacts devra avoir recours à un des moyens suivants : ou récupérer cette augmentation, qu'il vient d'accorder, en perfectionnant son outillage — ce qui se traduit par la mise sur le pavé de quelques travailleurs, et l'on perd ainsi en chômages les avantages conquis.

Ou bien se procurer les matières premières à meilleur marché, ce qui fait subir une perte à d'autres producteurs, à moins que les capitalistes de la corporation ne fassent voter des droits protecteurs en faveur de leur branche d'industrie, en ce cas l'impôt retombe toujours sur le producteur malgré que ce soit le consommateur qui en fasse

l'avance, et là, encore, le bénéfice acquis est annihilé par la perte qui en découle.

Ou bien, si ces deux moyens ne peuvent être mis en jeu, il augmentera le prix de ses produits.

Cela resterait particulier à une corporation, cette augmentation, légère après tout, répartie sur l'ensemble de la population, pourrait passer sans grands troubles. Mais si les produits de cette corporation sont utilisés dans la production d'une autre, cette dernière se verra, elle aussi, forcée d'augmenter la valeur des siens.

D'autre part, les travailleurs des autres corporations ne peuvent se contenter de rester dans une situation inférieure, et peuvent être pris, à leur tour, du désir d'améliorer leurs conditions d'existence.

Une grève qui réussit ne peut manquer d'en engendrer d'autres; et, si toutes, ou une partie, réussissent, c'est une augmentation qui s'opère pour chaque sorte de produits, il en résulte une élévation des conditions d'existence qui fait, le plus souvent que, de ricochet en ricochet, l'individu a à payer comme consommateur, beaucoup plus qu'il n'a obtenu comme producteur.

Mais ceci, c'est un peu de l'histoire ancienne, c'est le tableau des grèves passées que je viens d'esquisser, le développement industriel qui commença à s'opérer il y a une soixantaine d'années, fit une situation assez bonne aux travailleurs qui se prolongea quelque temps, leur permettant d'imposer certaines conditions à leurs exploiteurs.

La rareté relative des bras sur le marché du travail, leur était une force qui, pour un moment, leur permit d'arracher quelques concessions au capital qui se rattrapait sur le consommateur.

Et encore, nous avons négligé le rôle du gouvernement qui est de soutenir le Capital, et supposé qu'il n'est pas venu peser dans la balance, en « fourrant les grévistes au violon, » ou en les fusillant comme à la Ricamarie, sous prétexte de protéger la liberté du travail. Chose qu'il ne négligea jamais de faire lorsqu'il s'agissait de venir en aide aux puissantes compagnies.

Il est loin le temps où les travailleurs, assurés de s'embaucher du jour au lendemain, pouvaient se permettre la douce satisfaction d'envoyer « se promener » l'exploiteur trop exigeant.

Le développement de l'outillage mécanique ayant amené une surabondance de bras, en permettant aux exploiteurs de produire beaucoup plus vite avec beaucoup moins de monde, cela leur permet de choisir, et leur personnel, et le temps le plus propice pour activer leur fabrication.

Ce même outillage, dans la plupart des cas, leur permet, en outre, d'employer le premier venu, au bout de quelques heures d'apprentissage : homme, femme, et même enfant, si leur personnel habituel venait à leur manquer.

Les grèves d'aujourd'hui, par cela même, à moins de circonstances exceptionnelles et de plus en plus rares, n'ont plus aucune chance de réussite, surtout lorsqu'elles sont importantes par le nombre des réclamants.

C'est ainsi que l'on a vu en Angleterre, la grève

des mécaniciens dont je parlais dans l'avant-dernier chapitre et qui durent succomber après six mois de lutte, et avoir dépensé des millions. C'est ainsi que la grève des mineurs et des carriers de la Galles du Sud qui eut lieu quelque temps après et entraîna dans la lutte une centaine de mille hommes, dura près de onze mois, dépensant encore plus de millions que celle des mécaniciens, dut, également avorter, les hommes subissant les conditions des maîtres encore plus dures qu'au début.

Mais le pis de tout cela c'est que, tout en étant inefficaces à apporter aucune amélioration au sort des travailleurs, elles restent toujours inévitables, vu que le travailleur est bien forcé de défendre son salaire : tant qu'il est contraint de vendre sa force de travail, et que ses désirs ne peuvent aller au-delà d'une augmentation tant qu'il n'a pas compris l'illégitimité de l'exploitation et de la propriété individuelle.

Imbus du principe de légalité que leur prêchent les politiciens; n'ayant pas envisagé d'aspiration meilleure qu'une augmentation de salaire, ou une diminution de la durée de la journée de travail, la grève s'impose à leur esprit comme un moyen de lutte, et c'en est un, en effet, puisque, étant donnée la situation, il n'y a plus que la résistance aux prétentions patronales qui puisse mettre un frein à leur avidité.

L'ouvrier croit à la légitimité du capital, il se résout à être exploité par lui, mais il pense aussi que ce dernier lui doit, en échange de son travail, une rémunération suffisante pour satisfaire ses besoins et ceux des siens. Lorsqu'il ne l'obtient pas,

c'est une brèche de faite à sa croyance, une entrée ouverte à l'idée d'expropriation, si nous nous trouvons en ce moment avec eux.

L'armée, la police, la magistrature, l'administration, toute la force sociale est mise en branle, lors d'une grève pour venir au secours des capitalistes auxquels on demande d'être moins rapaces dans leur exploitation.

C'est encore une leçon de faits venant démontrer aux travailleurs que cette légalité dont on leur prêche l'obéissance n'est faite, contre eux, que pour leurs exploiteurs. C'est ce que nous pouvons mieux leur faire comprendre, en nous mêlant à leurs luttes.

Et c'est aussi un moyen de lutte, parce que, si impuissantes qu'elles soient, la bourgeoisie les redoute; car elle n'est jamais sûre de ne pas voir ses esclaves prendre conscience de leur force et de leur droit, qu'elle ne sait jamais ce qui peut sortir d'une coalition de ses victimes, et craint, à chaque moment, de les voir se soulever et balayer ses institutions, issues du vol et de l'injustice pour défendre le vol et la fraude.

Et c'est ainsi que, tout en étant inefficace pour l'émancipation des travailleurs, la grève, à défaut de mieux, devient une menace contre l'exploitation bourgeoise, l'empêche d'augmenter, au gré des désirs du capitaliste, et peut fournir un puissant moyen d'agitation, en démontrant aux travailleurs qu'ils n'ont rien à attendre de leurs exploiteurs; qu'il n'y a pas d'entente possible entre eux et ceux qui vivent de leur travail; que le capital est une institution malfaisante qui doit disparaître.

La grève, telle qu'elle est, n'est pas un moyen que doivent susciter les anarchistes, mais qui, éclatant inévitablement en dehors d'eux, peut leur servir pour propager leur idéal chez les travailleurs.

Ce qui est bien certain du reste, quelle que soit l'opinion que professe chaque individu, à l'égard de la grève lorsqu'elle se déclare dans une corporation, c'est que ceux qui se refusent à y prendre part sont des traîtres qui font le jeu des exploiteurs, en continuant le travail alors que les autres luttent et souffrent pour défendre ou obtenir un avantage, anodin peut-être, à notre point de vue, mais assez certain pour eux, pour qu'ils se condamnent à la misère et à la souffrance pour le garder ou l'acquérir.

Mais lorsque nous nous révoltons contre l'ingérence de ces politiciens faux révolutionnaires qui vont, dans les grèves, prêcher le calme et la résignation à des hommes qui n'en ont que trop déployé, on s'imagine que nous leur reprochons de ne pas aller leur prêcher la révolte et la violence, l'incendie des usines, le massacre des patrons, et on nous accuse de vouloir fournir ainsi à la bourgeoisie l'occasion de massacrer en détail et de terroriser ceux qui se plaignent de son exploitation.

C'est tout simplement idiot. Il ne s'agit pas d'aller dans les grèves faire de l'excitation, pousser les gens à la révolte et au massacre. Ce sont les circonstances et l'évolution des idées qui font les révolutions, et non les prédications à froid.

Jamais personne réfléchissant sainement n'a eu l'idée d'aller dans les conflits entre le travail et le capital, dire aux ouvriers de pendre leurs patrons, d'incendier les usines et choses semblables.

Un langage pareil aurait pour premier effet, en laissant de côté l'intervention certaine de l'autorité, de faire passer celui qui le tiendrait, pour un agent provocateur, et de le faire descendre de la tribune par ceux-là même qu'il voudrait soulever.

Mais si, en beaucoup de cas, l'intervention de certaines personnalités peut être nuisible à un mouvement, en l'empêchant de suivre sa marche normale, il est hors de contestation pour nous, que quelle que soit l'influence des intervenants, ils n'arriveront jamais à pousser les foules à l'action, si des causes plus profondes ne les y incitent d'avance.

Notre rôle est plus rationnel. C'est de démontrer aux gens d'où découle leur misère, bien en étaler les causes sous les yeux ; leur expliquer clairement les raisons qui empêchent toute réforme de produire un résultat efficace.

Nous efforcer de leur faire saisir, par les raisonnements les plus simples, qu'ils n'auront jamais de liberté et d'améliorations que celles qu'ils sauront prendre et imposer à leurs maîtres ; que tant qu'ils les attendront de sauveurs providentiels, ils ne réaliseront jamais rien.

Voici, selon moi, approximativement, le langage que pourrait tenir un anarchiste au milieu d'une grève où il aurait pris part.

« Camarades, vous voilà en lutte contre vos exploiteurs; vous luttez — soit par solidarité pour défendre un camarade contre l'arbitraire patronal, soit pour l'abolition d'un règlement, soit pour vous défendre d'une diminution de salaire, soit, au contraire, pour le faire augmenter, le cas n'importe.

» Toute lutte qui tend à défendre votre dignité, à obtenir une amélioration dans votre situation matérielle, ou à défendre celles acquises, est juste ; tous ceux qui luttent pour l'affranchissement intégral de l'individualité ne peuvent qu'être avec vous.

» Vous ne sauriez, également, trop user de solidarité. C'est l'antagonisme des intérêts qui a fait votre faiblesse, c'est la solidarité entière, complète, de tous les instants, qui fera votre force. C'est en sachant qu'elles seront soutenues que sauront se déployer les initiatives.

» Quant à ce qui est de la question des salaires, il est une chose qu'il faut que vous sachiez, c'est que, vainqueurs ou vaincus, que vous réussissiez à faire augmenter la part que vous alloue le capital, ou que vous subissiez une réduction, à part la légère amélioration temporaire, ou gêne momentanée qu'un de ces faits vous apporterait, soyez bien convaincus que votre situation n'en sera en rien changée à l'égard de ceux qui vous emploient.

» Toujours à la merci de ceux qui vivent de votre travail, votre état sera toujours précaire; la plupart de vos besoins resteront insatisfaits, sans compter ceux que vous créera la possibilité de les satisfaire, à mesure que s'élargira votre intelligence.

» Les salaires de famine que l'on vous délivre, pour le bon équilibre des bénéfices capitalistes — et surtout grâce à l'organisation économique de la monnaie qui, toujours restreinte, fait que l'on ne produit pas pour les besoins, mais seulement pour vendre et faire des bénéfices, — ne peuvent dépasser une moyenne toujours inférieure à vos besoins. »

Au commencement de ce chapitre, nous avons vu les raisons qui font qu'une augmentation de salaire ne peut garder, bien longtemps, les bons effets qu'elle apporte, ce serait cette explication à fournir à ceux auxquels on s'adresserait, en leur montrant qu'en se tenant toujours sur le terrain des salaires, ils sont, comme l'écureuil, condamnés à tourner toujours dans le même cercle, sans arrêts, sans résultats définitifs.

Il conviendrait d'ajouter :

« Certainement, vous avez raison de défendre, avec acharnement, les quelques sous que l'on veut rogner à vos salaires déjà insuffisants, et même de les faire augmenter si vous le pouvez.

» Si vous acceptiez, sans résister, tout ce que pourra leur suggérer le bon plaisir de vos exploiteurs, ils arriveraient à vous ramener à l'état de bêtes de somme du temps de l'esclavage antique, mais ce n'est là qu'un modeste incident de la lutte que vous avez à soutenir contre eux.

» Si vous voulez vous émanciper complètement, si vous voulez définitivement vous débarrasser de la tutelle que font peser sur vous ceux qui se sont faits vos maîtres ; si vous voulez que les vôtres aient toujours à manger à leur faim ; si vous voulez pou-

voir élever votre intelligence, pouvoir rassasier votre esprit en même temps que votre corps, jouir en paix de toutes les douceurs de la vie, ce n'est pas à une simple question de salaire que doivent se borner vos réclamations et vos luttes, c'est à l'expropriation de la classe capitaliste que doivent tendre tous vos efforts, c'est à la destruction de l'autorité que vous devez travailler.

» Par ce que vous voyez se passer tous les jours sous vos yeux, vous devez comprendre que vos maîtres politiques ne sont que les fidèles alliés de vos maîtres économiques; que toutes les forces sociales n'ont d'autre but que la défense de ceux qui possèdent ou sont nantis d'une parcelle d'autorité, et que vous n'en obtiendrez rien si vous ne savez le leur imposer, en parlant en maîtres, et non en l'implorant comme une faveur.

» D'autre part, il n'est pas inutile que vous vous rendiez compte que la grève n'est pas un moyen efficace à obtenir des réformes sérieuses, et que lorsque vous vous présenterez avec des réclamations capables de bouleverser la sainte organisation capitaliste, vos maîtres se coaliseront pour résister à vos exigences.

» Voyez ce qui s'est passé pour les *Trades-Unions* en Angleterre. Tant qu'elles se sont bornées à maintenir des rapports amicaux avec les patrons, de discuter de gré à gré les augmentations de salaires, elles ont obtenu des conditions assez douces pour les travailleurs syndiqués, tant qu'elles n'ont pas dépassé la part que les patrons pouvaient accorder sans trop de sacrifices.

» Mais, lorsque leurs réclamations ont commencé

à paraître excessives, que leur force a semblé devenir dangereuse aux exploiteurs, ils se sont coalisés pour la briser, démontrant aux travailleurs que les millions capitalistes étaient plus nombreux que les millions prolétaires, et que sur le terrain légal, qui est le leur, ils sont invincibles.

» Vos maîtres triomphent de vous, parce que, reliés entre eux par l'organisation politique, quelles que soient leurs divergences de vues pour en exercer le pouvoir, ils ont la cohésion qui vous manque. Vous n'arriverez à les vaincre qu'en vous unissant tous — tous ceux qui souffrent de l'état social actuel et réclament une répartition équitable des produits que la terre accorde au travail, — pour une action commune contre l'organisation politique et économique.

» Vos maîtres sont unis pour vous exploiter. Unissez-vous pour vous affranchir. Vos maîtres sont forts parce qu'ils *savent* plus que vous; au lieu de vous en remettre, pour votre affranchissement, à ceux qui viennent vous faire des promesses, instruisez-vous, apprenez d'où viennent vos maux, étudiez-en les causes, vous en trouverez ensuite, vous-même facilement le remède. »

XIX

LA GRÈVE GÉNÉRALE

Arrêt de la vie sociale. — La grève générale ne demande pas le concours de capitaux. — Impuissance de la force bourgeoise devant la grève générale. — Elle démontre l'impuissance du parlementarisme. — Si les travailleurs savaient vouloir et se solidariser. — Les débuts de la grève générale. — Le 1er mai. — Le rôle néfaste des politiciens. — La première tentative de grève générale. — Le rôle du gouvernement. — Manque de vigueur. — Le rôle des groupements corporatifs et le rôle des partisans de l'émancipation individuelle.

Mais si les grèves partielles sont impuissantes à amener l'amélioration des travailleurs, une entente complète de tous les corps de métier aurait une toute autre portée.

Il n'y aurait même pas besoin de *tous* les travailleurs, ni de *tous* les métiers.

Que l'on s'imagine, par exemple, l'arrêt des mineurs, des mécaniciens et employés de chemins de fer, des travailleurs de quelques autres corporations similaires, c'est l'arrêt de l'industrie, des transactions, de toute la vie sociale.

Cela demanderait peu d'efforts de la part des travailleurs, moins qu'une grève partielle qui peut durer des mois, tandis que huit jours de grève générale seraient la ruine pour nombre de capitalistes.

Tout ouvrier qui travaille, en s'y préparant à l'avance, peut économiser de quoi rester quinze jours à se croiser les bras. Et avant qu'il ait vu la fin de sa réserve, les capitalistes auraient capitulé.

Même ne se faisant que pour la réalisation des réclamations anodines qui forment l'idéal actuel des travailleurs, la grève générale ne tarderait pas à amener l'affranchissement des travailleurs, car ceux-ci voyant la facilité qu'ils auraient à faire capituler leurs exploiteurs, ne tarderaient pas à devenir de plus en plus exigeants.

Si le mécanicien refusait de guider sa locomotive, si le mineur refusait d'extraire la houille, si le facteur refusait de distribuer la correspondance[1], si le télégraphiste, le téléphoniste, refusaient de transmettre les dépêches, d'assurer les communications, si le boulanger refusait de cuire du pain, s'imagine-t-on la détresse des bourgeois devant cette inertie? Ce serait la mort des affaires.

On fusille ceux qui descendent dans la rue, mais où trouver le prétexte pour en faire autant à celui qui se contenterait de rester chez lui? On emprisonne bien, dix, vingt, cinquante, cent individus, dans les circonstances exceptionnelles, mais comment emprisonner ceux qui se contentent de dire : voici ce que nous voulons, nous ne travaillerons

1. Depuis que cela a été écrit, une grève de facteurs a eu lieu, qui a duré deux jours, venant démontrer, ce que pourrait faire la force d'inertie, si on savait l'employer.

que lorsque vous nous l'aurez accordé, et resteraient chez eux, jusqu'à ce qu'ils l'auraient obtenu.

On emprisonnerait pour faire de l'intimidation? mais les travailleurs devenant plus conscients de leur force, les vexations pourraient bien se tourner contre ceux qui les pratiqueraient.

Si jamais les travailleurs arrivaient à comprendre la force formidable dont ils disposeraient, si jamais ils arrivaient à s'entendre et à savoir se solidariser, c'en serait fait de l'exploitation bourgeoise. Ils ne voudraient plus se laisser exploiter par ceux qui sont incapables de rien faire sans leur concours.

Et comme la possibilité de la grève générale démontre bien l'impuissance du parlementarisme.

Jusqu'à ce jour, il n'a pu rien produire en faveur des travailleurs; les lois sur le travail qu'il a élaborées, lorsque, par hasard, elles n'étaient pas toutes en faveur des exploiteurs, et avaient la prétention de faire quelque bien aux travailleurs, ont été impuissantes à le produire; car l'organisation économique de la société est plus puissante que les lois qu'elle peut édicter.

Ainsi les parlementaires vantent comme un immense progrès pour les travailleurs, la possibilité de ne travailler que huit heures, et ont inscrit cette réforme sur leurs programmes électoraux, sans que l'on puisse savoir quand cela sera réalisé.

Ne voilà-t-il pas plus de quarante ans que nos républicains au pouvoir ont inscrit à leur programme, la suppression du budget des cultes, l'a-

bolition des armées permanentes, réformes qu'ils nous affirmaient immédiatement réalisables sous l'empire, et qu'ils nous refusent aujourd'hui qu'ils sont au pouvoir, sous prétexte qu'elles seraient prématurées.

Avec la grève générale, inutile d'attendre la bonne volonté d'un parlement, inutile d'attendre des lois qui ne peuvent rien réformer si ceux à qui elles doivent profiter n'ont pas l'énergie nécessaire de faire triompher la manière de faire qu'elles doivent sanctionner.

Les travailleurs veulent être libres de discuter leurs intérêts, de les défendre contre les patrons? Eh bien, qu'ils n'attendent pas, pour le faire, qu'une loi les y autorise; qu'ils affirment leurs droits en accomplissant ce qu'ils veulent faire, sans la loi, au besoin contre la loi elle-même.

Nous savons déjà que ne travaillent-ils que huit heures ou qu'ils en travaillent dix, les travailleurs n'en seront pas moins exploités.

Seulement, s'ils croient eux-mêmes que c'est un avantage, et ça peut l'être si, en même temps qu'ils se refuseraient à l'accélération de travail que les exploiteurs ne manqueraient pas de leur imposer, avec la diminution des heures de travail, les travailleurs de chaque atelier, dans chaque corporation, prenaient la ferme résolution de ne travailler que huit heures par jour, à leur allure ordinaire, en exigeant le même salaire.

Pour forcer le patron à y adhérer, il ne leur manque que la cohésion, et la pratique de la solidarité, qu'ils travaillent à l'acquérir. Nous avons vu que la grève générale, en suspendant toute l'acti-

vité sociale, les forcerait à accepter tout ce qu'on leur imposerait.

Lorsque, il y a une quinzaine d'années, on commença à parler de la grève générale — ce fut, je crois, parmi les anarchistes, le camarade Tortelier — j'accueillis cette idée plutôt avec scepticisme.

Assurément, je la trouvais excellente, comme arme de guerre contre l'exploitation; mais comme au fond, ce n'était ni plus ni moins que l'idée de révolution sous une autre forme, il n'en faudrait pas moins préparer les esprits à l'idée de reprise de possession du sol et de l'outillage, leur faire comprendre qu'ils ne doivent pas s'arrêter à une simple amélioration. « Cela ne demandera pas un moindre travail de propagande. Pourquoi appeler grève générale ce que nous nommons révolution? » me disais-je.

J'oubliais que rien ne vient d'une pièce et qu'une idée peut ne pas faire fortune présentée sous un certain aspect et progresser vivement présentée d'une autre façon.

L'idée cependant fit son chemin, renforcée par une autre qui se fit jour presque en même temps : la date du 1er mai, choisie pour que, chaque année, à la même époque, les travailleurs de tous pays, s'unissant dans une action commune, désertent l'atelier ce jour-là, chômant en signe de protestation contre le capital et l'exploitation.

Idée grandiose qui pouvait être féconde en résultats, en habituant les travailleurs à se sentir solidaires, et pouvant, progressivement, les amener à l'idée d'une grève générale universelle.

Mais les politiciens veillaient! ils s'emparèrent de l'idée. De protestation contre l'exploitation qu'elle était, ils en firent un jour de fête octroyé par les exploiteurs, se passant en déclamations, en pèlerinage vers les pouvoirs publics, afin de fournir à quelques-uns l'occasion de se mettre en tête des foules, de les diriger et de pérorer.

Sous leur influence néfaste, le mouvement a été étouffé. Et, même comme fête, n'a plus aucune vitalité. Peut-être, un jour, y aura-t-il moyen de le reprendre en son idée première.

Pour ce qui concerne la grève générale. Je ne sais s'ils reconnurent qu'il était impossible de dévoyer le mouvement; en tous cas, dès l'abord, ils lui furent hostiles et en combattirent l'idée de toutes leurs forces.

Mais elle fut accueillie avec faveur par beaucoup de ceux qui, sincèrement, cherchaient à sortir de la société infecte qui nous enserre; elle fit son chemin dans les milieux ouvriers, dans les groupes corporatifs et fut discutée dans les congrès.

Beaucoup de ceux — dont j'étais — qui, en premier, l'avaient accueillie avec indifférence, la jugeant impraticable, finirent par s'y rallier en la voyant faire son chemin, et se dessiner réalisable à bref délai.

Mais les événements se sont chargés de nous démontrer que la réalisation en était bien plus proche encore que nous pensions.

A la fin de l'année 98, à Paris, en six semaines, sans préparation aucune, sans entente, sans pré-

méditation, on fut sur le point de voir les travailleurs refuser, presque unanimement, de courber plus longtemps le dos sous les exigences patronales; les uns réclamant un simple adoucissement à leur exploitation, d'autres, faisant grève par simple solidarité, pour faire cause commune avec ceux qui avaient déjà commencé.

Peu s'en fallut que la vie sociale ne se trouvât arrêtée par la cessation générale du travail par ceux qui sont chargés d'alimenter, de fournir au luxe et à la paresse de ceux qui s'intitulent l'élite.

Surprises par les événements, les corporations ne se mirent en grève que les unes après les autres, les dernières entrant en lutte, alors que les premières avaient déjà du mal à tenir plus longtemps, le syndicat des chemins de fer, surtout, fut trop long à se décider.

Et puis, aussi, l'intervention du gouvernement républicain qui, fidèle à son rôle de défenseur des privilèges du capitalisme, violant sans scrupule sa propre légalité, vola à la poste des lettres qui appelaient les employés de chemin de fer à la cessation du travail.

A cela, il ajouta la terreur en faisant perquisitionner à grand fracas chez les principaux membres du syndicat, en faisant occuper militairement les principales gares, comme il avait déjà, au début de la grève commencée par les terrassiers, bondé de soldats les rues de Paris.

La grève se continua encore quelque temps par la cessation du travail par de nouvelles corporations, mais, décapitée, elle avait perdu son intensité, et n'était plus qu'une série de grèves particulières.

Il y a, dans cette grève, un côté qui m'est toujours resté inexplicable, c'est la facilité avec laquelle il s'étendit. Les terrassiers ne se furent pas sitôt déclarés en grève que la troupe était à Paris. Puis, comme une traînée de poudre, une foule de corporations étaient en grève, sans qu'il en eût été question auparavant.

Certes, à ce moment, une tentative d'émeute dans Paris, aurait bien fait l'affaire d'une foule de gens, y compris ceux de l'état-major; des bruits coururent que l'on cherchait à embaucher des individus pour la provoquer. Mais en admettant que la grève eût été « facilitée » par ceux qui avaient intérêt à faire du « désordre, » il y a ceci à retenir ; c'est que sans y avoir été préparées, du jour au lendemain, des corporations furent en grève qui, pour obtenir une amélioration, qui, par solidarité, et que la grève générale fut sur le point d'être faite.

Et le gouvernement ne fût pas intervenu, en faisant avorter la grève des chemins de fer, qu'il n'en serait pas sorti grand'chose, je crois.

Mal engagée, les corporations ne lâchant le travail que l'une après l'autre, les dernières venant alors que les premières en grève étaient à bout de ressource, et n'en ayant guère pour leur compte, le mouvement manquait de coordination et de précision. Sa spontanéité avait manqué de vigueur. Les esprits manquaient de préparation.

Il fut cependant assez sérieux pour que le gouvernement prît le trac, s'empressant de jeter sur les plateaux de sa balance égalitaire, le poids de

son « armée nationale, » démontrant « par le fait » quelle est l'utilité des armées permanentes.

Avortant de lui-même, ce mouvement prématuré pouvait apporter un coup fatal à l'idée de la grève générale. Avortant par l'intervention du gouvernement, ce ne fut que partie remise, l'échec une leçon qui démontra aux travailleurs que l'idée de grève générale n'est pas aussi utopique qu'on le leur a enseigné, qu'il leur suffirait de s'entendre et de s'y préparer pour réussir ce qu'ils n'ont fait qu'ébaucher.

Et lorsque les travailleurs se seront exercés à se servir de cette arme, ils apprendront en même temps qu'ils ne doivent pas se cantonner en des réclamations de simples augmentations de salaire, en de simples adoucissements aux conditions du travail, cela ne serait que déplacer le mal.

Il faut que, parallèlement, à l'idée de grève générale, celles de la destruction de l'exploitation de l'homme par l'homme, de la liberté complète de l'individu, de la pratique de la solidarité la plus absolue fassent leur chemin, enseignant aux hommes que la lutte sociale n'est qu'un moyen utile pour les émanciper, puisque l'ordre social actuel basé sur la force, ne leur laisse pas d'autre alternative, mais que ce n'est que pour arriver à l'aide mutuelle et à l'harmonie.

C'est le rôle des groupements corporatifs de travailler à la propagation de l'idée de grève, de l'idée de lutte, par tous les moyens, contre le patronat et l'exploitation ; aux partisans d'une transformation sociale à travailler à l'éducation individuelle, à l'élargissement des cerveaux, qui mettra les indi-

vidus à même de savoir se servir de l'arme qui est mise à leur disposition.

A eux de travailler à la diffusion de leur idéal de justice et de concorde qui, en indiquant aux individus le but à réaliser, les éclairera sur le choix des moyens d'y atteindre.

XXII

L'EDUCATION

L'éducation autoritaire. — L'Etat professeur. — Comment on déforme un cerveau. — Les résultats de l'enseignement de l'Etat. — Résistance de l'esprit critique. — Abaissement du caractère moral. — La liberté bourgeoise. — Retour vers une éducation plus rationnelle... à l'usage des bourgeois. — Tentative anarchiste. — Dire et faire... — La Palisse et les économistes. — La loi du moindre effort. — Interdépendance des faits sociaux. — Ce que doit être l'enseignement rationnel. — La coéducation des sexes. — Illogisme de leur éducation actuelle. — Hypocrisie. — Ce que fait l'enseignement bourgeois. — Difficulté de se débarrasser des premières notions reçues. — Œuvre révolutionnaire.

A différentes reprises, plusieurs de nous avaient eu l'occasion d'entendre les doléances de pères de famille en quête, pour leurs enfants, d'une instruction saine et logique, se plaignant de ne pouvoir trouver cela dans la société actuelle.

L'éducation, ce qu'elle est, ce qu'elle a été, tout le monde le connaît, inutile de trop y insister, nous ne sommes pas les seuls à le reconnaître — nombre de bourgeois, des plus fieffés, commencent eux-mêmes à en comprendre les inconvénients.

L'éducation accaparée par l'Etat ne pouvant se donner que sous son contrôle, ne permettant à la famille de la donner que sous certaines conditions, ayant créé une caste à part de ceux qui sont chargés de l'enseignement, part de cette vérité originelle que l'homme est un être paresseux, qui ne pense et n'agit que sous la pression du besoin, mais qu'ils ont trouvé le moyen de changer en erreur, en mettant des entraves à la satisfaction des besoins, et en venant substituer leurs volontés et leurs méthodes à celles du besoin lui-même.

Et alors, au lieu de chercher à développer le besoin d'apprendre que possède tout individu, au lieu de s'inspirer des résultats acquis pour faciliter la recherche à toute conscience en éveil, au lieu de rendre la tâche attrayante, ils ont fait de l'éducation un instrument de torture, de l'école une géhenne. Ils ont prétendu fourrer de force, dans la tête des gens, des idées qu'ils n'étaient même pas sûrs de bien comprendre eux-mêmes, de façon à répugner même aux plus assoiffés d'apprendre.

Ce système qui avait pour résultat de façonner les cerveaux à la guise des éducateurs, de tuer l'initiative de l'élève, en lui bourrant la tête d'idées toutes faites, ne demandant que de la mémoire et non de l'esprit critique — ayant même bien soin de l'étouffer lorsqu'il voulait s'exercer, — faisait trop bien l'affaire de ceux qui se sont donné pour mission de diriger l'humanité, pour qu'ils n'essayassent pas de le perfectionner dans ce sens.

Car, comme l'organisation capitaliste qui s'est créée par la force des choses, et non d'après un plan préconçu, de même l'éducation s'est d'abord faite

d'après notre ignorance, puis a été systématisée par ceux qui y avaient profit.

« Inculquer l'esprit d'obéissance, de soumission aux maîtres, annihiler la volonté de l'être devant celle d'une autorité supérieure, toujours abstraite, mais représentée par des êtres de chair et d'os : le prêtre, les gradés de tous poils, civils ou militaires : le gendarme, le juge, le policier, le député ou le roi, au besoin l'habit galonné du garçon de bureau ».

Voilà quelle fut la tâche de ceux à qui incomba le soin d'élever les jeunes générations. — Nous en en avons aujourd'hui les résultats. Ils y ont si bien réussi, que ceux qui devaient en bénéficier, commencent à s'en plaindre, atteints eux-mêmes du mal qu'ils auraient voulu ne voir se propager que parmi ceux-là, seuls, qu'ils exploitent.

Leur œuvre, nous l'avons sous les yeux : des hommes prétendus intelligents, se faisant les défenseurs du faux, de l'iniquité et du mensonge, pour essayer de redonner un peu de vie, aux institutions décrépites qui s'anémient sous l'empire de l'auto-infection de leurs propres principes, et ne s'apercevant pas qu'ils contribuent à les démolir davantage.

Et voilà des siècles et des siècles que notre pauvre humanité subit cette compression ; l'une après l'autre, les générations ont dû se laisser pétrir le cerveau, réciter comme articles de foi les divagations de ceux qui s'étaient faits leurs maîtres. Comment l'esprit critique a-t-il pu résister à cette compres-

sion formidable? C'est que, après tout, s'il est très facile d'obtenir une soumission apparente des individus, il est impossible d'atteindre leur pensée intime; et qu'il n'appartient même pas à l'individu lui-même de changer sa pensée.

On peut le forcer à agir différemment qu'il ne pense; on peut le plier à agir de lui-même — combien nombreux en sont les exemples! — en contradiction avec toutes ses façons de raisonner. Il ne manquera jamais d'arguments plus ou moins subtils pour se prouver qu'il avait toutes sortes de raisons d'agir ainsi. Mais le besoin même de se justifier implique mécontentement de soi-même. Et voilà pourquoi, de temps à autre, s'élèvent quelques cris de protestation contre l'erreur, contre le mensonge.

Mais, si le caractère intellectuel de l'être humain a pu, en se réfugiant en son for intérieur, résister à la compression, et à l'éteignoir, il n'en a pas été de même de son caractère moral.

Au lieu de la franchise, de l'indépendance de caractère qui doivent être naturelles à l'homme, puisqu'on les trouve très développées chez les peuples que n'a pas contaminés notre prétendue civilisation, — il est vrai que nous les accusons alors de grossièreté et d'insociabilité — partout le respect des convenances que l'on méprise au dedans de soi, mais que l'on n'ose secouer, par crainte de crever de faim, — ce qui est, certes, à considérer — mais aussi parce que cela vous mettrait en froid avec tel et tel de votre entourage, de vos relations;

de crainte, le plus souvent, de paraître original! comme si ce n'était pas là le fond même du développement de notre individualité.

Aussi, au lieu de tendre à s'élever, au lieu d'essayer de sortir de l'abaissement général, l'on n'a qu'un but : ne pas trop détonner au milieu de l'effacement ambiant.

Partout des gens qui, pour ne pas avoir à lutter pour leur existence, cherchent à l'accrocher au fameux char de l'Etat. Partout l'oppression subie par les individus, parce qu'on leur a fait croire qu'ils s'opprimeraient mutuellement, si personne n'était spécialement chargé de ce soin.

Partout la misère endurée par ceux qui produisent, la misère endurée jusqu'à la crevaison, parce que l'autorité, en bonne protectrice des privilégiés, a fait croire aux exploités qu'ils seraient forcés de se disputer les fruits de leur travail, si une organisation tutélaire n'était pas là pour en enlever la meilleure part.

Et ainsi marchent nos sociétés, dites policées, — sans doute parce que la police en est le plus ferme soutien.

Ne pouvant empêcher la science de se faire jour, nos maîtres l'ont canalisée, ont mis des entraves à son expansion, l'ont réservée soigneusement à ceux de leur caste, ne laissant filtrer jusqu'aux exploités que ce qu'il était impossible de leur cacher; mais en la dénaturant et la bourrant de préjugés absurdes, de façon à fausser la conception de ceux auxquels elle arrivait ainsi sophistiquée.

Et ces préjugés, ces idées toutes faites, ces notions fausses nous sont tellement incorporés, que

nous les apportons ponr ainsi dire en naissant, nous les ramassons tout lé long de notre existence, et ils deviennent autant d'entraves à notre émancipation intellectuelle.

Car le rôle du pouvoir est encore plus néfaste, lorsqu'il agit par persuasion que lorsqu'il agit par force. L'excès de pouvoir engendre souvent la révolte, mais quel recours avoir contre ceux qui abusent de votre ignorance pour vous fausser le jugement?

De tous les côtés, on nous assure que nous vivons sous un régime de liberté. Et il est indéniable, en effet, que, en beaucoup de cas, nous pouvons dire haut et ferme ce que nous pensons, jeter quelque vérité à la face du système qui nous écrase.

Il en résulte bien, de temps à autre, quelques mois de prison, comme avertissement, à ceux qui se laissent entraîner trop loin, venant leur rappeler que l'autorité n'abdique jamais ; mais la prison politique n'est pas faite pour effrayer qui que ce soit, et peut vous être parfois si utile que d'aucuns la rechercheraient plutôt.

A l'heure présente, on peut donc proclamer la vérité, — le bagne et la mort violente ne sont que pour ceux qui, las d'en faire une abstraction, tentent d'en faire une réalité.

Et, encore, s'il ne fallait donner que sa vie pour aider une vérité à se faire jour, cela ne serait pas un obstacle : la route du progrès est couverte des cadavres de ceux qui ne surent résister à l'impul-

sion qui les poussait à avoir raison contre leur époque.

Mais si, au point de vue judiciaire, on risque peu à se faire le champion du vrai, si l'on peut avoir raison contre le pouvoir politique, il n'en est pas de même de l'organisation économique qui a crû en force et puissance. Et ce que celle-ci a su mettre de chaînes et d'entraves à la pensée humaine est incalculable !

Combien sauraient mourir bravement dans la lutte, mais sont incapables de résister à la misère prolongée ? Combien sauraient l'endurer eux-mêmes mais qui, pris par les devoirs familiaux, doivent écraser les velléités d'indépendance qui auraient tendance à fuser dans leurs actes, leurs paroles, leurs écrits ?

Libres ! vous êtes libres : seulement, comme vous ne pouvez vivre qu'en louant votre force de production et que ceux qui l'emploient ne veulent pas qu'il soit rien dérangé au magnifique état de choses qui les met à même de vous exploiter, vous qui avez rêvé de troubler un si bel état social, soyez libres de crever de faim, il n'y aura plus de travail pour vous.

Aussi, aidé de la peur du lendemain, l'enseignement officiel a si bien tué les individualités, déprimé les caractères, avachi les énergies, que les bourgeois eux-mêmes sont forcés de crier à la déchéance et veulent réagir, en créant pour les leurs, à côté de ce qu'ils ont fait, un enseignement chargé de réveiller les énergies endormies, de susciter les initiatives émasculées. Tel M. Demo-

lins qui, dans un livre qui a fait sensation [1], annonce l'ouverture d'une école de ce genre.

« Susciter les questions de l'élève, découvrir ses aptitudes pour les diriger, au lieu de mettre en présence un inférieur (l'élève) et un supérieur (le maître) ; faire que l'élève se sente une personnalité en face d'une autre en même temps que l'on ouvre son intelligence ; exercer ses muscles à des travaux manuels qui le mettent à même de savoir se servir de ses membres ; réveiller son émulation par l'attrait de ce qu'on lui enseigne, et non par des récompenses ou châtiments toujours arbitraires », voilà ce que propose M. Demolins, voilà ce que nous voulons nous aussi, et que nous n'avons inventé ni les uns ni les autres, puisque déjà Mlle Dupont [2] le pratique depuis dix-sept ans dans son école professionnelle, et que cela est pratiqué aussi en Angleterre, si nous en jugeons d'après les exemples que M. Demolins cite lui-même et à ce que raconte M. Leclerc, dans une enquête qu'il a publiée sous le titre de *L'Education des classes moyennes et dirigeantes en Angleterre*.

Seulement M. Demolins croit à la légitimité de la propriété individuelle, il est convaincu des droits

1. *L'Education nouvelle.*

2. Mademoiselle Dupont est une femme de rare énergie qui, éprise d'enseignement, avait organisé une école professionnelle de jeune filles, rue Bayen, et, sans le savoir, faisait de l'enseignement anarchiste. Les bourgeois qui la soutenaient, effrayés de prêter leur concours à une pareille œuvre, s'empressèrent de la lâcher, mais mademoiselle Dupont n'était pas femme à se laisser abattre, aidée de quelques bourgeoises, plus intelligentes, sans doute, elle a réussi à maintenir son école qui se trouve maintenant, Avenue des Ternes, 96.

du capital ; les énergies et les initiatives qu'il rêve d'éveiller, sont celles de ces manieurs de capitaux ne reculant devant aucune innovation lorsqu'il s'agit de leur faire rendre le maximum, ne se laissant arrêter par aucune considération sentimentale lorsque leur intérêt est en jeu et habitués à ne voir dans le personnel qu'ils emploient que des outils que l'on met au rancart lorsqu'ils sont brisés !

Ah ! si : M. Demolins croit en Dieu.

Mais nous savons que l'amour de Dieu n'a jamais empêché personne de tondre saintement les brebis que lui confiait sa volonté toute-puissante.

Aussi, M. Demolins nous préparerait-il une belle génération de jolis messieurs qui se chargeront de serrer la vis au prolétariat, si les événements, plus puissants que la volonté humaine, ne viennent changer le cours des choses.

C'est ce désir, ce besoin de sortir de l'enseignement abrutisseur de l'Etat, qui donna à quelques-uns de nous l'idée de chercher à créer un embryon d'école, où les enfants des camarades auraient trouvé une éducation saine et rationnelle.

Mais les causes économiques, dont je parlais plus haut, ont fait leur œuvre. Après deux ans de propagande, nous avions en caisse 1.800 francs, lorsqu'il nous aurait fallu 30.000 fr. au moins.

En commençant, certes, nous ne nous étions pas leurrés sur les difficultés à surmonter, nous savions que nous entreprenions une œuvre de longue haleine ; mais de ce train-là, nous risquions fort de n'ouvrir l'école que lorsque nous serions nous-mê-

mes retournés à l'état d'enfance. Autre inconvénient : les individus se détachent si facilement des choses qui traînent en longueur !

Pour intéresser les gens, il nous fallait mettre quelque chose sur pied, leur indiquer, déjà un commencement de réalisation.

Des cours du soir coûtaient beaucoup moins cher à établir. Ne pouvant parler aux tout petits, nous parlerions aux grands. Si nous réussissions à réaliser tout ce que nous concevions, peut-être trouverions-nous, par la suite, les concours nécessaires qui nous permettraient de réaliser notre idée première.

Et c'est ainsi que nous fûmes amenés à ouvrir des cours du soir qui sont encore bien modestes, puisque, jusqu'à présent, notre programme n'a comporté que six sujets.

Certes, ce programme est bien restreint alors qu'infini est le nombre des connaissances humaines, et nos six pauvres cours font piètre figure.

Mais il s'agissait avant tout de commencer. Nous ne nous sommes pas arrêtés à la simplicité de notre liste. Une fois l'exemple donné, les adhésions nous viendront. Déjà, nous avons quelques promesses pour la suite. Chaque année, nous en sommes convaincus, nous pourrons ajouter quelque sujet nouveau aux choses enseignées, un nouveau nom à la liste des six camarades de la première heure[1].

Ce n'est pas que manquent les gens capables d'a-

1. La première série du cours a été close en avril dernier, pour recommencer en octobre ou novembre.

voir une vision nette des choses. Mais, on ne saurait trop y insister, les conditions économiques sont telles que la plupart ne peuvent dire tout haut ce qu'ils pensent, et que le simple fait de venir, chez nous expliquer leur façon de concevoir les choses, les aurait mis dans l'impossibilité de trouver à gagner leur vie.

Lorsqu'on est seul, on peut se permettre le luxe d'être indépendant. Cela ne dépend plus de nous seul, lorsque d'autres êtres dépendent de notre travail. Et comme l'état de notre caisse ne nous permettait pas de payer les bonnes volontés que nous sollicitions, on comprend les difficultés.

Mais il y en a d'autres qui n'ont pas les mêmes excuses. Dans les sciences, dans les arts, dans la littérature, nombreux sont ceux qui se laissent entraîner à des aveux édifiants, à formuler nos conclusions, à exprimer nos aspirations, à faire plus acerbes les critiques que nous formulons contre l'organisation qui nous écrase.

Seulement, lorsqu'on va leur demander de se joindre à ceux qui cherchent à réaliser ces aspirations, à combattre la cause des maux si bien décrits, à appliquer au régime économique les vérités scientifiques si clairement exprimées, bernique ! la plupart de ceux-là reculent effrayés !

Ils veulent bien consentir à formuler des vérités ; mais à condition qu'on ne cherche pas à en tirer aucune application pratique : Justice, Progrès, Solidarité, Initiative, grands mots avec lesquels ils veulent bien jongler, auxquels, au besoin, ils mettront des capitales ; mais à condition que cela, pour eux, reste toujours matière à discours. Ils n'en sont

plus, du jour où des individus, assez malavisés, veulent en faire des vérités sociales, dans l'ordre économique aussi bien que dans l'ordre politique.

Nos cours n'ont pas pour but de faire des spécialistes. Notre ambition serait de permettre à chacun d'acquérir des notions générales en chaque branche du savoir humain, des notions nettes et précises qui, leur faisant embrasser la complexité des choses, leur permettront de se former un jugement sûr, logique et rationnel. Certains « intellectuels » vont peut-être nous traiter de *Bouvard* et *Pécuchet*. Mais si Flaubert était un grand littérateur, il était réactionnaire en beaucoup de points, et loin de me moquer des deux types créés par le romancier, je garde mon mépris pour ceux qui se targuent des quelques bribes de savoir qu'ils doivent à leur situation privilégiée pour se moquer de ceux qui font tous leurs efforts pour sortir de l'ignorance où voudrait les condamner notre état social.

Pendant longtemps, — encore aujourd'hui — on a cru que l'homme était un animal fantasque, capricieux, fainéant, qui n'accomplissait rien rationnellement, n'agissant que sous la pression du châtiment ou l'appât de la récompense, et qu'il fallait, de bonne heure, plier à la discipline, habituer à la coercition.

Les économistes, gens très savants, — ce sont

eux qui l'afffirment — en ont fait un aphorisme pour justifier l'état social actuel : « L'homme, disent-ils, recherche le plaisir et fuit la douleur. » La Palisse n'aurait pas mieux trouvé.

Seulement, ajoutent-ils : « Consommer étant un plaisir, produire étant une peine, l'homme livré à lui-même voudrait toujours consommer sans jamais produire. Il faut donc tout donner aux uns, ne rien laisser aux autres ; de cette façon il y en aura toujours un certain nombre qui seront bien forcés de travailler.

Mais l'axiome des économistes n'est vrai qu'à moitié.

Que l'individu se tourne du côté du moindre effort, cela est tout naturel. Forcer les autres à travailler à votre profit, alors que toutes ses facultés étaient tendues vers la conquête de sa pâture, pouvait sembler à la brute ignorante une solution très désirable, et l'on ne s'est pas fait faute de l'appliquer ; cela a pu même durer sans grands efforts tant que les gens ont été assez bêtes pour se plier à cette solution.

Seulement, chaque chose a ses inconvénients, chaque action appelle sa réaction. Le travail qui devrait être un plaisir, une gymnastique pour vos muscles, un aliment à votre activité, par ce fait que quelques-uns sont forcés de produire pour tous est devenu une véritable peine, entraînant une souffrance d'autant plus grande qu'il vous était imposé, non par vos besoins, mais par des conditions extérieures à votre volonté. Et ceux qui y sont assujettis ne veulent plus s'y plier.

Nous entrons dans la phase où la loi du moindre effort forcera nos dirigeants à travailler eux-mêmes à la satisfaction de leurs besoins personnels.

Tout s'enchaîne dans l'état social. Ceux qui ont organisé l'enseignement, sont partis des mêmes principes que ceux qui aidaient à l'évolution économique. Ils ont été aussi intelligents!

L'étude, qui aurait dû être un régal pour le besoin d'apprendre que possède tout être ayant des facultés saines, a été rendue si aride, si revêche, que c'est pour notre cerveau, une peine aussi dure que le travail de production pour nos muscles.

On n'a pas demandé aux intelligences ce qu'elles voulaient connaître, ce qu'elles étaient susceptibles de s'assimiler. Dans ce qui semblait le plus connu, on a pris ce qui chatouillait le mieux les besoins de ceux qui se faisaient éducateurs, on a fait un pot pourri que l'on s'est ingénié à faire entrer, de gré ou de force, dans les cervelles les plus rebelles, sans s'inquiéter de celles qui en crevaient.

Puis comme la plupart regimbaient à cette nourriture indigeste, comme d'aucuns se refusaient aux méthodes d'ingurgitation, on s'en est autorisé pour déclarer doctoralement que l'homme n'est qu'un être ignorant, qui n'apprend que sous la crainte de la férule. — Cette dernière, de tous temps, ayant été considérée comme la raison suprême.

Et depuis des milliers d'années s'est ainsi faite l'éducation humaine. Inutile de s'étonner ensuite si l'homme est vaniteux et rampant : — l'un n'exclut pas l'autre. — Ce qui doit nous étonner beaucoup plus, c'est qu'il ne soit pas perverti complètement.

C'est qu'il est plus facile d'établir un programme et de décréter que tous auront à s'y conformer, que d'étudier les aspirations de chacun et de trouver la méthode qui lui soit adéquate.

Il y aura toujours des esprits faibles pour se conformer aux ordres reçus. Si, en route, on brise des caractères indépendants, c'est tant mieux pour l'ordre social, qui n'admet pas qu'on le discute.

Ce qu'il y aura de bon dans les résultats obtenus sera attribué à la façon de procéder ; les résultats néfastes n'étant attribuables qu'au caractère vicieux de la bête humaine.

Ainsi s'établissent les opinions.

Un enseignement vraiment rationnel, capable de développer les intelligences, et — ce qui est encore plus difficile — capable de former des caractères, doit donc être débarrassé des récompenses comme des châtiments. Lorsque l'âge de celui qui apprend ne lui permet pas de comprendre que la nécessité d'acquérir certaines connaissances est une des conditions du développement de son être, l'attrait du travail poursuivi doit en être le seul mobile.

L'enseignement rationnel doit tenir compte des préférences et des répugnances de l'individu. Son but n'est pas de créer des aptitudes, mais de les rechercher et de les aider à se développer. Ce qu'il doit viser, ce n'est pas à fourrer dans les cerveaux une science toute faite, indigeste, parce qu'incomprise, et par conséquent inassimilable.

Ecartant les formules-clichés, c'est à provoquer

la réflexion de celui qui écoute que doit tendre l'exposé de celui qui enseigne. C'est à susciter ses questions, ses objections qu'il doit viser.

Elargir le cerveau, mais respecter l'individualité de l'élève. Eveiller sa curiosité, son initiative ; lui mettre en présence les opinions contradictoires pour que s'exerce son esprit de critique et de déduction ; l'amener à ce qu'il n'accepte les explications données que lorsqu'il les a lui-même fait passer par sa propre critique. Voilà l'œuvre à faire.

Si l'on sait rendre l'enseignement attrayant, inutiles les châtiments et les récompenses, nuisibles au contraire. Pour éveiller l'activité de l'élève le plaisir qu'il y trouvera sera suffisant. Tolstoï, en son école de *Yasnaïa Poliana* [1], nous le démontre surabondamment. Les leçons seront trouvées toujours trop courtes.

Il en est de même, du reste, pour le travail des adultes. Autant sont dures et longues les minutes que nous passons au travail imposé, autant passent vite et légères les heures consacrées au travail qui nous agrée, choisi par nous.

Apprendre à l'individu à se développer dans toutes ses virtualités, à agir selon sa nature, ses tendances, ses affinités, ses conceptions ; lui apprendre qu'il ne doit rien attendre en dehors de sa propre initiative, qu'il ne doit supporter d'autres entraves que celles amenées par les circonstances ; respecter les autres initiatives pour être à même de faire respecter la sienne, voilà le premier travail de l'é-

1. Un volume disparu dans la faillite Savine, mais que quelque éditeur aura sans doute l'intelligence de rééditer.

ducation — et ce dont nous avons le plus pressant besoin.

Un autre point de l'enseignement rationnel, c'est celui de la coéducation des sexes. Là-dessus encore nous n'en sommes pas les promoteurs, puisque l'ami Robin l'avait accompli avec d'assez heureux résultats pour que le système ait survécu à sa destitution.

Nous n'avons pas, du reste, la prétention d'avoir découvert l'Amérique. Nous savons que tout ce que nous pouvons dire, a été dit avant nous; nous ramassons les idées éparses en essayant de les coordonner du mieux qu'il nous est possible. C'est encore une tâche assez belle.

Il y en a si peu qui en soient capables.

Donner aux filles et aux garçons l'habitude de se traiter en camarades, fera beaucoup plus pour l'émancipation de la femme que toutes les lois réclamées par les féministes. Beaucoup plus surtout, que tous les prétendus droits dont ils veulent lui faire cadeau et qui ne sont que des attrape-nigauds.

L'homme en sait quelque chose pour en avoir assez usé pour son propre compte.

En bas âge, filles et garçons restent confondus dans les même jeux. Mais, sitôt que commence à s'éveiller l'âge de raison, on les sépare et on les éduque à part, comme s'ils étaient d'espèces dissemblables, appelés à vivre d'une vie différente.

On ne leur dit pas, — mais cela ressort de toutes nos habitudes, de toute une littérature, de toutes les conversations, — que la femme est un gibier

dont le garçon lorsqu'il sera grand aura à mener la chasse et que ses mérites seront proportionnés au nombre de pièces qu'il aura abattues.

A la femme : que l'homme est un être brutal, égoïste, qu'elle devra essayer d'amadouer et d'enchaîner par toutes les grâces et la duplicité dont elle pourra être capable.

L'amour, si nous en jugeons d'après notre littérature, suffirait presque à lui seul à remplir le cadre de l'activité humaine. Tout apprend à l'enfant, au jeune homme, à la jeune fille qu'ils sont faits pour aïmer. Mais on les tient éloignés l'un de l'autre. Après leur avoir exalté les douceurs de l'amour, on fait tout son possible pour leur en faire un mystère ; si on ne leur dit pas que c'est une chose hideuse à consommer, on le leur laisse supposer.

Les sexes restent un mystère l'un pour l'autre. Leur imagination, surexcitée, les fait s'envisager comme une chose que l'on redoute, mais que l'on brûle de connaître. Tout l'être se trouve tendu vers cet inconnu ; les facultés autres sont annihilées par cette hantise.

Aussi, lorsque arrive l'heure de l'émancipation, c'est une poussée irrésistible, et l'amour qui devrait être l'union harmonique de deux êtres n'est, le plus souvent, que la rencontre de deux besoins physiques surexcités dont il ne restera plus rien lorsque sera venue la satisfaction.

L'amour étant une fonction normale, et la femme

et l'homme étant appelés à vivre côte à côte toute leur vie, pourquoi envelopper de mystère cette fonction organique, alors que, tous les jours, elle s'accomplit sous nos yeux, malgré la pruderie de nos éducateurs ?

Pourquoi les sexes ne s'habitueraient-ils, pas dès le jeune âge, à se connaître, puisque cette connaissance leur sera indispensable pour savoir orienter leur vie ?

N'est-ce pas en nous habituant à voir les choses comme elles sont que nous nous ferons une conception nette de l'existence, nous prémunissant ainsi contre les emballements irréfléchis qui amènent à leur suite de cruelles déceptions, et contre les déceptions elles-mêmes, qui ne sont que la suite de nos fausses notions de la réalité ?

Apprenons à faire respecter notre personnalité ; apprenons à respecter celle de tout être humain, ce sera un grand pas de fait vers l'affranchissement commun.

La bourgeoisie se vante d'avoir propagé l'instruction. Cela est vrai. Aujourd'hui, nous avons beaucoup moins d'individus illettrés. Mais cela veut-il dire qu'ils en soient plus intelligents ? Hélas non ! car l'instruction que mesure l'Etat peut bien gonfler le cerveau, mais ne l'exerce pas, ni ne le développe. Et nombre de gens qui se pavanent à l'idée de « l'instruction » donnée à leur progéniture me rappellent une anecdote qui me fut contée par une dame galloise de mes amies, qui avait vécu quel-

que temps en Espagne, et y avait quelque peu étudié les mœurs.

Elle y avait fait connaissance d'un brave ouvrier, sobre, honnête, laborieux, plein d'amour-propre et de dignité, comme le sont, là-bas, la plupart des travailleurs.

Il parlait à cette dame de sa famille, de ses nombreux enfants ; comment il les avait élevés, et dirigés dans la vie.

Beppo était apprenti chez un menuisier, Alfonso cordonnier, Carmen apprenait le métier de modiste, Pedro apprenait à être aveugle !

— A être aveugle ! s'écria la dame avec horreur.

— Mais oui ! J'ai donné un beau métier à chacun de mes enfants. Et le père se redressait avec fierté, mais c'est Pedro qui a le meilleur de tous. C'est que, aussi, il me ressemble, et j'ai un faible pour lui.

Et alors il expliquait à la dame scandalisée combien il payait cher pour le traitement du fortuné Pedro dont on affaiblissait la vue par un obscurcissement graduel de ses beaux yeux vifs et hardis. Il ne faudrait guère plus de deux ou trois mois pour qu'il fût tout à fait aveugle.

C'est une si belle carriere que celle d'un mendiant aveugle !

Certes, le père était fier des sacrifices faits pour chacun de ses enfants. Mais c'étaient ceux faits en faveur de Pedro qui l'enorgueillissaient le plus.

Tous les parents, en notre état social, en sont là lorsqu'ils se vantent de l'éducation donnée à leurs enfants.

Ils donnent à l'Université des intelligences éveil-

lées, hardies, curieuses de voir et d'apprendre, on se chargera d'étouffer cela. L'opération demande un peu plus de trois mois, mais les résultats n'en seront pas moins complets. On leur rendra des êtres dévirilisés qui, par peur de la lutte, n'auront qu'un objectif : se caser dans quelque fonction où ils n'auront plus à réfléchir, plus à s'inquiéter du lendemain.

Les injustices les plus criantes se perpétreront sous leurs yeux sans qu'ils les voient. Les plaintes des victimes s'élèveront, stridentes, à leurs oreilles sans qu'ils les entendent. L'éducation universitaire aura fait son œuvre en interposant, entre eux et la réalité, le voile des hypocrisies et des conventions, en obscurcissant à jamais, en totalité ou en partie, la lumière de la vérité.

C'est que, les premières notions acquises, sont celles qui se gravent le mieux dans le cerveau, et sont les plus difficiles à arracher ; acceptées sans discussion, comme vérités acquises, nous continuons par habitude, à les professer pour vraies. Il nous faut, plus tard, nous livrer des luttes violentes en nous, pour en reconnaître la fausseté.

Qui de nous peut se vanter d'avoir conservé la vision intacte ? Notre éducation faussée nous empêche de voir les choses telles qu'elles sont. La pleine lumière nous gêne, il nous faut des lunettes, des ombrelles, des rideaux, des volets, des écrans qui nous tamisent la lumière, ne la laissant pénétrer que graduellement, de façon à ne pas fatiguer nos pauvres yeux désaccoutumés du plein soleil.

Que d'idées, que de conceptions nous avons ainsi, en quelques coins de notre cerveau, que nous croyions excellentes, dont nous serions prêts à soutenir mordicus la justesse!

Mais, lorsque en contradiction avec les faits, nous les analysons, les passons à la critique, nous nous apercevons que nous les tenons nous ne savons pas de qui, les avons prises nous ne savons où, et qu'elles se sont formées dans notre esprit nous ne savons comment.

Et combien passent ainsi toute leur existence à ressasser religieusement des idées ainsi reçues, sans avoir jamais su les analyser?

C'est pourquoi le progrès a été si lent, ne s'est fait qu'à la lueur des bûchers, et que, au siècle de la vapeur, de l'électricité, nombre de gens en sont encore aux croyances de l'âge de la pierre.

En l'école telle que nous la comprenons il ne s'agit pas, bien entendu, de faire, simplement, le contraire de l'Etat, chasser le dogme de l'autorité pour y introduire le dogme anarchie; et continuer ainsi à fourrer des idées toutes faites dans la tête de l'enfant, ils y apprendront à envisager la vie telle qu'elle est, à ouvrir les yeux sans peur, à regarder les choses en face, les hommes sans crainte; ils apprendront à chercher, examiner, peser, discuter critiquer, n'acceptant une solution que lorsque leur raisonnement la leur indique comme plus logique, et non parce qu'on la leur aura enseignée telle.

A cette heure où l'on fait des ligues pour appren-

dre aux individus à respecter les lois, en méprisant ceux qui sont chargés d'en assurer l'exécution, certains autres à mépriser les lois pour garder toute sa foi à ceux qui les interprètent; d'autres encore ayant la naïveté de croire qu'ils pourront faire respecter l'individu par les lois et ceux qui les font, nous, nous voulons simplement apprendre aux individus qu'ils doivent savoir se respecter, et se faire respecter, sans lois, envers et contre les lois, et leurs parasites.

Et en faisant ainsi, nous avons conscience de faire excellente œuvre révolutionnaire.

Car, lorsque aura crû le nombre des individus conscients de leur être, de leur rôle en la vie, de leur force et de leur volonté, c'en sera fait des dirigeants et des exploiteurs; car, n'attendant plus leur émancipation de causes qui leur sont extérieures, ils sauront, ceux-là, vivre comme ils l'auront conçu, en renversant ce qui tentera de leur faire obstacle [1].

1. Beaucoup d'esprits indépendants se plaignent du caractère étroit de l'enseignement donné par l'Etat, des effets déprimants qu'il produit sur l'individualité de l'être. Voici un projet ayant déjà commencé un essai de réalisation, pourquoi tous ceux qui aspirent à un horizon plus large ne l'aideraient-ils pas? L'adresse du groupe en question est chez Ardouin, 86 rue de Cléry, où l'on trouvera tous les renseignements nécessaires.

XXIII

LA RÉVOLUTION ET LE PAYSAN

Le paysan et l'abolition de la propriété. — Abolition de la monnaie. — Les révolutions passées et la campagne. — Changement de surface. — Revanche des paysans. — Infiltration des idées. — Notre ignorance sur l'avenir. — Ce que peut devenir une révolte de paysans. — Difficultés de la répression. — Un gouvernement sur les dents. — Façon d'intéresser le paysan à la révolution. — D'une pierre deux coups. — Les divers aspects de la révolution. — L'harmonie se dégage du chaos.

Une des plus solides objections qui aient été faites contre l'idée de l'abolition de la propriété individuelle, c'est l'attachement, bien connu, du paysan pour son morceau de terrain, sa rapacité à vouloir l'agrandir sans cesse, au prix des plus pénibles efforts, des privations les plus dures.

L'objection n'est pas sans valeur, l'obstacle n'est pas sans donner à réfléchir, mais non insurmontable pourtant.

Si, comme les parlementaires nous n'espérions, pour arriver à notre but, qu'en des décrets portant que, de par leur promulgation, la terre appartien-

dra à tous — sans appartenir à personne — cela serait fort difficile à faire comprendre aux gens, et impossible à faire pénétrer dans la façon de procéder.

Mais la façon dont les gens envisagent la propriété nous importe peu au fond. Ce que nous voulons, avant tout, c'est que tous puissent employer leurs efforts, comme bon leur semblera, travailler à la satisfaction de leurs besoins, sans être forcés de se plier à l'exploitation de leurs semblables.

Or, quand la valeur représentative d'échanges sera abolie, quand les gens ne pourront détenir de l'outillage ou de la terre, que ce qu'ils pourront mettre eux-mêmes en œuvre, force leur sera bien de laisser à la disposition des autres, ce qu'ils ne pourront pas travailler ni faire travailler par d'autres à leur profit.

C'est le fait lui-même qui forcera les gens à se modeler sur le nouvel état de choses. Le paysan qui aura la terre en louage commencera par la travailler pour son compte, recevant à coups de fourche celui qui viendra lui en réclamer le loyer.

Le gros fermier qui occupe des garçons de ferme et des laboureurs, sera bien forcé de composer avec eux, lorsque, l'argent ayant perdu sa valeur, ceux-là refuseront de travailler plus longtemps à gages.

Mais, bien entendu, cet état d'esprit aura dû être préparé par une propagande active, une large diffusion de l'idée, de façon à ce que, la révolution arrivant, elle ne trouve pas, en le paysan, un ennemi qui la combatte.

Dans les révolutions politiques passées, les campagnes n'ont jamais compté pour quoi que ce soit dans le mouvement qui s'opérait, quittes, il est vrai, à prendre, par la suite, leur revanche.

On renversait le gouvernement à Paris, quelques grandes villes prenaient part à la lutte en chassant les fonctionnaires en place, en brisant les insignes du pouvoir déchu ; les plus hardis se substituant au lieu et place des fonctionnaires chassés, administrant comme avaient administré leurs prédécesseurs, quittes à faire ratifier, plus tard, par le pouvoir central sorti de la nouvelle révolution, leur prise de possession des fonctions.

Et les choses reprenaient leur cours habituel.

Les fonctionnaires de village n'étant que le menu fretin des déplacements, ce n'est qu'à la longue que le leur s'opérait.

C'est par ouï dire que les habitants des campagnes apprenaient qu'un changement politique s'était opéré quelque part. Le nouveau gouvernement installé, une proclamation venait apprendre à ses administrés que de nouveaux protecteurs s'étaient chargés d'assurer leur bonheur. L'en-tête des papiers officiels persistant parfois, de longues années encore, à porter la suscription et les armes du gouvernement abattu.

C'est ensuite qu'elle prenait terriblement sa revanche. Les nouveaux dirigeants éprouvant le besoin de légitimer leur situation faisaient appel au suffrage universel, et les bons campagnards envoyaient au parlement tous les partisans des systèmes rétrogrades, faire obstacle aux réformes que les nouveaux dirigeants auraient pu avoir la velléité d'essayer.

Mais nous savons que l'objectif de tout gouvernement est d'assurer sa stabilité, et non d'opérer les changements que n'ont pas su faire eux-mêmes les intéressés, aussi, devant l'obstacle rural, les nouveaux installés s'empressaient-ils de retourner aux pratiques de leurs prédécesseurs.

Dans la révolution à laquelle les anarchistes essaient de préparer les esprits, il doit en être, il en sera différemment; car ce n'est plus seulement un changement des hommes au pouvoir qu'elle opérera.

Ce ne sera plus un changement de surface qui se fera sentir, mais une transformation complète de toutes les relations sociales, s'opérant aux bases mêmes de son organisation, un balayage complet, d'autant plus assuré que, si la propagande anarchiste a été bien menée, la conflagration brusque de la révolution, aura été amenée par des changements partiels opérés par les individus dans leurs façons d'agir.

A ce point de vue, du reste, la conception anarchiste sera des plus salutaires. En développant chez les individus l'esprit d'initiative, le besoin de secouer les entraves, elle les fait davantage participer à la vie sociale, que lorsqu'ils attendaient tout de leurs dirigeants.

La bourgeoisie en forçant les gens à lire, malgré son désir de les fournir d'idées toutes faites, les a mis en état de réfléchir un peu plus; tout au moins, rendus accessibles à la propagande qui se propose de leur ouvrir l'entendement, et le paysan, aujour-

d'hui, entend dire son mot dans l'organisation sociale où il doit évoluer.

Peu à peu les idées nouvelles s'infiltrent jusque dans le plus petit hameau. Les déplacements sont plus fréquents, les relations postales plus suivies, plus nombreuses. Le journal va partout, et le plus réactionnaire, en ridiculisant ou calomniant l'idée nouvelle, aide par cela quand même à la colporter, car il force les gens à la discuter, et il se trouve toujours quelque esprit plus indépendant qui veut se rendre compte. C'est la brèche ouverte à l'invasion.

Mais en traitant cette question « comment se fera la révolution? Que sera-t-il possible d'y accomplir? » il est de toute évidence que c'est un peu du roman que l'on fait, et que nos prévisions n'ont qu'un but; nous habituer à réfléchir sur la situation afin de ne pas être pris à l'improviste lorsqu'elle se présentera, et que nous sachions nous inspirer des circonstances.

Nous ignorons ce qui pourra se produire demain, à plus forte raison ce qui est indéfini comme temps et circonstances.

Nous savons que l'organisation antagonistique de la société nous mène à la conflagration, que ses injustices, ses abus, travaillent à l'éclosion du cataclysme; mais c'est tout.

Tout ce que nous prévoyons, tout ce que nous méditons pourra être changé par les événements; mais ce sera des idées émises, des théories échafaudées que s'inspireront ceux qui agiront dans les événements futurs. Nous ne perdons donc pas notre temps, en élaborant des projets qui, s'ils ne se

réalisent pas intégralement, influeront cependant sur l'évolution future.

Et la meilleure preuve, c'est que, déjà, des individus se remuent pour orienter leur vie et leurs actes vers le but entrevu.

De quelque façon que se produise la révolution, les insurgents ne devront pas oublier que la victoire ne leur sera possible qu'autant qu'ils auront une partie des ouvriers agricoles avec eux, et que, si les idées nouvelles ne les ont pas, lors de la révolution, déjà mis en mouvement, ils ne devront rien négliger pour que le paysan s'y intéresse, et que, de son côté, il entame la lutte contre la propriété.

Par l'histoire on connaît le désarroi que peuvent jeter, dans la machine gouvernementale, des révoltes de paysans éclatant de divers côtés. Une diffusion continue de l'idée peut les amener à entrer aussi en lutte avec l'autorité ; c'est à cela qu'il faudrait travailler.

L'armée et la police gouvernementales, si fortes soient-elles, ne sont puissantes que parce que la révolution se concentrant dans quelques villes seulement, leur permet également d'agir en grandes masses, mais si elles étaient forcées de s'émietter pour aller opérer jusque dans la moindre des communes, elles ne pourraient y suffire.

Les révoltés des campagnes peuvent, généralement, opérer avec toutes chances de succès ; car les forces gouvernementales sont concentrées dans les villes.

En temps ordinaire, la brigade de gendarmerie peut bien arriver à assurer la police du territoire qu'elle est chargée de surveiller, mais en temps de révolte, elles ne pèseraient pas lourds les cinq pauvres hirondelles de potence, même aidées des gardes-champêtres, qui voudraient lutter contre une partie de la population d'un canton.

D'autant plus qu'il peut arriver, comme en certains endroits que je connais, que les conseillers municipaux, le maire, soient plus ou moins imprégnés de l'idée nouvelle, et pourraient, par leur intervention, contribuer à entraver les agents gouvernementaux.

Les paysans révoltés auraient grandement le temps de détruire les murailles, clôtures, bornes cadastrales, pendant qu'aux mairies, chez le percepteur, chez le notaire, on ferait un feu de joie des paperasses sur lesquelles repose toute l'organisation propriétaire, avant que le gouvernement en soit averti. Une fois la besogne faite, elle serait bien faite.

Les paysans qui, de 1789 à 1793, brûlèrent les chartiers féodaux, n'ont fait que montrer à ceux de l'avenir ce qu'il y avait à faire.

Et l'on voit, d'ici, l'autorité forcée de scinder ses forces pour envoyer les colonnes expéditionnaires pour réprimer les tentatives de révolte éclatant de tous les côtés à la fois, dont la plupart seraient impossibles à réprimer par suite de la complicité tacite de toute la population locale, où les agents chargés de la répression se trouveraient devant l'acte accompli et l'impossibilité d'en découvrir les auteurs.

Sans compter que la situation topographique de certaines localités peut mettre les habitants à même de résister indéfiniment à des forces supérieures.

Que l'on s'imagine ces révoltes locales éclatant aujourd'hui en Bretagne, demain en Auvergne, entre temps dans la Beauce, après demain dans le Morvan, un jour en Normandie, pour se réveiller à nouveau, en quelque coin perdu du Morvan ou de la Bretagne!

Le gouvernement qui aurait à lutter dans de semblables conditions — ou devrait faire des concessions, dont se contenteraient ceux dont l'idéal socialiste assez peu développé ne les aurait pas mis à même de savoir qu'il faut user de tous ses avantages lorsqu'on les a en mains, mais qui n'en seraient pas moins un pas de fait vers le progrès — ou bien devrait finir par succomber, laissant aux divers degrés d'évolution, le champ libre pour se développer à leur aise.

Or, pour bien marquer leur solidarité avec le paysan, ce n'est pas seulement des discours, des manifestes et des exhortations que devront lui prodiguer les ouvriers révoltés.

A la théorie, il faudrait joindre la pratique. Partout où l'on serait en possession de l'outillage mécanique agricole, il faudrait l'expédier dans les campagnes où l'on aurait su se créer des intelligences. Tant l'outillage nécessaire, que le personnel qui leur en enseignerait le maniement.

A cela, il y aurait un double intérêt : leur faire accepter la révolution par les avantages qu'ils y

trouveraient, ensuite, la nécessité qu'il y aurait, pour eux, de se grouper, pour manœuvrer avec économie l'outillage mis à leur disposition; de leur faire comprendre ainsi, en unissant leurs efforts, tout l'avantage du travail en commun.

Sans compter que la mise en œuvre de l'outillage mécanique nécessitant de grandes étendues de terres, ils comprendraient la gêne des clôtures, haies ou bornes, l'impraticabilité des petites parcelles, la simplification du travail s'opérant sur de larges espaces; ils seraient amenés à réunir tous leurs petits lopins.

Le travail fait ainsi en commun, ne tarderait pas, lui aussi, à habituer, ceux qui le pratiqueraient, à la mise en commun des produits, et se perdrait ainsi, graduellement, la notion de *tien* et de *mien* qui divise les hommes.

Les villes contribueraient à élargir ce communisme en leur continuant l'envoi des produits de leur industrie, vidant, à leur profit, les magasins qui regorgent : meubles, linges, vêtements, bijoux, vaisselle, batterie de cuisine, etc. Tout ce dont on n'aurait pas immédiatement besoin, pourrait être ainsi utilisé à habituer l'habitant des campagnes à recevoir et à donner sans trop compter.

Peut-être, pour certains objets, y aurait-il nécessité, pour commencer de les leur proposer à titre d'échanges, en leur faisant la part large. Mais il est à croire que s'accoutumant à recevoir ce dont ils auraient besoin, sans emploi d'aucune monnaie, devenue inutile, ils ne tarderaient pas à s'habituer à cette façon d'opérer.

Une fois assurés de toujours avoir, à leur dispo-

sition, les objets nécessaires à leurs besoins et fantaisies, ils finiraient par s'accoutumer d'envoyer à la ville, ce qui, de leurs récoltes, serait en excédant sur leurs besoins.

Mais lorsque les choses en seront à ce point, ce sera le commencement de la fin. La machine gouvernementale disloquée, ne sera guère d'un grand secours aux bourgeois.

Il se créera, sans doute, des gouvernements un peu partout. Selon l'ordre d'idées qui prédominera dans les localités, dans les régions, on verra s'établir des organisations politiques, économiques, différentes.

Certaines villes voudront essayer l'organisation municipale et fédérative; certaines autres mitigeront cela avec un vague socialisme qui essaiera de donner satisfaction aux déshérités, tout en voulant respecter les privilèges acquis — choses absolument inconciliables.

Ce sera le désordre, le gâchis fort probablement; car il arrivera que plus d'un groupe voudra imposer sa façon de voir aux autres. Mais de ce désordre, de ce gâchis, s'élaborera et se dégagera la solution future qui sera la marche progressive vers l'harmonie, s'il se trouve un noyau assez fort d'individus pour savoir faire respecter leur autonomie, et apprendre à chacun, par leur exemple, à respecter celle des autres.

En tous cas, ce serait l'aube d'un monde futur qui s'ouvrirait enfin sur les volontés décidées à le conquérir.

XXIV

LA PROPAGANDE DANS LES CAMPAGNES

Difficultés de la propagande dans les campagnes. — Les socialistes anglais. — La précision de l'idée anarchiste obstacle à sa diffusion. — L'esprit de suite. — La propagande se fait où il y a moins besoin. — Missionnarisme en bicyclette. — Moyen d'affranchissement individuel. — Une idée de la *Fédération jurassienne*. — Colportage et anarchie. — Littérature à créer. — Identité des maux et d'aspirations des ouvriers citadins et agricoles. — De chacun selon ses forces.

Mais, malheureusement, rien, jusqu'ici, n'a été fait pour faciliter au paysan la compréhension de notre idéal. La propagande se localisant dans les grandes villes, rien n'a été entrepris pour amener à notre idéal l'habitant des campagnes dont l'action, nous venons de le voir, serait, pourtant, d'un si grand poids dans la révolution qui se prépare. Force d'autant moins à négliger, qu'elle est suffisante à annihiler celle des travailleurs des villes.

Toujours on s'est plaint de ne rien faire pour la propagande parmi les campagnards ; mais, jusqu'à présent, cela est resté à l'état de souhait. On n'a

rien trouvé pour entrer en communication avec eux.

Plus pratiques, les socialistes anglais, ont moins récriminé, se sont mis à l'œuvre, et ont trouvé le moyen de leur parler.

Ils ont organisé ces voitures de propagande qui, l'été, emportant propagandistes, hommes et femmes, pouvant disposer de leur temps, roulent à travers la campagne, distribuant manifestes, journaux, brochures spécialement écrites ces dernières pour eux, faisant une tribune de leurs voitures, haranguant les villageois, leur expliquant d'où viennent les maux dont ils souffrent, les remèdes qu'ils jugent bons à y apporter, s'efforçant de leur faire saisir la beauté de l'idéal, tel qu'ils l'ont entrevu.

Il faut dire aussi, que les idées des socialistes anglais étant des plus vagues, moins définies que les nôtres, s'essayant assez à faire bon ménage avec la propriété individuelle, s'ils essaient, cependant, de l'entamer un peu, elles ont trouvé plus vite crédit auprès de certains bourgeois qui sentent que l'ordre social est mauvais, ne demandent pas mieux que de trouver un remède et un soulagement au sort des travailleurs; mais voudraient cependant arranger cela à la satisfaction des prolétaires et des capitalistes.

C'est le concours de ces bourgeois riches, de bonne volonté, qui a permis aux socialistes anglais d'organiser ces voitures qu'ils ont baptisées du nom de la couleur dont elles sont peintes, *red vans* (vagons rouges), la plupart du personnel propagandiste, ainsi que les fonds pour manifestes et brochures.

Ici l'argent manque, et l'absolutisme des théories anarchistes est peu fait pour séduire les bourgeois et les amener à donner de l'argent à la propagande qui doit les déposséder.

Encore moins pour les décider à élire, pendant quelques semaines, une roulotte comme domicile, et aller porter la bonne parole au fin fond des campagnes et se buter contre l'autorité.

Mais ce que l'on ne peut réaliser immédiatement peut se réaliser à force de volonté et de patience. Que l'on s'habitue à ramener les choses à leurs véritables proportions, et deux, trois, cinq ans, ne sembleront pas trop longs à dépenser, si la chose à mener à bien en vaut la peine.

S'attendant toujours à une révolution libératrice, à des millions leur tombant du ciel, ou d'ailleurs, les anarchistes ont trop négligé l'esprit de persévérance, et oublié que les maigres cotisations que l'exiguïté de nos ressources nous permet de disposer, pouvaient, avec le temps, nous donner ce que nous ne pouvons immédiatement réaliser.

Un groupe qui se consacrerait à réunir les moyens d'appliquer cette idée, en faisant appel à ceux qui la trouveraient urgente, pourraient, en se cotisant, en organisant conférences et concerts, ramasser les quelques milliers de francs nécessaires à sa réalisation.

En attendant la réalisation de ce projet, il y en a d'autres, moins coûteux, plus facilement réalisables et qui ne demandent, également, que de l'es-

prit de suite, de la persévérance et de l'initiative, pour être menés à bien.

Jusqu'à présent, les orateurs anarchistes sont bien allés en province faire des conférences, mais, manquant de fonds, pour la plupart, ils ont dû se borner aux grands centres, où les camarades assez nombreux, pouvaient fournir aux frais de voyage et d'organisation ; où la population assez compacte permettait l'espoir de couvrir les frais.

De sorte que c'est toujours à peu près aux mêmes endroits qu'ils se rendaient, où c'était le moins utile, puisque, déjà, il y avait des camarades pour faire la besogne, tandis que c'est où ils sont isolés, trop dispersés pour faire de la besogne efficace, qu'il faudrait aller leur porter du renfort.

Un orateur avait eu autrefois l'idée de parcourir la France à bicyclette. Cela n'eut pas lieu, mais qui empêcherait de reprendre l'idée ?

Avec une bicyclette, les frais de voyage se bornent à peu de chose ; les frais d'entretien de la machine, une bagatelle. Quelques sous en poche pour se loger et dîner quand le voyageur serait forcé de s'arrêter à une étape où ne se rencontrerait pas de camarade pour l'héberger. Une petite somme, de temps à autre, pour du linge et des vêtements, et l'individu qui ferait cette besogne mènerait la vie la plus indépendante du monde, tout en travaillant à la diffusion de son idéal.

Mais, la plupart du temps, en préparant bien son itinéraire, les camarades ne manqueraient pas, et pour l'héberger, et pour lui fournir les moyens de poursuivre son œuvre.

Il y a parmi les anarchistes, nombre de jeunes

gens qui ne demandent qu'à utiliser leurs forces. Il y en a, parmi eux, qui, sans être des orateurs émérites, pourraient soutenir de petites causeries, dans un petit cercle d'auditeurs, développer les idées comme ils les conçoivent, répondre aux objections que pourraient leur formuler ceux qui les écouteraient.

Certes, ça ne serait pas la vie large, ni les succès brillants, à grand fracas. Ça serait mieux, ça serait la vie saine, conforme à l'idée, besogne sérieuse et durable.

Pourquoi, parmi ceux qui n'ont ni tenants ni aboutissants, quelques-uns ne tenteraient-ils pas l'aventure, laissant les grandes villes à ceux qui ont besoin d'un grand public pour prendre la parole?

Ce serait la diffusion des idées, la propagande locale facilitée aux camarades, en leur permettant, dans leur petit coin, d'organiser de petites conférences où seraient exposés les divers points de nos idées.

Mais une autre idée, meilleure encore, fut discutée, autrefois, à la *Fédération Jurassienne*.

Il y a certains métiers, comme celui de colporteur, rétameur, photographe, où celui qui les pratique peut courir le pays d'un village à l'autre, et, tout en gagnant sa vie, semer l'idée partout où il passe.

Cette idée avait même déjà reçu un commencement d'exécution de la part de la *Fédération Jurassienne* qui avait acheté des outils de rétameur. Le

camarade qui serait parti se serait tenu en relations avec elle; elle lui aurait fourni les journaux et brochures pour semer sur son passage. Mais pour je ne sais quelle raison, celui qui devait partir ne le fit. L'axe de la propagande se déplaçant, l'idée en resta là.

A l'heure actuelle, un camarade ex-ardoisier, s'est mis à faire le colporteur, se déplaçant continuellement, il gagne sa vie en vendant les journaux du parti. Mais, malheureusement, son exemple est resté sans imitateur, et quelle que soit l'activité d'un camarade, c'est peu de chose sur trente-huit millions d'habitants.

D'autant plus que, vendant les journaux, il est forcé de rechercher les villes, et ce sont les petits villages, jusqu'aux plus petits hameaux que nous devons viser.

Une pacotille de colporteur, un outillage de rétameur, ne coûtent pas beaucoup à installer; les premières notions du métier n'exigent pas grand apprentissage, il y a, encore là, de quoi exercer l'activité de quelques camarades.

Le métier de photographe serait plus amusant, l'outillage, par exemple, coûterait un peu plus cher, mais il pourrait se créer des groupes ayant pour but de faciliter cette propagande aux jeunes qui voudraient s'y consacrer.

Il n'en manque pas qui, dégoûtés de l'esclavage de l'atelier, ne demanderaient pas mieux que de trouver une voie à leur activité.

Nul besoin d'un orateur. Un camarade qui sache suivre logiquement ses idées, en un langage simple, sans faire de l'érudition, sachant se faire com-

prendre et bien venir de ceux avec lesquels il se trouverait en relation, ferait mieux que l'orateur le plus éloquent dont les périodes, le plus souvent, ne sont faites que de déclamation.

A cela, il est évident, il faudrait ajouter une littérature s'occupant spécialement des choses que le paysan a à cœur. Mais, justement, les camarades qui le visiteraient vivant ainsi avec lui, pourraient faire ample provision des questions qui l'intéressent, et fournir les matériaux de cette littérature à faire.

Si, travailleurs citadins, et travailleurs agricoles, ont un genre de vie un peu différent, au fond, n'ont-ils pas les mêmes ennemis. le fisc, l'autorité, l'armée, et le propriétaire? Les mêmes aspirations: plus de bien-être, plus de liberté? Ne souffrent-ils pas des mêmes maux? Enumérer les souffrances de l'un, n'est-ce pas évoquer les douleurs de l'autre?

On se plaint que la propagande ne marche pas ; que l'on ne fait que parler et écrire sans rien trouver d'efficace pour la faire aboutir, voilà quelques idées à creuser, de la besogne indiquée à ceux qui voudraient s'y consacrer.

Les uns en se faisant les colporteurs de l'idée, les autres en se groupant, se réunissant, pour leur fournir les moyens d'entreprendre l'œuvre, de la continuer, en leur fournissant journaux, brochures et placards.

Je n'ai certes pas l'outrecuidance de croire que

je les ai indiquées toutes. Mais celles-là, du moins, ont pour mérite de tenir ceux qui s'y livreront, éloignés de cette politique pourrisseuse où tant des nôtres ont des tendances à retourner.

Au temps et aux événements à nous en indiquer d'autres, à chacun à apporter sa pierre à l'œuvre commune.

Paris. Menton 1898-1899.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — Qu'est-ce que l'anarchie? 1

Ignorance des gens sur l'anarchie. — Fous ou criminels. — L'anarchie est une idée qui a des bases scientifiques. — La révolte a été de tous les temps. — Arbitraire et injustice de la loi. — La société ne se maintient que par l'ignorance. — Son instabilité. — Difficulté de changer les conceptions humaines. — La malfaisance des institutions politiques. — Nuisance du morcellement de la terre. — L'anarchie et l'ouvrier. — L'anarchie et la beauté. — Il n'y a pas d'êtres supérieurs. — Identité des facultés humaines, quel que soit leur emploi. — Nuisance de l'autorité. — L'anarchie et les savants. — Etendue de la science. — Impossibilité à une nation de s'isoler. — Absurdité du patriotisme. — L'anarchie et la politique. — Inanité des réformes. — L'anarchie et l'esprit religieux. Liberté dans les rapports des sexes. — Un changement social a toujours semblé impossible à réaliser. — La libération de l'individu par sa volonté de l'être.

II. — Terrain a déblayer 22

L'anarchie doit se réaliser. — Le temps ne compte pas dans la réalisation d'un idéal. — Lutter pour son idéal, c'est le vivre. — Fausses interprétations de l'anarchie. — Persistance de l'ignorance. — Nécessité de se débarrasser des idées reçues. — Comment comprendre la liberté. — Confusion inévitable. — Aboutissement de la synthèse. — Bifurcation de l'idée. — Différentes façons de comprendre la largeur de vues. — Solidarité imposée. — Liberté de la critique.

III. — L'ignorance des masses 34

Les difficultés de se faire comprendre de la foule. — L'amener à nous et non descendre à elle. — Les événements sont indépendants des calculs. — L'influence individuelle ramenée à des proportions plus modestes, mais plus vraies. — Complications des influences et leur réciprocité. — La révolution doit commencer par l'individu. — Nécessité de s'émanciper intellectuellement. — La révolution est aussi une question d'émancipation intellectuelle. — L'idéal anarchiste ne peut s'établir que par la liberté. — Inefficacité des appels à la révolte. — La révolution doit être dans les idées pour passer dans les faits. — Les causes de l'avortement des révolutions passées. — Ce qui fera réussir celles à venir. — Le rôle de la propagande anarchiste.

IV. — Socialisme et anarchie 46

Pourquoi anarchistes et socialistes sont divisés. — Identité de vues. — Différence de point de départ. — Maléfices de l'autorité. — L'individu est seul juge de ce qui lui convient. — Les individus reconnus, par les socialistes, trop bêtes pour savoir se diriger. — Mais jugés assez bons pour diriger les autres. — Les différentes justifications de l'autorité. — Leur insuffisance. — Enrégimenter n'est pas libérer. — La révolution sacrifiée aux réformes. — Promettre et tenir... — Empirisme des réformes. — Contradictions socialistes. — Logique de l'illogisme. — Se tromper, c'est tromper les autres. — Révolutionnez-vous vous-mêmes. — L'émancipation individuelle ne peut être que l'œuvre individuelle. — Les socialistes l'attendent d'un miracle. — Travail de châtreurs. — Ce qui est juste est possible. — La vraie propagande révolutionnaire.

V. — Ou sont les vrais socialistes ? 67

Qu'importe l'étiquette, si l'idée est bien définie. — L'idéal anarchiste n'est que la continuation de l'idéal humain à travers les siècles. — Socialistes, économistes, sociologistes. — Ce que voulaient les socialistes d'autrefois. — Variété des conceptions. — La liberté ne se réglemente pas. — La vérité toujours persécutée. — Dire et faire. — Politiciens. — Ce qu'avaient rêvé les républicains. — Leur

désillusion. — Malfaisance de l'esprit religieux. — L'idéal anarchiste et l'élargissement des très anciennes conceptions. — Question d'opportunité.

VI. — L'ABSTENTION ÉLECTORALE 79

Ce qui divise le plus socialistes et anarchistes. — Le suffrage universel, moyen de gouvernement. — L'abstention électorale n'est pas l'inertie. — Le libéralisme des socialistes! — Qu'importe ceux au pouvoir. — Impuissance des partisans de l'ancien régime. — L'intérêt de la bourgeoisie à conserver la république. — La force des gouvernements n'est faite que de l'inertie des gouvernés. — L'impuissance des lois devant l'opinion. — Malfaisance du milieu parlementaire. — Ignorance ou duplicité. — Preuve d'étroitesse d'esprit des socialistes. — Les connaissances humaines dépassent l'aptitude du cerveau à se les assimiler. — Les libertés politiques ne vont pas sans l'émancipation économique. — Etre ou ne pas être. — Le rôle de l'Etat. — L'action par les intéressés eux-mêmes. — Déformations parlementaires. — La force de l'opinion qui sait vouloir. — L'action propagandiste est le passage à l'idéal. — L'abstention, conclusion logique de l'idéal anarchiste. — L'abstention raisonnée est le commencement de l'action.

VII. — RÉFORMES ET RÉVOLUTION 103

L'ignorance des individus sur l'anarchie. — Raisonnements d'ignorants. — Espérance n'est pas réalité. — Constater une situation n'est pas la créer. — Impuissance des réformes. — La forme sociale ne peut produire que les résultats pour laquelle elle est créée. — Raisonnement généreux, mais faux. — Intervention néfaste. — Réapparition de l'organisation sociale. — Déplacer le mal n'est pas le guérir. — Malfaisance de l'organisation sociale. — L'état social engendre la révolte. — Les victimes de la société. — L'autorité transforme à son avantage les améliorations qu'on lui apporte. — Elle doit se détruire et non s'améliorer.

VIII. — AUTRES ERREURS DES RÉFORMISTES 118

La société est un creuset où viennent se combiner les idées diverses. — Ce sont les idées les plus actives qui ont le plus de chance d'influencer l'évolution. — Nécessité de

l'idéal. — Impossibilité d'être juste dans la société actuelle. — Fausse générosité des prétendus réformateurs. — C'est toujours les puissants que l'on protège. — Plus d'autorité, plus de propriété. — Irréconciliabilité des voleurs et des volés. — Le travailleur a droit à toutes les jouissances. — Identité des droits individuels. — Imprescriptibilité des droits des spoliés. — Qu'importe le progrès à celui qui crève de faim. — C'est toujours aux misérables que l'on prêche l'abnégation. — Nous n'aurons que selon l'énergie que nous saurons dépenser.

IX. — L'anarchie et la violence. 129

On n'a pas toujours le choix des moyens. — Le moyen n'infirme pas l'idée. La violence découle de l'organisation sociale elle-même. — La conviction comporte l'action. — Responsabilité sociale. — Incapacité de l'esprit humain à généraliser. — L'action n'est violente que selon la résistance qu'elle rencontre. — L'insurrection ne se prêche pas. — La société se plaint de la violence alors qu'elle s'en sert à chaque instant. — Les résultats d'une action sont toujours incertains avant de l'entreprendre. — Il faut agir pour savoir si on aboutira. — Reculs devant les responsabilités. — Irresponsabilité des foules.

X. — La propagande par le fait. 140

La résistance aux institutions par non-participation. — La résistance active contre les actes de l'autorité. — Contre le capitalisme. — Contre l'exploitation. — Se plaindre n'est pas résister. — Solidarisation nécessaire. Grotesque de la mise en scène judiciaire. — Chacun selon ses forces. — Evolution nécessaire. — La lutte contre les idées reçues.

XI. — Les responsabilités. 146

Les mouchards de la presse. — La violence existe depuis que s'est établie l'autorité. — La loi n'est que la violence. — La violence est l'origine des gouvernements. — La révolte est née avec l'oppression. — Une déclaration bourgeoise. — De politique, la lutte devient économique. — La violence naît de la violence. — Tracasseries bourgeoises. — Représailles. — Responsabilité de ceux qui bénéficient de l'exploitation. — Personne n'est hors de la lutte. — Solidarité sociale. — Responsabilité des politiques.

XII. — Le vol et la reprise de possession. 159

Légende à détruire. — Romantisme. — Le droit de vivre. — Moyens louches. — La société est basée sur le vol. — Il n'y a pas d'absolu. — La morale est individuelle. — L'organisation capitaliste dégrade l'individu. — La propagande anarchiste cherche à l'élever. — Adaptations sociales. — Moyens bourgeois. — Le vol n'est qu'un déplacement de la propriété. — Le voleur est le soutien du juge et du politicien. — Revendication. — Distinctions à faire. — Moralité des faits. — On ne doit compter que sur ses propres efforts. — Théorie bourgeoise à faux-nez libertaire. — Moyens avilissants. — Les produits sociaux. — Fraternité consciente et sentimentalisme. — La liberté du choix des solidarités. — Haut les cœurs.

XIII. — Agir et discuter. 175

Encore la théorie bourgeoise. — Condottiere. — L'état social actuel ne permet de jouir qu'au détriment des autres. — Manque de critère. — Nécessité de l'idéal. — Enlisement à éviter. — Volte-face des guesdistes. — Naissance du programme minimum. — Tombés dans la politique. — Une anecdote. — Notre point de repère. — L'utilité actuelle des chambres syndicales. — L'affaire Dreyfus. — L'impatience d'agir et le manque de conceptions sur l'action. — Comment il faut faire la propagande. Les idées se transforment en évoluant. — L'idéal et le présent.

XIV. — L'initiative individuelle. 190

Théorie et pratique. — Les outranciers de l'anarchie. — Initiative et groupement. — Vieux jeu. — A théorie nouvelle, tactique nouvelle. — Napoléon Ier et l'Espagne. — La force de l'initiative. — Le Mexique et Napoléon III. — La prise de la Bastille. — L'absence de chefs. — La marche des femmes sur Versailles et Maillard. — Le 10 août 1792. — Spontanéité des faits révolutionnaires. — Le siège et la Commune de 1871. — Battus faute d'initiative. — La malfaisance de la croyance aux chefs. — Clairvoyance et manque d'initiative de la foule. — Initiative et coordination. — L'internationalisme. — Identité de souffrances de tous les peuples. — La misère est le fait de la richesse en produits. — Maladresse des gouvernants bourgeois. — La révolution est maintenant. — L'exemple.

XV. — Que faire? 206

Faute de savoir s'attaquer aux choses possibles. — Les courants de l'anarchie. — Penser et agir... sont deux. — Réapparition de la morale individuelle. — Quand on sait vouloir. — Anarchistes et jurés! — Un procureur général embêté. — Le refus de l'impôt. — La grève des conscrits. — Ce qu'elle peut devenir. — Ce que peut nous apporter l'avenir.

XVI. — Organisation et groupement. 218

Les anarchistes et l'organisation. — L'entente libre. — L'association est une des conditions du développement de L'homme. — Coordination n'est pas discipline. — Tendances à revenir en arrière. — Périclitation des groupes. — Tracasseries policières. — L'activité se retrempe dans le groupement. — La propagande individuelle. — Pour quelles besognes l'on peut se grouper. — L'utilité de se connaître entre camarades de lutte.

XVII. — Les colonies anarchistes. 227

Chaque idée entraîne ses essais de réalisation. — L'émigration. — La Cecilia. — Pourquoi échouent les tentatives de groupements communistes. — Erreur de ceux qui croient échapper à la tutelle sociale. — La commune de Montreuil. — Tentatives nouvelles. — Newcastle-on-Tine. — Utilité et fatalité des essais de réalisation. — Si...

XVIII. — Les syndicats et les socialistes bourgeois. 236

Revirement des bourgeois. — Les difficultés de s'adonner aux œuvres de longue haleine en France. — Réactionnarisme des chambres syndicales. — Découverte des *Trades-Union*. — Les bienfaits qu'elles ont réalisés pour leurs membres. — Leurs méfaits au point de vue de l'émancipation générale. — Les comités mixtes. — Ombres au tableau. — Tampons entre la bourgeoisie et le prolétariat. — Ce sont les faibles et les moins favorisés qui paient. — Solidarité corporative et solidarité de classe. — L'émancipation ne peut se faire individuellement. — Châtiment. — La grève des mécaniciens anglais. — Où mène le calme. — Bataille de millions! — La leçon des faits.

XIX. — Le syndicalisme, la coopération et la propagande anarchiste. 249

Revirement des anarchistes. — Double erreur. — Les coo-

pératives. — Adaptation des syndicats à leur besogne actuelle. — La foule ne voit que le fait présent. — Pas de finasseries. — Nécessité pour les anarchistes de s'isoler. — Inconvénients. — Facilité à retomber dans la politique. — Diplomates de réunions. — Maladresses. — Souplesse à acquérir. — Notre propagande n'a que des résultats éloignés. — Ce sont les individus que nous devons convertir et non les groupements. — La défense des salaires est légitime en l'état actuel. — Nécessité pour les anarchistes de se faire connaître des travailleurs.

XX. — Les grèves 262

Impuissance de la grève à changer la situation des travailleurs. — Le rôle du patron. — Histoire ancienne. — Les grèves actuelles. — Les mineurs et carriers de la Galles du Sud. — Fatalité des grèves. — Faute de mieux. — L'ingérence des politiciens. — Le rôle des anarchistes dans une grève. — Solidarisez-vous. — L'abolition des salaires. — L'émancipation ne commencera qu'avec la fin de l'exploitation. — Prendre et non demander. — Instruisez-vous.

XXI. — La grève générale. 274

Arrêt de la vie sociale. — La grève générale ne demande pas le concours de capitaux. — Impuissance de la force bourgeoise devant la grève générale. — Elle démontre l'impuissance du parlementarisme. — Si les travailleurs savaient vouloir et se solidariser. — Les débuts de la grève. — La première tentative de grève générale. — Le rôle du gouvernement. — Manque de vigueur. — Le rôle des groupements corporatifs et le rôle des partisans de l'émancipation individuelle.

XXII. — L'éducation 284

L'éducation autoritaire. — L'Etat professeur. — Comment on déforme un cerveau. — Les résultats de l'enseignement de l'Etat. — Résistance de l'esprit critique. — Abaissement du caractère moral. — La liberté bourgeoise. — Retour vers une éducation plus rationnelle .. à l'usage des bourgeois. — Tentative anarchiste. — Dire et faire... — La Palisse et les économistes, — La loi du moindre effort. — Interdépendance des faits sociaux. — Ce que doit être l'enseignement rationnel. — La coéducation des sexes. Illogisme de leur éducation actuelle. — Hypocrisie. — Ce

que fait l'enseignement bourgeois. — Difficulté de se débarrasser des premières notions reçues. — Œuvre révolutionnaire.

XXIII. La révolution et le paysan 307

Le paysan et l'abolition de la propriété. — Abolition de la monnaie. — Les révolutions passées et la campagne. — Changement de surface. — Revanche des paysans. — Infiltration des idées. — Notre ignorance sur l'avenir. — Ce que peut devenir une révolte de paysans. — Difficultés de la répression. — Un gouvernement sur les dents. — Façon d'intéresser le paysan à la révolution. — D'une pierre deux coups. — Les divers aspects de la révolution. — L'harmonie se dégage du chaos.

XXIV. — La propagande dans les campagnes 318

Difficultés de la propagande dans les campagnes. — Les socialistes anglais. — La précision de l'idée anarchiste obstacle à sa diffusion. — L'esprit de suite. — La propagande se fait où il y a moins besoin. — Missionnarisme en bicyclette. — Moyen d'affranchissement individuel. — Une idée de la *Fédération jurassienne*. — Colportage et anarchie. — Littérature à créer. — Identité des maux et d'aspirations des ouvriers citadins et agricoles. — De chacun selon ses forces.

FIN DE LA TABLE

Imprimerie Générale de Châtillon-sur-Seine. — A. Pichat.

UNIVERSITY OF CALIFORNIA LIBRARY
Los Angeles
This book is DUE on the last date stamped below.

REC'D LD-URL
OL MAR 31 1975
MAR 3 1975
REC'D LD-URL
OL APR 5 1976
APR 6 1976

REC'D LD-URL
A MAY 07 1990
MAR 23 1990

REC'D LD-URL
OL APR 11 1983
JUN 28 1983
REC'D LD-URL
APR 17 1991

JAN 8 1988
NOV 01 1991
NC
URL-LD

OL APR 13 1992
REC'D LD-URL

OL JAN 23 1998
AUG 21 1998

30m-7,'68(J1895s4)—C-120

3 1158 00286 7850